



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



CU53326520

849P41 R

Lo got occitan.

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY



A-n-Edmond Le Breton
Constatment
La Cigala de la Libertat

LO GOT OCCITAN

TIRAGE : 300 exemplaris.

S'es estampat al espart 49 exemplaris
com sieg :

N^{os} 1 à 7, subre Olanda;
8 à 28, subre velin fort;
29 à 49, subre papel tintat.

N^o 

LIBRARY
UNIVERSITY OF
MICHIGAN

LA COUPE OCCITANE

ANTONIN PERBOSC

LO GOT OCCITAN



TOLOZA

BIBLIOTECA OCCITANA DE « MONT-SEGUR »

10, CARRIERA SANT-PANTALEON, 10

MCMIII

84-9 P41
R

CABANT-PREPAUS

IEU, qu'ageri lo grand ur de trobar subre lo cros dubert de Fores un Amic qu'era vengud aqui com l'ombra del grand Mort per me mostrar lo camin que me calia seguir, voli dire, en saludant Lo GOT OCCITAN, so qu'es aquel Amic que los Diuzes me manderon.

Se l'Ama d'un terrador pod s'encarnar dins un trobaire, Antonin Perbosc es la mai bela, la mai bloza encarnacion de l'Ama de son país, pramor qu'a superiorament compres qu'en delaisant sa lenga reirala, seria devengud, com tantes d'autres, estrangèr à sa rasa. En la renegant, aquela lenga d'Oc, tant secutada dins lo pasat e tant mesprezada dins lo prezent, e en obrant res qu'en francez, auria trobat segurament mai resontissenta e mai argentada renomada. Mas s'enchauta gaire

d'aquel van fum, l'Aede occitan que raiba per sa Patria vincuda los pacifics revenges...

Dempuei vint ans — e n'a que quaranta — pacientament, sens bruch, endiferent à las "cauzas pasadisas, aquel grand cantador seguís la via que s'es marcada. Lo nombre e la valor de sos bordons pareguds dins los periodics felibrencs son pas grand' cauza al prep de las riquesas poeticas que, dusqu'ara, a escondudas gelozament, e li a calgut totas mas amicalas et fervorozas suplicacions per que se decidese à publicar enfins sa primera obra majorala : LO GOT OCCITAN.

Voli pas mostrar aici punt per punt las mirabilhozas inspiracions que se troban dins aquel libre. Los legeires las trobaran sols à cada paja e, quand seran arribads à la darriera, comprendran com ieu qu'un tal cap-d'obra poetic n'a pas bezonh d'esser laužad per un Prefacier.

Tabé, aiso n'es pas una Prefacia. Aiso es simplement lo pagament d'un deute.

I a deja dex ans, novel arribad jos la bandiera sant'estelencia, volgueri ensajar de dire un pauc mon amor pel Terrador patrial e pregueri Antonin Perbosc de presentar mas rimas al public. Amb una afanada complaenza, Perbosc me durbiguet frairalament son grand cor e escribet per mon Obra de pajas remirablas dont tots los felibres se remembran encara e qu'ajuderon belcòp à faire legir amb endulgencia mos primiers bordons occitans...

Un tal prest, cal que se torne! Adonc, receu uei, o mon Fraire! aicestas regas qu'esperabas pas! Son las flors de

*l'Amistansa que volon perfumar ton GOT tant belament
escrincelad !*

*O GOT, comol del sang porpral de la Soca e, subretot,
comol del afogament d'un poderos Trobair, gota à
gota, rajada à rajada, t'es emplenad jos 'mos uelhs ;
lo primier de tots, ai pogut te portar à mas labras
febrosas e m'as balhat l'embriaigament congrelhaire
de la Beltat e de las verturozas pensadas !*

*Ara, vas poder abeurar tots los qu'an set d'ideal,
d'endependencia e de solelhament diuzenc ; vas faire rajar
enfins tas reviscolantas ardors dins lo cor dels Occitans
trop aflaquids !*

PROSPER ESTIEU.

PRELUDI

LAUS

AICI l'ufanoza Copa,
La Copa ont gauchozament,
Dins l'Olimp, sus terra, glopa
Lo Vin d'embelinament !
Al retiple de ta popa,
O Divesa de Pafos
De tota belor ondrada,
Pel Dionizenc l'a faurada,
Arredondida e scalprada
L'orfaure ranc de Lemnos.

I a scrinçelat, non las Glorias
Dels Acrins empireans,
Ni las gigantas Victorias
Dels Diuzes subre 's Titans;
Mas, fregats per las Ventorias
Al pot fresc e rizolenc,
Los Rams oscats de la Soca
E 's bels Razims ont s'ajoca,
Com lo potet sus la boca,
Lo raiant flam solelhenc.

LOS

Voici la triomphale Coupe, la Coupe où joyeusement, dans l'Olympe et sur la terre, tombe le Vin d'enchantement ! A l'image de ton sein, ô Déesse de Paphos ornée de toute beauté, pour Dyonisios l'a févrée, arrondie et sculptée l'orfèvre boiteux de Lemnos.

Sur ses contours il a ciselé, non les Gloires des Cimes célestes, ni les gigantesques Victoires des Dieux sur les Titans ; mais, caressés par les Brises à la lèvre fraîche et riuse, les Pampres dentelés du Cep et les belles Grappes où se pose, comme le baiser sur la bouche, la rayonnante flamme du soleil.

Es l'alma Copa anciana,
Escampaira de solas;
La Copa magiciana
Ont se beguet, dins l'Ellas,
La licor icariana;
La Copa al vin dos e fort
Ont l'umanitat pasada,
L'ama lasa o matrasada,
A negat l'orra pensada
De la tenebroza Mort.

Dins la mairala Ionia,
Los grands Aedes d'antan,
Pei lors fils de l'Auzonia
E lors reire-fils cantant
Jos los cels d'Occitania,
Copa! an celebrat ton laus.
Qual sab se nostres Trobaires
Son pas estats tos raubaires,
Quand an fach los Rims, brembaires
Dels Glops al porpor elhaus?

C'est l'alme Coupe ancienne, verseuse de consolation;
la Coupe magique où l'on a bu, jadis, dans l'Hellade
l'icarienne liqueur; la Coupe au vin doux et fort où
l'humanité passée, l'âme lasse ou meurtrie, a noyé
l'horrible pensée de la sombre Mort.

Dans la maternelle Ionie, les grands Aèdes d'antan,
puis leurs fils de l'Ausonie et leurs petits-fils chantant
sous les ciels occitaniens, Coupe! ont célébré ton los.
Qui sait si nos *Trobadors* ne se sont pas inspirés de toi,
quand ils ont créé les Rimes, évocatrices des Gouttes
pourprées aux lueurs d'éclair?

Copa ondrada de las rozas
Qu'en totes los terradors
S'enlaireron de las crozas,
Subre 's pots dels cantadors,
Fai-me orrir las vanas prozas
Bufecas d'abondament!
Per qu'en ma Troba abrazada
Siagas dinnament lauzada, —
E luzisque en ma pensada
Ton diuzenc solelhament !

Coupe ornée avec les roses qui en tous les terroirs
montèrent des tombeaux aux lèvres des poètes, éloigne-
moi des vaines Proses dénuées d'enthousiasme, pour
que dans mes Strophes fougueuses tu sois dignement
louée, et que luise en ma pensée ton divin soleillement!

I

LA VINHA

A la Vinha

VINHA, es l'amoroza
Del diuzenc Solel.

Es el

Que ten verturoza
Ton eterna ardor,
El que t'embrondilha
E t'escarrabilha,
O filha
Del bon terrador!

Te cal, frecheluca,
Del gauchos cel d'Oc

Lo foc,

Qu'en ton cor aluca
L'amor floribol
E la beluganta
Canson afoganta
Que canta
Dins lo got comol.

A la Vigne

Vigne, tu es l'amante du divin Soleil. C'est lui qui maintient puissante ton éternelle ardeur, lui qui te pare de pampres et te donne beauté et grâce, ô fille du bon terroir !

Il te faut, frileuse, la flamme du joyeux ciel d'Oc, qui allume en ton cœur l'amour fleurissant et l'étincelante chanson de vaillance qui chante dans la coupe pleine.

Suls penjals rupestres
Ont bufa, alertant,
 L'Autan,
Reina dels campestres,
Ris, t'estoloirant !
L'Astre te potona,
Amor qu'à l'autona
 La tona
Fasque son bul grand ;

Amor que s'arbore
Lo cant dels pacans
 Pels camps,
E que s'emporpore,
Ardoros e fresc,
Mascle e remembraire
Del reiral terraire,
 Trobaire,
Ton fort Sirventesc !

Sur les pentes pierreuses où souffle l'ardent Autan,
reine des campestres, étale-toi, coquette et riieuse ! L'As-
tre te caresse passionnément, afin qu'à l'automne la cuve
fasse son grand bouillonnement ;

Afin que, dans les campagnes, s'élève vers le ciel le
chant des pacans, et que s'empourpre, plein d'ardeur et
de fraîcheur, mâle et évocateur des souvenirs du terroir
patrial, ô Poète ! ton véhément Sirventesc.

II

La Poda

Me podc lo mestre; me foje qual voldra.

(*Proverbe occitan.*)

L'IBERN pisa sul gaule. Adisiatz, nevasadas !
 Las felhas d'arunan son totas ajasadas,
 Mas la saba amb ardor monta dins lo soquet.
 « Cal podar ! cal podar ! » canta lo podiquet.

Se vos que pla comola ongan ta tina chuque,
 O Vinhairon ! abant que Mars polveros cluque,
 Al abric de la pleja auras ton ensirment.
 Alert ! pren ton saquet ambe son garniment !

Sens mirar se la luna es vielha o s'es novela,
 — Car jamai lunatier n'a fach fortuna bela, —
 Aguza ta ferreta e tos talhants africs,
 Osca ton reseguet, — e crinquen tals e pics !

Se vos pas atucar tas socas abant l'age,
 Remembra-te que mens qu'un cop val una flage,
 Com mens qu'un bel mainat valon dos flacs besons
 E mens qu'un bordon fort cent flaunhacas cansons.

II

La Taille

Me taille le maître ; me houe qui voudra.

(*Proverbe occitan.*)

L'hiver approche de sa fin. Adieu les neiges ! Les feuilles de l'an passé sont toutes gisantes sur le sol, mais la sève avec ardeur monte dans le cep. « Il faut tailler la vigne ! » chante l'ortolan.

Si tu veux, cette année, que ta cuve boive, bien pleine, ô Vigneron ! avant la fin de Mars le poudreux, à l'abri de la pluie tu auras tes sarments. Alerte ! prends ton saquet et ton équipement !

Sans regarder si la lune est vieille ou nouvelle, — car jamais *lunatier* n'a fait belle fortune, — aiguisse ta serpette et ton sécateur mordant, affûte ta petite scie, — et que crissent les lames tranchantes !

Si tu ne veux pas tuer ta vigne avant l'âge, souviens-toi qu'un courson trop chargé vaut moins que celui qui n'a qu'un œil, de même que moins qu'un bel enfant valent deux frêles jumeaux et moins qu'un vers vigoureux cent ineptes poèmes.

III

Las Ensirmentairas

AFANADAS, caquetairas,
Aici las ensirmentairas,
Pels vidats
Torsent los rams que 's podaires
Ambe lors talhants tindaires
An podats.

Malgrat sas aneladuras
E sas garrabeladuras,
L'ensirment,
Jos la man que lo bolega,
Se tors, s'acaja e se plega
Primament.

Gabelairas, dins las regas,
Atrapatz de rudas fregas
Sul copet
E suls pots; mas las gabelas
S'enrengan en ribambelas
Pel tapet.

III

Les Sarmenteuses

Voici les sarmenteuses, qui se hâtent en caquetant le long des rayons de vigne, tordant les rameaux que les *tailleurs* ont tranchés de leurs sécateurs cliquetants.

Malgré ses annelures et ses aspérités, le sarment, activement manié, se tord, s'aligne et se ploie dextrement.

Javeleuses, dans les sillons, vous recevez de rudes frôlements sur la nuque et sur les lèvres; mais les javelles s'étalent en rang par ribambelles sur le tertre.

Las gabelas, pla secadas,
Am de belas flambuscadas,
Nos faran
Coire, en ibern, las marronas,
'Tre que las bizas feronas
Bufaran.

Faran rire la padena,
Fretada amb una codena,
D'ont, nolents,
S'espingaran, remirozes,
Los pascajos saborozes,
Redolents.

Gabelatz, o gabelairas !
Enlairant sas bonas flairas,
Mars gauchos
Aserma lo vin dels veires
Que bojaran los bebeires
Pascajos !

Les javelles, bien séchées, avec de belles flambées nous feront cuire, en hiver, les marrons, pendant que souffleront les âpres bises.

Elles feront rire la poêle, frottée avec une couenne, d'où s'élanceront, bondissantes, les mirifiques crêpes odorantes et savoureuses.

Javelez, ô javeleuses ! Répandant dans l'air ses bonnes fragrances, Mars joyeux élabore le vin des verres que feront vider les crêpes qui donnent soif aux buveurs !

IV

Al Solel

SE nostres els abian vertut pro sobeirana
Per claure en lor agach l'espaci subregrand,
Que serias solelhet, o solelhas virant
Tram l'astrum que lo cel eternament debana !

Mas, brabe solelhet ! es ton flam sens engana,
Daurant la terra à l'alba, al ser l'emporporant,
Que fa venir lo Vin sanitos, allegrant,
Balhant ardor e gauch à nostra ama pacana.

Es son rai que nos ris, Agach, dins ta belor;
Que nos potona, Boca, en tos potets en flor;
Que canta en lo Bordon e nol dins lo Mentastre.

Solel, qu'aiceste vin de bon terraire d'Oc,
Escampant dins mon cor lo sanc de ton cor d'astre,
Sempre i fasque grelhar de sirventescs de foc !

IV

Au Soleil

Si nos yeux avaient puissance assez souveraine pour enclore en leur regard l'espace infini, que tu nous apparaîtrais petit, ô soleil grand évoluant parmi les innombrables astres que le ciel éternellement dévide !

Mais, ô notre bon petit soleil ! c'est ta flamme sans trahison, dorant la terre à l'aube et l'empourprant le soir, qui fait venir le Vin sain et réconfortant, donnant ardeur et joie à notre âme terrienne.

C'est son rayonnement qui nous sourit, ô Regard ! en ta beauté ; qui nous baise, ô Bouche ! en tes baisers en fleur ; qui chante en le Poème et répand son parfum en la Menthe.

Soleil, que ce vin de bon terroir d'Oc, en versant dans mon cœur le sang de ton cœur d'astre, toujours y fasse germer des sirventescs de feu !

V

L'Autan

Blat de biza, vin d'autan.

(Proverbe occitan.)

ARDENT, fer e bordesc, pel campestre panturla
 L'Autan salvajament alargant sa canturla,
 Tal un viel Gal bufant e bramant dins sa turla.

Amoda una ost d'africs gorrimans cabalcant
 De chimarrons de foc dins lor corsa alucant
 Selvas, segas e prats, d'alba à solel colcant.

Cada alba, lo sabat diabolic recomensa,
 E 's camps, de las nibols esperant la clamensa,
 Secats, cramats, badants, cridan lor set immensa.

Mas la Vinha es gauchoza : es alabets que mols
 Sas popas amb ardor subre 's potets tremols
 Dels razims, que seran de lach diuzenc comols.

V

L'Autan

Blé de bise, vin d'autan.

(*Proverbe occitan.*)

Ardent, farouche et fantasque, par le campestre chemine, aventureux, l'Autan clamant à pleine voix sa chanson âpre et sauvage, tel un ancien Gaulois soufflant et bramant dans sa corne.

Il conduit et excite une armée de hardis et avides soudards chevauchant des jumarts de feu qui brûlent dans leur course forêts, moissons et prairies, de l'aube au soleil couchant.

Chaque aube, le sabbat diabolique recommence, et les champs, attendant la pitié des nuages, desséchés, calcinés, béants, crient leur soif immense.

Mais la Vigne est joyeuse : c'est alors qu'avec ardeur elle fait jaillir le lait de ses mamelles sur les délicates lèvres tremblantes des grappes, qui seront gonflées de ce divin lait.

E lo Vinhairon ris quand per orta panturla
L'Autan salvajament alargant sa canturla,
Tal un viel Gal bufant e bramant dins sa turla.

Et le Vigneron rit quand par les champs chemine,
aventureux, l'Autan clamant à pleine voix sa chanson
âpre et sauvage, tel un ancien Gaulois soufflant et
bramant dans sa corne.

VI

La Vinha borrona

Jos lo solel gai, qu'afric l'esperona,
Afogadament la Vinha borrona.
Que lo borronet es beziat, polit,
Quand s'entredurbis, novel espelit !

Retipla lo sen d'una mancipeta
Dont s'arredondis la fresca popeta,
Asermaira del gauch encantador
Dont Amor sera lo vendemiador.

Que la prima sia per tu dosa e cauda
Com per un mainat la mairala fauda,
O bel borronet comol d'abeluc,
Mas tant freule encara et tant frecheluc !

Gandis-te del tor e de tot malastre !
De la dent del boc te salve lo pastre !
Que lo bon solel e lo brabe autan
Te manden lor fort aflam alertant !

VI

La Vigne bourgeoise

Sous le gai soleil, qui l'éperonne de ses ardents rayons, impétueusement la Vigne bourgeoise. Que le jeune bourgeon est plein de joliesse et de grâce, quand il s'entr'ouvre nouvellement éclos !

Il ressemble au sein d'une jeune fille qui, naissant et frais, s'arrondit délicatement, prometteur de la joie enchanteresse dont Amour sera le vendangeur.

Que le printemps soit pour toi doux et chaud comme pour un enfant le giron maternel, ô beau jeune bourgeon tout plein de vive énergie, mais si frêle encore et si frileux !

Puisses-tu être préservé du gel et de toute influence funeste ! Que le père te sauve de la dent du bouc ! Que le bon soleil et le bienfaisant autan t'envoient leur flamme réconfortante !

Qu'en descauselant las vits, lo lauraire,
Ambe son parel trigosant l'araire,
Pense à te gardar sempre de tot truc !
Atal, borronet, creiseras astruc.

De ton fin estrop, que deja s'alanda,
Va se desplegar l'oscada garlanda
De tos rams, ont leu, gauchozes, veirem
Los razims mannats que vendemiarem.

En déchaussant les ceps, que le laboureur, avec sa paire traînant la charrue, ait toujours soin de te garder de toute meurtrissure ! Ainsi, petit bourgeon, tu croîtras heureux.

De ta fine enveloppe, qui déjà s'ouvre, va se déployer la guirlande dentelée de tes pampres, où bientôt, joyeux, nous verrons les grappes splendides des futures vendanges.

VII

Solel Colcant

Lo Solel va morir al orizon qu'abranda
Ambe sos d'arrièrs flams daguejant las nibols.
Comola d'una embriaiguesa subregranda,
La Terra, bateganta, à son aimador manda
De totes sos acrins l'encens de sos serpols.

Dels potets de la Lux diuzencament sadolas,
Las Vinhas, dins lo ser, soscan que 's raises forts
Dont l'astre sobeiran a gonflat lors mezolas
Se tremudan en vin ont seran floribolas
Las auzors dels esprits, las valensas dels cors.

E Lo que s'escantis sosca, el, qu'ambe sa vida
A congrelhat d'amor et de pensada, a fach
Tota la resplendor subre l' monde expandida,
E, dins l'allegrement de son obra complida,
Pauza subre 's tucols son cluquejant agach.

Es aqui, pels penjals de las serras peirozas,
Que la Vinha, virant l'esquina al ibersenc,
Estoloira, al autan, sas socas verturozas,
Dont las milanta vits, africanas amorozas,
Coma de bocas an popat son sanc diuzenc.

VII

Soleil Couchant

Le Soleil va mourir à l'horizon qu'il embrase de ses derniers rayons d'aguant les nuages. Pleine d'une ivresse suprême, la Terre, palpitante, à son amant envoie de toutes ses cimes l'encens de ses serpolets.

Des baisers de la Lumière divinement soûles, les Vignes, dans le soir, songent que les rayons puissants dont l'astre souverain a gonflé leurs moelles se transmutent en vin où fleuriront les audaces des esprits, les vaillances des cœurs.

Et Celui qui s'éteint songe, lui, qu'avec sa vie il a engendré de l'amour et de la pensée, il a fait toute la splendeur sur le monde épanouie, et, dans l'allégresse de son œuvre accomplie, il pose sur les sommets son clignotant regard.

C'est là, sur les penchants des collines pierreuses, que la Vigne, tournant l'échine au vent du Nord, étale, vers l'autan, ses ceps vigoureux, dont les mille branches, ardentes amoureuses, comme des bouches ont bu son sang divin.

E com un rei tombant sus un camp de victoria,
Orgolhos e gauchos d'aber pels terradors,
Qu'als tempses avenencs lauzaran sa memoria,
Escampat aquel sanc asermaire d'ardors,
L'Astre ufanozament se colca dins sa gloria.

Et tel qu'un roi tombant sur un champ de victoire, orgueilleux et joyeux d'avoir sur les terroirs, qui aux temps à venir célébreront sa mémoire, versé ce sang générateur de courages, l'Astre triomphalement se couche dans sa gloire.

VIII

*La Gaspa degalhada**Revirat d'un trobaire grec*

QUAL es lo caparrut qu'a culit à la soca
Aquel razim vairant ont era en sermament
La licor dionizenca, e, per l'acaisament
Que sos pots i an trobat, l'a dostat de sa boca
Per lo jetar, blazit, jols peds del pasador ?
Odïos com Licurg à Bakos siague sempre !
A deverdiat lo Gauch prep d'estre espelidor !
Un jorn, qualqu'un, beleu, dins un coral azempre,
De merces aquel vin perdut badocament,
Auria fach resontir de poderozas cantas,
O, lo cor matrasat de penas amargantas,
Auria negat al fons del got son pensament.

VIII

*La Grappe gaspillée**D'après un poète grec*

Qui a étourdiment arraché du cep de vigne cette grappe encore verte où s'élaborait la liqueur de Bacchus, et de ses lèvres agacées l'a rejetée, flétrie, sous les pieds des passants? Qu'il soit à jamais odieux à Bacchus comme Lycurgue! Il a étouffé la Joie près d'éclorre! Quelqu'un, peut-être, un jour, dans une cordiale assemblée, grâce à ce vin perdu stupidement, aurait fait retentir de beaux chants, ou, le cœur meurtri de peines amères, aurait noyé sa douleur au fond de la coupe.

IX

La Vinha de Jansemin

L'AUR envescaire es pas so que l' trobaire guinha :
Es pro per son dezir la gloria de cantar.
Sab trop que fortunat sera d'ora ni tard,
Mas aquel cosirier pla ni pauc no l' graupinha.

Godolin, que la Muza, el rizolenc, capinha,
Am son bordic « de dos parels » era bragard ;
E lo qu'à nostre cel plantet tant viu lugar,
Jansemin, era astruc com un rei dins sa vinha.

O claus de dex vidots e de nou guindolhers,
Casalhenc de tas fonts, clavat als barralhers
Ambe las doas romecs ondrant ton endalhera,

PAPILHOTA, ont sosquet, dins son age autonenc,
Lo bel cantaire, es à ton ombra pampolhera
Que conesquet, beleu, lo gauch mai potonenc !

IX

La Vigne de Jasmin

L'or, qui prend les hommes à sa glu, n'est pas ce que le poète convoite : ce qui est assez pour son désir, c'est la gloire de chanter. Fortuné, il sait trop qu'il ne le sera ni tôt ni tard ; mais ce souci ni beaucoup ni peu ne le point.

Goudelin, que la Muse, œil souriant, caresse, avec sa métairie « de deux paires » se trouvait fastueux, et celui qui à notre ciel alluma une si éclatante étoile, Jasmin, était heureux comme un roi dans sa vigne.

O clos de dix rangs de ceps et de neuf cerisiers, bruissant de tes fontaines, fermé aux maraudeurs par les deux ronces ornant ton seuil,

PAPILLOTE, où rêva, dans son âge automnal, le grand chanteur, c'est à l'ombre de tes pampres qu'il connut, peut-être, sa joie la plus enivrante !

II

VENDEMIAS

Vendemias

Los razims son madurs. Sul terrador,
Bronzisent d'estampels, d>alertas cantas,
Los pacans, debrembant las amargantas
Lasieras del estiu, son en baudor.

Un ferum redolent, afiscador,
Galindonant los cors e las gargantas,
S'arbora, plen d'ardors abelugantas,
Dels rams e del panher vendemiador.

Leu seretz despopats, merles e tordes,
Dels bels gruns que vos fan tant gais e gordes,
Estuffaires de most als cants bragards !

Nos-aus, abant lo buf de la sizampa,
Beurem lo vin novel, que, quand s'escampa,
Fa flambar de solel dins los regards.

Vendanges

Les grappes sont mûres. Par le terroir, bruissant de caquets et de vives chansons, les pacans, oubliant les rudes fatigues de l'été, sont joyeux.

Un parfum réconfortant, à la fois sauvage et suave, qui met des refrains aux cœurs et aux gosiers, s'élève, plein d'ardeurs excitantes, des rameaux de la vigne et du panier des vendangeurs.

Bientôt vous serez sevrés, merles et grives, des beaux grains qui vous rendent si gais et si gras, ô siffleurs de moût aux chants pimpants et fiers !

Nous, avant les souffles de la bise, nous boirons le vin nouveau, qui, lorsqu'il sort des bouteilles, fait flamboyer du soleil dans les regards.

II

Ballaresc dels Vendemiadors

Los razims del terrador
 — Eia! —
 Abem culits en baudor.
 — Eia! —
 Del gai desc vendemiador
 — Eia! —
 Monta l'enauration ardor
 De las gaspas roselas.

GALINDON

Que baudesc
 Sone l' pifre bordesc!
 Cantarem,
 Ballarem,
 Al fresc,
 Amoresc
 Ballaresc.

Nostres cors son floribols
 — Eia! —
 De soscaments faribols.
 — Eia! —
 Engarlandats de pampols,
 — Eia! —
 Draulhem los nolents serpins,
 Jos las claras estelas!

II

Ballade des Vendangeurs

Les grappes de notre terroir, — *eia!* — nous les avons cueillies joyeusement, — *eia!* — De la gaie corbeille des vendangeurs — *eia!* — monte l'ardent parfum des grappes blondes.

REFRAIN

Que joyeux sonne le fifre fantasque ! Nous chanterons, nous ballerons, au frais, une ballade d'amour.

Nos cœurs sont fleurissants — *eia!* — de rêves fous, — *eia!* — Enguirlandés de pampres, — *eia!* — foulons les odorants serpolets, sous les claires étoiles !

Joventas, gardatz-vos pla !

— Eia ! —

Quora ensa e quora enla,

— Eia ! —

Vos culirem saquela

— Eia ! —

Potets com, pel costala,

Razims subre las ramas.

Lo most es embriaigant

— Eia ! —

Mens que l'agach afiscant

— Eia ! —

De vostre el abelugant,

— Eia ! —

O belas joventas, quand

Vendemiatz dins las amas !

Jouventes, gardez-vous bien, — *eia!* — Tantôt ici, tantôt là, — *eia!* — nous cueillerons quand même — *eia!* — sur vos bouches des baisers comme, à travers le coteau, des grappes sur les rames.

Le moût est enivrant, — *eia!* — mais moins que le regard enamourant — *eia!* — de vos yeux étincelants, — *eia!* — ô belles jouventes, quand vous vendangez dans les âmes!

III

Lo Barricaire

Lo mestier de barricaire
Era pla 'ganit,
Dempei que lo vin, pecaire !
S'era stavanit.

Las barricas, degombiadas,
Als chais dezondrats,
A bel tal s'eron cambiadas
En tutas de rats.

Mas, malgrat la bestia sorna
Qu'a tot orrezat,
Aici que vendemia torna
Com al temps pasat !

S'à Dius plai, se beura gaire
Vin aigat ongan.
Lo vinolher ven bargaire
Res qu'en i soscant !

Se pod far en abondiera,
D'alba al entrelus,
De fustalha vinadiera
Mai que jamai plus !

III

Le Tonnelier

Le métier de tonnelier était bien chétif depuis que le vin, hélas ! avait disparu.

Les tonneaux, disjoints, dans les caves déshonorées, s'étaient tous changés en niches à rats.

Mais, malgré la maudite bête sinistre qui a tout ravagé, voici qu'il y a de nouveau vendange comme autrefois.

S'il plaît à Dieu, on ne boira guère de vin ondé cette année-ci. Le vigneron devient hâbleur rien qu'en y songeant !

On peut faire à foison, de l'aube au crépuscule, de la futaille vinière plus que jamais on n'en fit !

I a pro temps que se churluca
Que d'aiga de fonts!
Barricaire, aut la malhuca
E lo talhafons!

Auras, per aquel esclaire!
Obral bon e bel
Per metre al abric del aire
Tot lo vin novel!

Fai d'aizinas pla doeladas
En cor de garric,
Pla gauladas e ceucladas!
Talha e tusta, afric!

Lo codraire, en grand bolega,
Alert, matinher,
En braba codra te plega
Brancs de castanher.

Aut! de pipots que gandisquen
Los glops septembrencs!
Barricaire, que bronzisquen
Tos trucs tronoirencs!

Il y a assez longtemps que l'on ne boit qu'eau de fontaines ! Tonnelier, hardi le maillet et la doloire !

Tu auras, par ma foi ! ouvrage bel et bon pour mettre à l'abri de l'air tout le vin nouveau !

Fais des tonneaux bien douvés en cœur de chêne, bien jablés et bien cerclés ! Taille et frappe avec ardeur !

Le cercleur, en grande hâte, alerte, matinal, en bons cerceaux ploie pour toi branches de châtaignier.

Hardi ! des tonneaux qui conservent bien les gouttes septembrales ! Tonnelier, que retentissent à bruit de tonnerre tes coups de maillet !

Lo mestier de barricaire
Es apostolat,
Ara que lo vin, pecaire !
Es reviscolat.

Le métier de tonnelier est un apostolat, maintenant
que le vin, ô joie ! est ressuscité.

IV

La Pompida

Los cubats refofants à la tina badanta
An bojat los razims daurats e porporencs
D'ont leu rajolara la bebenda embeudanta.

E los razims, faidits dels potets azurencs,
Dabalan dins lo cros d'ont, ama delibrada,
Auran vers lo solel de reviscols clarencs.

Los pacans, trepejant la vendemia sacrada,
L'espotison de lors rudes pedes pompisents;
Cada gruna es prautida, orrament desventrada,

E lo sanc de la Vinha, à bels glops fremisents,
A grands flucs regisclants, dusca als saumiers s'enlaira,
E lo most sonsit plora en mormols bronzisents.

Raja, chuc dels razims à forta e dosa flaira !
A taula, am lors molhers, los omes cantaran,
Quand beluguejara la copa consolaira.

IV

Le Foulage

Les cuveaux débordants à la cuve béante ont versé les grappes dorées et empourprées d'où bientôt coulera la liqueur d'enchantement.

Et les grappes, bannies des baisers de l'azur, descendent au tombeau d'où, âme délivrée, elles auront vers le soleil de claires résurrections.

Les pacans, foulant la vendange sacrée, l'écrasent de leurs rudes pieds trépignants; chaque grain est broyé, horriblement éventré,

Et le sang de la Vigne, à grosses gouttes frémissantes, à larges flots éclaboussants, jusqu'aux poutres s'élance, et le moût piétiné pleure en murmures sonores.

Coule, suc du raisin au parfum doux et fort ! A table, avec leurs femmes, les hommes chanteront, quand étincellera la coupe consolatrice.

Atal las Dolors an pompit e pompiran
Los Trobadors, razims de lor vendemiadura;
Mas eles, potonant am un gauch subregrand

Los peds espotisents, n'aiman la macadura,
Ela que de lors cors merabilhozament
Fa sorgar los rajols de bloza cantadura

Qu'al solel de la gloria auran espondiment.

Ainsi les Douleurs ont foulé et fouleront les Poètes,
grappes de leur vendange ; mais eux, baisant avec une
joie suprême

Les pieds broyeurs, en aiment la meurtrissure,
elle qui de leurs cœurs fait merveilleusement surgir
les flots de pure poésie

Qui s'épanouiront au soleil de la gloire.

V

Las Lambruscas

PER estre lambruscaire,
Cal estre matinos,
Car i a mai d'un cercaire
Al obral afanos.

Los tordes e los merles,
Per garnir lor papach
Al vinhol, son d'esterles
Qu'an totes fin agach.

Arasem à las cruscas !
Eles, pel darrièr cop,
Soscan qu'à las lambruscas
Beuran encara un cop.

Ara sens gardadura,
Los piots, à prima lux,
Per sautar la randura
Seran pas badalusc.

V

Les Lambrusques

Pour être grappilleur, il faut être matinal, car il y a plus d'un chercheur à l'œuvre empressé.

Les grives et les merles, pour remplir leur jabot à la vigne, sont des gaillards qui ont tous fine vue.

Maintenant, nous en sommes aux reliefs ! Eux, ils songent que, pour la dernière fois, aux lambrusques ils boiront encore un coup.

Les dindons, maintenant sans garde, dès la prime leur du matin, pour franchir la haie ne seront pas musards.

Totes aquels chucaires
De most, à lor lezer,
Vendemian. I aura gaires
De gruns, aqueste ser !

Lo planol, gara-gara !
Sera leu lambruscat.
Las ! se va caler, ara,
Despopar de muscat !

Amont, à la pendilha
Al saumier, tot solet
Salvat de la familha,
I a plus que Pindolet.

Sos gruns, com d'els soscaires,
Luzison dins l'ostal...
Serem lors lambruscaires
Duscas enta Nadal. .

Tous ces buveurs de moût, à leur loisir, vendant. Il ne restera pas beaucoup de grains, ce soir !

Le coteau, dare-dare ! sera tôt grappillé. Las ! il va falloir, maintenant, se sevrer de muscat !

Là-haut, suspendu à la poutre, seul sauvé de sa famille, il n'y a plus que Pendelot.

Ses grains, comme des yeux songeurs, luisent dans la maison... Nous serons leurs grappilleurs jusque vers la Noël.

VI

Bebeires de Most

CHUCANT, churlant,
E canturlant
A la sordina,
D'estorbilhons
De moscalhons
Catan la tina.

Son los Bigals
Popa-cascals
Que fan tampona.
Auzels dels chais,
Per eles nais
Là sazon bona.

Dins l'aire, al lum,
Se n' vei un fum
De totes caires,
D'aqueles bruns
Fozilha-gruns
D'aquels chucaires.

VI

Buveurs de Moût

Suçant, buvant, et chantonnant à la sourdine, des tourbillons de cousins couvrent la cuve.

Ce sont les Moucherons tette-tonneaux qui font ripaille. Oiseaux des chais, pour eux naît le bon temps.

Dans l'air, à la lumière, de tous côtés ils forment comme un nuage fumeux, ces bruns fouilleurs de grains, ces biberons.

Corses, dozils,
Traucs e trauquils,
Dedins, defora,
La tina es lor
Abeurador
E lor demora.

Al canel chop,
Per beure un cop,
Mila e milanta
Son apilats,
Borramesclats,
Torba turlanta..

Dins los razims,
Quales bolzins !
Qual calibari !
A lor faison,
Fan lor canson
De Vendemiari.

Quand tombaran,
Ala virant,
Per ribambelas,
Lo cap debas,
Los plangem pas :
Auran morts belas !

Cercles, faussets, trous grands et petits, dedans et dehors, la cuve est leur abreuvoir et leur logis.

A la cannelle humide, pour boire un coup, des mille et des millions sont entassés pêle-mêle, horde claironnante.

Dans les grappes, quels bourdonnements ! quel charivari ! A leur façon, ils font leur chanson de Vendémiaire.

Quand ils tomberont, ailes virantes, par ribambelles, la tête en bas, ne les plaignons pas : ils auront morts belles !

Car los Bigals,
Que los borgals
Glops apitarran,
Moron astrucs :
Vin, son tos trucs
Que 's espatarran !

Los que viuran,
Mas que seran
Dezeimats duscas
Que sul gabel
De l'an novel
I aura lambruscas,

Son, becs moquets,
Los Tordes, quets
Sus las randuras
Dels costalas,
Soscant à las
Vendemiaduras !

Car les Mouchérons, que les généreuses gouttes gorgent, meurent heureux : ô vin ! ce sont tes coups qui les abattent !

Ceux qui vivront, mais qui seront comme des corps sans âme jusqu'à la saison où sur les sarments de l'an prochain il y aura des grappes,

Ce sont, bec confus et triste, les Tourdes, qui se tiennent cois sur les haies des coteaux, en songeant au temps des vendanges !

VII

La Cola

QUALA festa, uei, se cola ?
— La festa de la Cola.
Dels viels als mancipots,
Cants sus totes los pots !

Lo vin rajant gorgola,
E l'enfonil l'engola
Virolant, sens chambots
Comolant los pipots.

Venetz, vezins, vezinas !
Gauch ! totas las aizinas
Seran plenas ongan !

E i aura — Dius me danse ! —
Pel pacan chuc de canse,
E d'aiga pel tregan !

VII

La Décuvaision

Quelle fête, aujourd'hui, célèbre-t-on ? — La fête de la Décuvaision. Depuis les vieux jusqu'aux enfants, chants sur toutes les lèvres !

Le vin coule avec un bruit de gargouille, et l'entonnoir l'engoule tournoyant, sans secousses emplissant les tonneaux.

Venez, voisins, voisines ! O joie ! toutes les futailles seront pleines cette année !

Et il y aura — Dieu me damne ! — pour le pacan jus de vigne, et de l'eau pour le goujon !

VIII

La Tasta

DOMPEIRE a colat lo vin de sa tina.
Ara, dins son got, al lum del calel,
Mira belugar com flam de solet
La fresca licor clara e diamantina.

Pensa : « A la tempora ont on s'amatina
Per dalhar lo prat, batre lo seguel,
Ongan, lo pacan que beura d'aquel
Aura de segur tort, se repotina ! »

Per talastre, aici que pasa l'Arquet.
« — Ep ! l'amic, li crida, espera un pauquet,
E tu, vai me querre un gobelet, Fina :

Sul cop molzerem aquel barricot ! »
L'Arquet leva l' veire, apeï lo solfina,
Lo beu, sosca e dis : « Es... es bonicot ! »

VIII

La Dégustation

Dompeyre a soutiré le vin de sa cuve. Maintenant, dans son verre, à la lumière du croisset, il regarde étinceler, pareille à des rayons de soleil, la fraîche liqueur limpide et diamantine.

Il songe : « A la saison où l'on se lève matin pour faucher le pré ou battre le seigle, cette année-ci, celui qui boira de ce vin, s'il murmure contre le Destin, aura tort ! »

Par aventure, voici que passe son voisin l'Arquet.
« — Holà ! l'ami, crie-t-il, attends un moment, et toi, apporte-moi un gobelet, Fine :

Sur-le-champ nous allons traire ce baril ! » L'Arquet lève le verre, puis le flaire, le boit, médite et prononce : « Il est... il est assez bon ! »

IX

Pindolet

AMONT — agachatz ! —
Los razims redolan
Al croc, ont pindolan
Com de bels penjats.

I a 's negres e 's rojes
E mai los rosencs,
Los maüzacs crusencs
E los costarojes.

I a de muscadel
E de malvezia.
A ! quala ambrozia
Per lo ganidel !

An tant bona flaira
Que primargas flors.
E qualas colors,
Al lum que 's esclaira !

IX

Pendelot

Là-haut — regardez ! — les raisins se balancent au
croc, semblables à de beaux pendus.

Il y a les noirs, les rouges et les blonds, les *mauzacs*
craquants et les *côterouges*.

Il y a le *muscadel* et le *malvoisie*. Ah ! quelle
ambrosie pour le gosier !

Ils sentent aussi bon que les fleurs printanières. Et
quelles couleurs, quand la lumière les éclaire !

Se rufelaran ;
Mas, sens mozidura,
Jos lor blazidura
Lor chuc servaran.

Seran bonas cruscas
Leu, quand dels malhols
Seran foranhols
Razims e lambruscas.

— Bels razinolets,
Quora, o pindolaires !
Seretz dabalaires ?
Soscan los drollets.

— Pacientatz, mainages :
Los atengerem
Quand vos trobarem
Pro valents e sages !

Amont, Pindolet,
Qual sab à que sosca,
Se catant de posca
A son cordelet ?

Ils se rideront ; mais, sans se moisir, sous leur flétrissure ils conserveront leur suc.

Ce seront bons reliefs bientôt, lorsque se seront envolées des vignes et grappes et lambrusques.

— Belles mignonnes grappes qui vous balancez en l'air, quand descendrez-vous ? songent les enfans.

— Prenez patience, enfans : nous les aveindrons quand nous vous trouverons assez vaillants et sages !

Là-haut, Pendelot, qui sait à quoi il songe, tandis qu'il se couvre de poussière à sa cordelette ?

Beleu qu'es pla triste,
Abant de falir,
De s'anequelir
Tal qu'un palmoniste;

Faidit del soquet
E plorant l'usclada
De la solelhada,
D'estre aqui, moquet,

Mentre qu'à la tina
Los gruns vendemiats
Van estre cambiats
En la diamantina

Claror del vin pur,
Ont viu, ris e canta
L'ama bateganta
Del razim madur...

Peut-être qu'il est bien triste, avant de finir, de se décharner peu à peu ainsi qu'un poitrinaire ;

Exilé du cep et pleurant les baisers ardents de la soleillée, d'être là, confus et humilié,

Pendant qu'à la cuve les grappes vendangées vont être transmuées en la diamantine

Clarté du vin pur, où vit, rit et chante l'âme palpitante du raisin mûr...

III

LO BRABE VIN

*L'Ama del Vin**Revirat de Carles Baudelaire*

L'AMA del vin cantaba, un ser, dins las botelhas :
« Ome, vers tu s'arbora, o car dezeretat,
Jos ma jaula de veire, ont languis de las trelhas,
Mon cant comol de lux e de fraternitat !

Sabi quant a calgut, sus las serras en flama,
De pena, de suzor, de solel escozent
Per congrelhar ma vida e per me donar l'ama,
Mas te serai jamai ingrati ni malfazent.

Ai diuzenca baudor quand ma glopada tomba
Al ganidel d'un fort pel trabalh matrasat,
E sa cauda peitrina es una dosa tomba
Ont me plazi pla mai que dins lo chai glasat.

L'Ame du Vin

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme,
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Auzises resontir las cantas abrazadas
E l'esper que bronzina en mon sen verturos ?
Los coides sus la taula e margas rebusadas,
Me glorificaras e seras subruros.

Alucarai los els de ta femna amarbida ;
A ton fil balharai afogadas ardors,
Serai per aquel flac luchador de la vida
L'oli que fa 's patacs matrucs e vinedors.

En tu me rebondrai, terrairenca ambrozia,
Gran precios jetat pel grand Semenador,
Per que de nostre amor nasque la poezia
Que montara vers Diu com un ram floridor ! »

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras et tu seras content ;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermi les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

CHARLES BAUDELAIRE.

II

Lo Vin Occitan

DEL Solel, creaire mond,
Nasquet l'abrilhenc Borron,
E del Borron lo Razim,
E del Razim lo bon Vin,
E del Vin l'Eime abrondant
Del Terrador occitan.

Aima lo Vin sanitos,
O pacan ! e beu-lo blos
D'azaic e de forlabic,
Que tengue ton corps afric
Al obral bel e sacrat
Que fas per l'umanitat !

Mas lo vin del embriaic,
Garda-te-n' com del sarraic
L'aujam pasturant pels camps ;
Mas lo vin dels gorrimans
Qu'aziran lo sol pairal,
Apren jamai so que val !

II

Le Vin Occitan

Du Soleil, créateur pur, naquit le Bourgeon d'avril,
et du Bourgeon la Grappe, et de la Grappe le bon
Vin, et du Vin l'Esprit généreux et enthousiaste du
Terroir occitan.

Aime le vin sain et fortifiant, ô paysan ! et bois-le
franc d'eau et de tout frelatage, afin qu'il tienne ton
corps vigoureux et ardent à l'œuvre belle et sacrée
que tu fais pour l'humanité !

Mais le vin de l'imbriaque, garde-t'en comme du
panic les oiseaux de basse-cour pâturent par les
champs ; mais le vin des mauvais fils de la terre qui
désertent le sol paternel, n'apprends jamais ce qu'il
vaut !

Ausa ton esprit, ton cor !
Que ta pensada, en claror,
En vertut, en abeluc,
Retiple lo vin de tuc,
Tram loqual ris am candor
L'universala belor !

Abem froment e razim.
Ont i a de pan e de vin,
Se dis, *lo rei pod venir :*
O ! l'encantament d'auzir
Aquels mots francs e corals
Subre de pots mejornals !

Dizon la bona baudor,
La simplesa et la brabor
Dels ostals del país d'Oc,
Ont, al cantel com al foc,
Tot pasador, paure o ric,
Troba aculiment amic.

O brabas gens que pasatz,
Sens vos far pregar, intratz,
Manjatz e bebetz ! Trinquem,
E que pla viels i tornem !
Contatz-nos quicom de bel,
Que vos tendrem estampel !

Elève ton esprit et ton cœur ! Que ta pensée, en clarté, en force, en vive et alerte ardeur, soit semblable au vin des sommets, à travers lequel rit lumineusement l'universelle beauté !

Nous avons froment et raisin. *Où il y a pain et vin,* dit-on chez nous, *le roi peut venir* : oh ! l'enchantement d'entendre ces mots francs et hospitaliers sur des lèvres méridionales !

Ils disent la bonne gâté, la simplicité et la cordialité des foyers du pays d'Oc, où, au chateau comme au feu, tout venant, pauvre ou riche, reçoit un accueil ami.

O braves gens qui passez, sans vous faire prier, entrez, mangez et buvez ! Trinquons, et bien vieux puissions-nous y revenir ! ConteZ-nous quelque chose de beau : nous donnerons la réplique à vos devis !

Un mercat, sia venda o troc,
Es un mercat de badoc,
Se las mans, com de malhucs,
Se tustan pas à grands trucs,
E s'on plega l' borsicot
Sens beure, en trincant, un got.

E de flaunhacs Francimans,
Trebant dins nostres parsans,
Atalentant nostre gauch,
Nos tratan de pople bauch !
Tant pis per els, se n'an pas
Pro solel dins lor campas !

Visque nostre Vin claret,
Churlat à got, à galet,
Que, servant l'abrondadis
De l'escata del país,
En de semprals reviscols
Fa regrelhar los Aujols!

Un marché, vente ou troc, est un sot marché, si les mains, telles des mailloches, ne s'entrefrappent à grands coups, et si l'on referme l'escarcelle sans boire, en trinquant, un verre.

Et de flegmatiques Francimans, parcourant notre contrée, enviant notre humeur joyeuse, nous traitent de peuple léger ! Tant pis pour eux, s'ils n'ont pas assez de soleil dans leur terroir !

Vive notre Vin clairret, bu à plein verre ou à la régallade, qui, maintenant l'énergie de la race du pays, en perpétuelles résurrections fait revivre les Aïeux !

III

Als que fan las Usas

SE qualqu'un fa las usas
A-n-aquestas cansons,
Que ne legisque plusas,
Qu'auriam sempre tensonns !

Ai trobat bon e leime,
En rims lengadocians,
De fargar à bel eime
Bordons dionizians.

Se mon cant s'embriaiga
D'un gauch que t'es orresc,
Tant pis per tu, Beulaiga !
A la font ten-te fresc !

Es pel brabe popaire
Dels vins ensolelhats
Que soi l'afric trobaire
De rims escrinclats.

III

A Ceux qui froncent le Sourcil

Si quelqu'un fronce le sourcil à ces chansons, qu'il n'en lise pas d'autres, car nous aurions toujours querelles!

J'ai trouvé bon et légitime, en rimes languedociennes, de forger de mon mieux des vers dyonisiens.

Si mon chant s'enivre d'une joie qui te déplaît, tant pis pour toi, buveur d'eau ! A la fontaine tiens-toi frais !

C'est pour le bon buveur des vins ensoleillés que je suis l'ardent trouveur de rimes ciselées.

Aquel beu dins son veire
L'eime, la bona umor
E l'audi, qu'i fan veire
La vidasa amb amor,

Qu'amaizan l'endolomi
Que lo malcora trop,
Lo gardan d'estre bomi
E d'estre mizantrop.

E bela gloria astrada
Me seria, se mon cant
Plazia, subre l'arada,
A-n-un valent pacan,

S'alertaba son ama,
Bandaba sos timplos,
Com, quand lo solel crama,
Un chabrot de vin blos.

Celui-là boit dans son verre le sens droit, la bonne humeur et le courage, qui lui font aimer la vie,

Qui apaisent la tristesse qui lui meurtrit trop le cœur, qui le préservent d'être hypocrite et d'être misanthrope.

Et belle gloire m'advierait, à mon gré, si mon chant plaisait, sur le champ de labour, à un vaillant paysan,

S'il reconfortait son âme, s'il tendait ses jarrets, comme, sous l'ardeur du soleil, un *chabrot* de vin pur.

IV

Las Botelhas Ranteladas

BEBENDAS forencas
Son pas pel pacan ;
Sab pas lo gost qu'an
Las subrardorencas
Grunas del Clicot :
Basta per sa boca
Lo seu barricot ;
Beu lo de sa soca,
Churla dins son got.

Al chai, comoladas
Pel planol peiresc,
Dins lo sable fresc,
De blanc ranteladas,
I a 'n folc allegrant
D'azautas botelhas
Qu'aqui vielhiran
E sus las avelhas
Un jorn tustaran.

IV

Les Bouteilles Rantelées

Les vins étrangers au terroir ne sont pas pour le pacan ; il ne connaît pas le goût du capiteux champagne : il se contente de son tonneau ; il boit le vin de ses ceps, il boit dans son verre.

A la cave, remplies par le coteau pierreux, dans le sable frais, vêtues de blanches *rantelles*, il y a une troupe joyeuse de gracieuses bouteilles qui là vieilliront et sur les oreilles un jour frapperont.

Vins blancs e vins rojes
I son amagats,
Gais fils dels muscats
E dels costaroges,
Dont la flairor es
Aqui en refofadas,
Com un auzel pres.
E las malcofadas ?
E l' brabe ausarres ?

Botelhas bragardas,
Vostres glops, sens bric
D'aule forlabic,
Botaran auzardas
Clarors dins los els,
Cants à las gargantas
Dels bels jovensels,
Ardors rezurgantas
Dusca al cor dels viels !

Com d'amorozidas
Nobietas, seretz,
Tre que dormiretz,
Subrecozozidas.

Vins blancs et vins rouges y sont enfermés, gais fils des muscats et des milhaus, dont le parfum est là, en effluves ardents, encagé comme un oiseau. Et les *malcoiffées*? Et le bon *auxerrois*?

Bouteilles pimpantes, votre vin, pur de tout frelatage, mettra dans les yeux des clartés hardies, des chants au larynx des beaux jouvenceaux, des ardeurs renaissantes jusqu'au cœur des vieux!

Pendant que vous dormirez, comme d'amoureuses fiancées, vous serez l'objet des soins les plus délicats. O élaboratrices de vaillance, dormez d'un sommeil sûr

Sermairas d'aluc,
Dormetz, siaud colcadas,
Sens cosir pauruc
D'estre sopacadas
Per cap de baluc !

**et paisible, sans peureux souci d'être secouées par
nulle main profane!**

V

Lo Roje e lo Blanc

— Voletz del roje o del blanc ?

— Me botatz à malaizetas !

Demandatz à las lauzetas

Se cantan que sus un branc !

Tirem pas un ped del banc,

Que fariam à capusetas !

— Voletz del roje o del blanc ?

— Me botatz à malaizetas !

Qual auria l'eime pro ranc,

Qual seria pro quiol-causetas

Per far cauzir las luzetas ?

Tenetz, l'oste, à parlar franc,

Bojatz del roje e del blanc !

V

Le Rouge et le Blanc

— Voulez-vous du rouge ou du blanc? — Vous me mettez mal à l'aise! Demandez aux alouettes si elles ne chantent que sur une branche!

N'ôtons pas un pied du banc, car nous ferions la culbute! — Voulez-vous du rouge ou du blanc? — Vous me mettez mal à l'aise!

Qui aurait l'esprit assez boiteux, qui serait assez sot pour proposer ce choix aux luettes? Tenez, l'hôte, à parler franc, versez du rouge et du blanc!

VI

L'Ausarres

Ès temps de tastar l'ausarres,
Plen d'aluc esperdigalhaire.
Segur, l'a forlabicat res,
Ni glop del riu ni buf del aire !

Qu'estuffe lo pifre ! Un ballaire
Al guimb ne val dos, ne val tres,
Afiscat pel brabe ausarres
Plen d'aluc esperdigalhaire !

Tu dont lo cor en dezaire es,
Para ! Auras leu gauch regrelhaire,
S'en ton agach luzis l'esclaire
Solelhador qu'aici s'es pres
Al esperenc del ausarres !

VI

L'Auxerrois

Il est temps de déguster l'auxerrois, plein d'ardeur alerte ! Certes, rien ne l'a altéré, ni une goutte du ruisseau, ni un souffle de l'air !

Que siffle le fifre ! Un danseur en vive adresse en vaut deux, en vaut trois, agaillardé par le bon auxerrois plein d'ardeur alerte !

Toi dont le cœur est en tourment, tends le verre ! Tu auras tôt joie renaissante, si en ton regard luit l'éclair que l'auxerrois a pris au soleil comme un oiseau au piège !

VII

La Malcofada

CAL descofar la malcofada !
Que baudament bade lo got !
Las rantelas i fan rigot
A pamparruga borrufada.

Quand se cola festa tufada,
Se beu de mai d'un barricot ;
Mas es quand ven la malcofada
Que baudament bada lo got !

Jamai luzeta s'es trufada
De son chuc mai que bonicot,
E s'alerta com un cogot
Cada garganta, pla gofada,
Al descof de la malcofada.

VII

La Malcoiffée

Il faut décoiffer la *malcoiffée* ! Que joyusement se lève le verre ! Les toiles d'araignée lui font un chignon à boucles ébouriffées.

Quand on célèbre fête huppée, on boit de plus d'un tonneau ; mais c'est quand vient la *malcoiffée* que joyusement on lève le verre !

Nulle lulette n'a jamais fait fi de son jus qui n'est, certes, pas à dédaigner, et chaque gosier, bien humecté, s'alerte comme une toupie virante, quand on décoiffe la *malcoiffée*.

VIII

Lo Vin del Estradier

— Sens te far tirar l'aurelha,
Estradier, pauza l' saquet !
Al fresc ombrum de la trelha,
T'asiataras un pauquet.

— Aco 's pas de rebuf brica,
Que lo solel calfa dur !
Se vei qu'à luzir s'africa
Per far lo razim madur !

— N'abem, ailas ! que vinada
Que nos remonta pas trop.
Tala qu'es aquesta annada,
Praco, ne beuras un cop.

— La vinada d'un lauraire
Ofrida d'un cor leial
Val mai que vin d'empeiraire
Bojat per un servicial.

VIII

Le Vin de l'Estradier

— **Sans** te faire tirer l'oreille, estradier, pose ton sac ! **Au** frais ombrage de la treille, tu t'assiéras un moment.

— **Cela** n'est pas du tout à dédaigner, car le soleil chauffe durement ! On voit qu'il se préoccupe d'accomplir ardemment son œuvre : faire mûrir les grappes !

— **Nous** n'avons, hélas ! que de la piquette qui ne nous conforte guère. Telle qu'elle est cette année, cependant, tu en boiras un coup.

— **La** piquette d'un laboureur offerte cordialement vaut mieux que le vin d'un empereur versé par un valet.

— Compan, en batent l'estrada,
As vist mant malhol novel :
Que n' dizes, dins l'encontrada
Tornara chuc de gabel ?

— Oc, la Vinha reviscola,
La marrana finira,
E l' gauch del temps de la cola
Pel país se reveira.

— Ton parlament me conorta.
Posques dire la vertat !
A la santat de la torta
Encara un gobeletat !

— Que vinada non se nome
Aiso, qu'es del vin la flor !
A ta santat tabe, l'ome !
Jamai n'ai begut melhor.

— Compagnon, en battant l'estrade, tu as vu mainte vigne nouvellement plantée : qu'en dis-tu, dans le pays reviendra-t-il, le jus de sarment ?

— Oui, la Vigne ressuscite, l'adversité finira, et la gaité du temps de la décuvaision dans le pays se reverra.

— Ton langage me réconforte. Puisses-tu dire vrai !
A la santé du cep encore un plein verre !

— Que piquette ne se nomme ceci, qui est du vin la fleur ! A ta santé aussi, l'homme ! Jamais je n'en bus de meilleur.

IX

Nadal

DEFORA, la neu tomba, e la campana
— Balin e balan ! — al cloquier debana
Sos gais rebordons tram los camps airals.
Qu'aici sonen trincs e brindes corals !

Lo vin blanc novel, que beluga e mofa,
Rizenc e gauchos, dins los gots refofa.
Tre que cantarem un cant nadalenc,
Gofa 's gargalhol, vin reviscolenc !

La neu floconeja e del cel dabala
Misteriozament la luzor astrala.
Subre lo campestre, ont tot s'asiaudis,
La neu dosament, canda, s'expandis.

La Vinha, leu-leu, sera capelada
Del grand mantel blanc que de la gelada
Gandira l' borron, afric de gisclar.
Floconeja, o neu al bel trelus clar !

IX

Noël

Dehors, la neige tombe, et la cloche — *balin-balan!* — au clocher dévide son gai refrain retentissant à travers les champs aériens. Qu'ici sonnent les chocs des verres et les brindes cordiaux !

Le vin blanc nouveau, qui pétille et mousse, riant et joyeux, déborde des coupes. Pendant que nous chanterons un chant de Noël, humecte les gosiers, vin résurrecteur des énergies !

La neige floconne et du ciel descend mystérieusement la clarté des astres. Sur le campestre, où tout bruit s'éteint, la neige sans tache doucement s'épand.

Bientôt la Vigne sera couverte du grand manteau blanc qui de la gelée sauvera le bourgeon, trop prompt à s'ouvrir. Floconne, ô neige au bel éclat clair !

Lo borronet dorm subre la soqueta,
Com l'Enfant diuzenc subre la faudeta
Mairala, entremech l'aze e lo maurel,
Ont van l'adorar rei e pastorel.

L'azaut borronet catara las trelhas
Dels razims pezucs que dins las botelhas
Bojaran lor most, — e, torne Nadal,
Vin d'ongan, veirem se lor chuc te val !

Defora, la neu tomba, e la campana
— Balin e balan ! — al cloquier debana
Sos gais rebordons tram los camps airals.
Qu'aici sonen trincs e brindes corals!

Le jeune bourgeon est endormi sur le cep, comme l'Enfant divin sur le giron maternel, entre l'âne et le bœuf brun, où vont l'adorer roi et pastoureau.

Le gracieux jeune bourgeon couvrira les treilles des grappes lourdes et gonflées qui dans les bouteilles verseront leur moût : revienne Noël, ô vin de cette année ! nous verrons si leur suc t'égale !

Dehors, la neige tombe, et la cloche — *bâlin-balan!* — au clocher dévide son gai refrain retentissant à travers les champs aériens. Qu'ici sonnent les chocs des verres et les brindes cordiaux !

IV

LOS BONS BEBEIRES

La Ballada del Tira-Borra

BOTELHERA potonadora,
 Vai querre, dins lo sable fresc,
 Lo vin que l' vielhum descolora
 Sens blazir son jovent auresc !
 Las botelhas, qu'am ufanesc
 Al chai s'enrengan forra-borra,
 Amagan l'eime jonglaresc.
 Fai virolar lo Tira-Borra !

A la sazon vendemiadora,
 L'azaut razim ondra lo desc;
 Mas dins lo got tota tempora
 Lo vin canta son sirventesc :
 Prep del foc clar, al temps orresc
 Ont la sizampa bufa e torra;
 L'estiu, jol felhum solombresc.
 Fai virolar lo Tira-Borra !

La Ballade du Tire-Bouchon

Echansonne dont la grâce appelle le baiser, va qué-
rir, dans le sable frais, le vin que la vieillesse décolore
sans flétrir sa jeunesse débordante de folie ! Les bou-
teilles, qui avec orgueil dans la cave s'alignent pêle-
mêle, recèlent le génie jonglaresque. Fais viroler le
Tire-Bouchon !

A la saison des vendanges, les gracieuses grappes
ornent la corbeille ; mais dans la coupe en toute saison
le vin chante son sirventesc : près du feu clair, au
temps horrible où la bise souffle et gèle ; l'été, sous
le feuillage solombreux. Fais viroler le Tire-Bouchon !

Tot cop que got comol s'arbora,
Cosir merma, abeluc fa cresc.
Que jamai tinde la mala ora
D'i beure l'aule chuc tudesc !
Vin occitan e romanesc,
Pel sol se ton truc nos amorra,
Al jas direm un ballaresc.
Fai violar lo Tira-Borra !

MANDADIS.

SOLEL, paire del vin baudesc
Qu'à nos embelinar no chorra,
Per alertar flam trobairesc,
Fai violar lo Tira-Borra !

Chaque fois que le verre plein s'arbore, souci diminue, joyeuse ardeur fait croissance. Que jamais ne sonne la male heure d'y boire le répugnant breuvage tudesque ! Vin occitan et roman, sur le sol si tes coups nous abattent, couchés nous dirons une ballade. Fais viroler le Tire-Bouchon !

ENVOI.

SOLEIL, père du vin d'allégresse qui à nous emboveliner ne muse, pour enflammer l'ardeur des *troubadors*, fais viroler le Tire-Bouchon !

II

La Bona Alberga

ONDRADA d'un ram à sa solelhera,
La bona Alberga alanda com clars els
Sos fenestrons al cantar dels auzels.
Qu'es aquel fresc rire sus l'endalhera ?

Es la Marion : o ! la genta ostalhera !
E aquels pedes virant com de fuzels,
Aquels pots gais, aquels cabels rosels ?
Aquela, amics, es nostra botelhera.

Es la Pauleta : o ! l' morron cotinaud !
Los sens redons e l'usclal dos e caud !
O botelhera ! aici porta de veires !

Boja ton vin coral e coralin !
Se negaran los cosirs dels bebeires
Dins ton agach e dins son remolin.

II

La Bonne Auberge

Ornée d'un rameau à son faite, la bonne Auberge ouvre comme de clairs yeux ses fenêtres à l'heure où commence le chanter des oiseaux. Quel est ce rire frais sur le seuil ?

C'est Marion : oh ! la gentille hôtesse ! Et ces pieds virant comme des fuseaux, ces lèvres gaies, ces cheveux blonds ? Celle-là, amis, c'est notre échantonne.

C'est Paulette : oh ! le joli et gracieux minois ! les seins ronds et le regard doux et chaud ! O échantonne ! apporte ici des verres !

Verse ton vin cordial et coralin ! Les buveurs noieront leurs peines dans tes yeux et dans son tournoiement.

III

Bebeire de Bel-temps-a

Lo viel Antipol leva la cadaula,
Dintra, e, s'asietant sus un banc rustic,
A la Paula ten aqueste prezic,
Agach alucat, coides sus la taula :

« Porta-ne 'n uchau, del que peta, Paula,
E, s'es pas gamat, farem un repic !
Garda tas licors rozega-entrebic :
Las te prezi pas mai qu'una cruzaula !

De pensar qu'aquel orre forlabic
A bandit dels gots nostre vin afric,
Un odi me ven que me desparaula !

Pauleta, ma miga als els de perdic,
Boja ! Auziras pas dire : « Quand moric,
Lo viel Antipol moric de set aula ! »

III

Buveur d'Autrefois

Le vieil Antipoul lève le loquet, entre, et, s'asseyant sur un banc rustique, à la Paule tient le devis que voici, le regard allumé, les coudes sur la table :

« Apportes-en une bouteille, Paule, de celui qui pétille, et, s'il n'est pas gâté, nous en déboucherons une autre! Garde tes liqueurs rongé-boyaux : je ne les prise pas plus qu'un mauvais champignon !

« A la pensée que ces horribles boissons frelatées ont banni notre vin ardent des verres, me vient un indicible dégoût !

« Paulette, ma mie aux yeux sémillants, verse ! Tu n'entendras jamais dire : « Quand il mourut, le vieil Antipoul mourut de male soif ! »

IV

Estampel d'Embriac

AICI redond lo Catet de Bordonfle,
Que, dezempei qu'a l'age de razon,
Cola l' dimenge, à ric tota sazon,
En s'empifrant ducas à ventre gonfle.

A son bordic que tot siague al torronfle !
Rone molher de polhas la canson !
Se n' chauta, — e mai qu'anech jos un boison
O dins un bel sanhas s'apaute e ronfle !

Es lo melhor popaire del país,
E la Marion de l'auzir s'esbaïs
Quand, pla sadol de vin blos e de mana,

Dis : « Per cent ans del metje se gandar,
I a qu'à laisar las ramas s'expandir
E se bandar un bon cop per semana ! »

IV

Devis d'Ivrogne

Voici tout rond le Cadet de Bourdonfle, qui, depuis qu'il a l'âge de raison, célèbre le dimanche, au long de toutes les saisons, en s'empiffrant jusques à ventre plein.

A sa métairie que tout soit en désarroi ! Que sa femme grogne et chante pouilles ! Il s'en moque, — et peu lui chaut, aussi, que ce soir sous un buisson ou dans un beau borbier il s'effondre et ronfle.

C'est le plus grand buveur du terroir, et la Marion s'ébahit de l'entendre quand, saturé de vin pur et de viande,

Il dit : « Pour vivre cent ans en se gardant du médecin, il n'y a qu'à laisser les rames de la vigne s'épandre et se saouler une bonne fois par semaine ! »

V

Bortomiu de Coarat

Son vint estufa-most que coneis pas l'englazi,
 Luzetas en afisc, gargahols cantairols.
 Bortomiu de Coarat, uei, a d'els soscairols,
 Tant lo roje e lo blanc i an escampat l'extazi.

-Que fas? flacas, beleu, Bortomiu?- Ep! que fazi?
 Rebeca en se quilhant, paures caps trevirols!
 Dins l'uscle de mon got compti los esclairols
 Qu'un quora l'autre i fan lo robin e l' topazi!

Io, flacar! Aco 's bon per vautres, vantairols!
 Churlaires de pauc-dura! entrebics d'esquirols!
 Amagatz-vos, qu'abetz ja la tufa badaula!

Veirai clar, que veiretz mila lums revirois,
 E quand trantolharai, los coides sus la taula,
 Es que seretz dejos ajasats, bebeirois!



V

Bourthoumieu de Coarat

Ils sont vingt beaux buveurs que ne connaît pas la crainte, luettes ardentes, gosiers chantants. Bourthoumieu de Coarat, aujourd'hui, a des yeux songeurs, tant le rouge et le blanc y ont versé l'extase.

— Que fais-tu ? tu flanches, peut-être, Bourthoumieu ? — Hé ! ce que je fais ? réplique-t-il en se dressant, pauvres têtes virantes ! dans l'écrin de mon verre je compte les éclairs qu'à tour de rôle y font le rubis et la topaze !

Moi, flancher ! Cela est bon pour vous, vantards ! buveurs de dure-peu ! méésentères d'écureuils ! Cachez-vous, vu que vous avez déjà le cerveau dérangé !

J'y verrai clair, lorsque vous verrez, vous autres, mille lumières tournoyantes, et quand je chancellerai, les coudes sur la table, c'est que vous serez couchés dessous, méprisables petits buveurs !

VI

*Lo Barricot Traucat**Sul aire d'un redondel populari carsinol.*

Lo truquet,
Lo luret,
Lo sonson de la barriqueta;
Lo truquet,
Lo luret,
Lo sonson del barricotet !

Prenguem cadun nostre got,
E traquem lo barricot !

Cerca l' vironet, Rozil,
Mentre que fau lo dozil.

Raja, raja, vinolet !
Comola mon gobelet !

Rozil, tasta-m' aquel chuc !
Te donara d'abeluc.

VI

*Le Baril en perce**Sur l'air d'une ronde populaire du Quercy*

Le *truquet*, le *luret*, le glouglou de la barriquette ;
le *truquet*, le *luret*, le glouglou du petit baril !

Prenons chacun notre verre, et mettons en perce le
baril !

Cherche la vrille, Rosette, pendant que je fais le
fausset.

Coule, coule, joli vin ! Emplis mon gobelet !

Rosette, goûte cette liqueur ! Elle te donnera de
l'entrain.

Meu, val que fasquem repic :
Aco 's pas de forlabic !

Lo que n' sera 'mbriaigat,
Sera pas am vin aigat,

Mas am blos chuc d'ensirment.
Bojem lo got baudament !

Amics, levem nostre got
Al laus d'aquel barricot !

Al Soleil, al brabe Vent
Que fan vin per l'an que ven !

Lo truquet,
Lo luret,
Lo sonson de la barriqueta ;
Lo truquet,
Lo luret,
Lo sonson del barricotet !

Mienne, ce vin a un goût de revenez-y : celui-là n'est pas frelaté !

Qui s'en enivrera ne le fera pas avec du vin ondé,

Mais avec du pur jus de sarment. Vidons le verre allègrement !

Amis, levons notre verre au los de ce baril !

Au Soleil, au Vent propice qui font du vin pour l'an nouveau !

Le *truquet*, le *luret*, le glouglou de la barriquette ;
le *truquet*, le *luret*, le glouglou du petit baril !

VII

*Lo Bon Bebeire**Revirat d'AUGUST FORÉS*

JOAN d'Amalric, al fresc jos sas trelhas porpralas,
 S'ataula, sorn e las, à l'ora ont s'escantis
 Un siaud vespre d'estiu. Son agach soscadis
 Va landrar foscament tram las autors astralas.

Dabant el, lo canal, clarejant, s'expandis;
 Sus las astas dels joncs, d'espulga-serps luscralas
 Se pincan. Del botel, qu'escond debrembadis,
 Fa rajar lo vin clar dins son got à doas alas.

Lo valent ortalan ! Beu per apazimar
 Un pensament que res pod garir ni mermar :
 Es l'amor qu'a macat son cor am sa malhuca.

Un viel remembrament lo gafa sens sadol;
 Joan belament s'arbora, e boja un got comol
 Tot cop qu'al fons del cel una estela s'aluca.

VII

Le Brave Buveur

Jean Amalric, tout près de ses vertes tonnelles,
S'attable, grave et las, par un beau soir d'été.
Il plonge dans le bleu son regard attristé
Et pense doucement aux peines éternelles.

Devant lui, le canal s'étend, plein de clarté ;
Sur les lances des joncs, les grandes demoiselles
Se fixent. Soulevant le pichet culotté,
Il remplit de vin clair son godet à deux ailes.

Le vaillant jardinier ! L'amour est son vainqueur.
Il boit pour apaiser les tourments de son cœur
Que le rude travail n'a jamais pu réduire.

Un souvenir ancien sans relâche le mord ;
Jean se dresse, superbe, et vide un rouge-bord
Chaque fois qu'une étoile au ciel se met à luire.

AUGUSTE FOURÈS.

VIII

Jos la Trelha

MENTRE que lo diuzenc Lugar
Fa bimbarelar camps et landas,
Bela trelha, jos tas garlandas
Churlam ton vin clar e bragard.

Sus la paret blanca ont s'arbora,
Ta vit, qu'a l'error del escur,
Sempre escalabra cap l'azur,
E lo solelhas t'emporpora :

Atal, dins los cels estivencs,
Nobla asermaira d'ambrozia,
Las tres colors de la patria
Rizon tram tos pampols rosencs.

O ! la beluguejanta mofa !
Tos glops dansan com de cogots !
O ! quand s' escampan dins los gots,
Lor silvestra audor de majofa !

VIII

Sous la Treille

Pendant que l'Astre-Dieu fait rayonner champs et landes d'un éclat éblouissant, belle treille, sous tes guirlandes, nous buvons ton vin clair et gaillard.

Sur le mur blanc où ils s'arborent, tes rameaux, qui ont l'horreur de l'obscurité, sans trêve escaladent vers l'azur, et le grand soleil t'empourpre :

Ainsi, dans les ciels estivals, noble élaboratrice d'ambroisie, les trois couleurs de la patrie rient à travers tes pampres d'or.

Oh ! la pétillante mousse ! Tes gouttes dansent comme des toupies ! Oh ! quand elles tombent dans les coupes, leur sylvestre parfum de fraise !

Aquels glops als galindons gais,
Auria prezat lors cantaduras
Ton Joan de las Entomaduras,
O mestre Frances Rabelais !

O vin à tinta solelhença !
A Telem, pas mai qu'à Tibur,
Degun t'auria fach, de segur,
La pota, en gauchoza solença ;

E l' bon trobaire Godolin,
Qu'a fach cançons tant cotinaudas,
De ton foc las aurelhas caudas,
T'auria saludat lo cap clin !

Al cor fas espelir canturlas
Com als camps de flors lo solel ;
Encantas del suc al artel...
Qual a dich que viras capurlas ?

Nos caldria donc, lo nas moquet,
Se creziam aquelas sornetas,
Prendre per gots de campanetas,
O te batejar al cruguet !

Ces gouttes recéleuses de gais refrains, ton Jehan des Entommeures aurait apprécié leur ramage, ô maître François Rabelais !

O vin à couleur de soleil ! à Thélème, pas plus qu'à Tibur, personne, sûrement, ne t'aurait dédaigné dans un joyeux festin ;

Et le bon poète Goudelin, qui a fait de si jolies et alertes chansons, de ton feu les oreilles chaudes, t'aurait salué le front incliné !

Au cœur tu fais éclore de folles chansons comme le soleil des fleurs aux champs ; tu enchantes de la tête à l'orteil... Qui a dit que tu fais tourner les têtes ?

Il nous faudrait donc, le nez confus, si nous croyions à ces sornettes, prendre pour coupes des campanules, ou te baptiser à la cruche !

Lo que tal despiech voldria veire,
Ont es, lo badoc bebedor ?
Lo viel vin com lo jove amor
Son per se beure à comol veire !

Sage l' que fuch lors esperencs...
Beleu !... Aquels embelinaires
Son davegadas enganaires...
Mas son eternament diuzencs.

Celui qui telle honte voudrait voir, où est-il, le méprisable buveur ? Le vieux vin comme le jeune amour sont faits pour être bus à plein verre !

Sage celui qui fuit leurs pièges... peut-être !... Ces enchanteurs sont parfois l'un et l'autre traîtres... mais ils sont éternellement divins.

IX

Los Gots

RAJOLA à bels pisols,
O vin dels barricots !
Sus la taula, los Gots
Badan com de bresols,
Dé bresols esperant
Cotinauds poparels :
Los Gauches cantarels,
Qu'aquí s'espingaran.

Plens de flams revirois,
Los Gots, dins lo ser fosc,
Son com, demes un bosc,
Solelhencs esclairois
Ont, sus un aire fresc
De pifre rizolenc,
Landra, farandolenc,
Un leri ballaresc.

IX

Les Coupes

Ruisselle à belles coulées, ô vin des barils ! Sur la table, les Coupes sont béantes comme des berceaux, des berceaux attendant de gentils poupons : les Rires et les Allégresses, qui là gazouilleront et gambaderont.

Pleines de flammes tournoyantes, les Coupes, dans le soir gris, sont comme dans un bois soleilleuses clairières où, sur un air frais de fifre rieur, erre, farandoleur, un joyeux ballet.

Los Gots belugadors
Son d'uscles subrerics
Capinhats pels africs
Usclals dels bebedors.
Topazis e robins
I treluzison mai
Que ros e flors de Mai
Als brancs dels albspins.

E 's Gots son de tombels,
De tombels abisencs,
Infernals e diuzencs,
Ont dabalan morts bels
Cercant debrembadis ;
Ont mantun, sornament,
Rebond son pensament,
Cap clin e soscadis...

Les Coupes étincelantes sont des écrins merveilleusement riches caressés par les ardents regards des buveurs. Topazes et rubis y ont plus d'éclat que rosée et fleurs de Mai aux branches des aubépins.

Et les Coupes sont des tombeaux, des tombeaux profonds comme des abîmes, des tombeaux infernaux et divins où descendent de beaux morts qui désirent l'oubli ; où plus d'un, tristement, ensevelit sa douleur, la tête inclinée et songeuse...

v

LO VIN CARSINOL

Lo Vin Carsinol

Sus mon calamel, o Vin carsinol !
Te voli cantar en bordons corozes,
Tindaires e gais, bragards, amorozes
Com un cant de torde al cap d'un planol,

Al cap d'un planol ont luzis e nol
Lo razim, gonflat de flams ardorozes,
Dont los glops porpors, los sers tenebrozes,
Fan al que n' beu trop perdre l' caminol!

Es la flor de gauch de nostre terraire ;
Donas l'eime e l'audi al brabe lauraire ;
Casas los cosirs e los espavents.

Canta en mos bordons, Vin de nostras socas,
Com dins lo fringaire agach dels jovents
E dins los potets sonant sus las bocas !

I

Le Vin Quercynol

Sur mon chalumeau, ô Vin quercynol ! je veux te chanter en vers cordiaux, sonores et gais, fiers, pimpants et fougueux comme un chant de grive au sommet d'un coteau,

Au sommet d'un coteau où étincelle et répand son parfum le raisin, gonflé d'ardents rayons, dont les gouttes empourprées, par les soirs sombres, à celui qui en boit trop font perdre le sentier !

Tu es la fleur de joie de notre terroir ; tu donnes au bon laboureur son sens droit et sa vaillance ; tu chasses les soucis et les craintes.

Chante dans mes vers, ô Vin de nos ceps ! comme dans l'amoureux regard des jouvents et dans les baisers sonnans sur les bouches !

II

Carsinols

SE i a mascles flaunhacs nascuts per la bastina,
Non pas los Carsinols ! N'an caponat enloc ;
Jos lor rusca rustenca, an una ama de foc
E l' rire gal mesclat à la vertut latina.

Son pas caps d'estornels que cadun embequina ;
Quand an dich un cop *NO*, lor faretz pas dire *OC* ;
Com los potents garrics enraisats dins lo roc,
Van drech o de bistort, mas plegan pas l'esquina.

Segur, i a la vinada à costat del vin blos :
Aici tabe i a gens que son ni tu ni vos,
I a guerlhes e falsiers, bomis et foita-clocas...

Son pas tals parroquians que nos faran prodel,
Quand beurem, en trincant, lo chuc de nostras socas :
Aquels son de bastards del país de Cladel !

II

Quercynols

S'il y a des mâles sans énergie nés pour porter le bât, ils ne sont pas de ceux-là, les Quercynols! Nulle part ils n'ont agi en capons; sous leur rude écorce ils ont une âme ardente et ils ont le rire gaulois allié à la fermeté latine.

Ce ne sont pas têtes d'étourneaux tournant à tout vent; quand ils ont dit *NON*, vous ne leur ferez pas dire *OUI*; comme les robustes chênes enracinés dans le roc, ils vont droit ou de travers, mais ils ne plient pas l'échine.

Il est bien vrai qu'on trouve la piquette à côté du vin pur : chez nous aussi il y a des gens sans conviction, sans volonté et sans franchise, des papelards et des aigrefins, des hypocrites et des flagorneurs...

Ce ne sont pas tels compagnons qui seront des nôtres, lorsque nous boirons, en trinquant, le vin de nos vignes : ceux-là sont des bâtards du pays de Cladel !

III

Lo Malastre

QUAL a begut, aïlas ! plus no beura.
Als ensirments pas una razinola.
Nos a tuat la Vinha carsinola,
Aquel cuson, l'orresc filoxera !

Lo païzan, qu'antan sul terraire a
Mila ans cantat, vendemiant sa planola,
Ara, siequent, cap clin, la caminola,
Pensa : « Jamai la soca reviuira ! »

Cosi parar la paura Vit urpada
Per la Bestiasa à glotozà popada
Que la rozega à travers sable e roc ?

No, se vei pas, e cata plana e serra !
Nostre clar vin d'allegransa e de foc,
Es Ela que lo nos beu jos la terra !

III

Le Désastre

Qui a bu, hélas ! plus ne boira. Aux sarments pas une grappelette. Il nous a tué la Vigne quercynole, ce puceron, le hideux phylloxera !

Le paysan, qui, autrefois, sur le terroir a pendant mille ans chanté en vendangeant son coteau, ores, cheminant sur le sentier, songe tristement : « Jamais le cep ne revivra ! »

Comment défendre la pauvre Vigne agrippée par la monstrueuse Bête à insatiable tétée qui la ronge à travers sable et roc ?

Elle est invisible, et elle couvre plaines et collines ! Notre clair vin d'allégresse et de feu, c'est Elle qui nous le boit sous la terre !

IV

La Marrana

A! mos enfants, dis lo viel Andrebic,
Quala pietat, veire tala marrana !
Caler s'olhar de potage de rana :
I auria de que se crebar l'entrebic !

Qual m'auria dich : « Un jorn, mon bel amic,
Sus ton planol veiras florir la brana ;
Aquel claret color de la milgrana,
N'i n'aura pas pel bec d'una formic ! »

Ai pro viscut per veire aquel malastre.
Ont es lo temps, ont, del pages al pastre,
La Vit fazia cantar tot gargalhol ?

Tabè lo gauch a quitat nostras bordas.
Ont se bebia lo bon Vin carsinol,
Paures enfants, i a plus que vin de... cordas !

IV

La Grande Misère

Ah ! mes enfants, dit le vieil Andrevic, quelle pitié, voir cette grande misère ! Falloir s'humecter de bouillon de grenouille : il y aurait de quoi se mettre les boyaux au vent !

Qui m'aurait dit : « Un jour, mon bel ami, sur ton coteau tu verras fleurir la bruyère ; ce vin clair couleur de la grenade, il n'y en aura pas pour le bec d'une fourmi ! »

J'ai assez vécu pour voir cette calamité. Où est le temps depuis où, le maître jusqu'au pâtre, la Vigne faisait chanter tous les gosiers ?

Aussi la joie a quitté nos maisons. Où l'on buvait le bon Vin quercynol, pauvres enfants, il n'y a plus que du vin de... cordes !

V

Reviscol

ANCIAN, abiatz razon, mas saquela
Tort de dezesperar : la Camba-Torta,
Reborronada, am son flam nos conorta.
— Es vos, ailas ! que setz pasat dela !

Se lo veziatz ! lo vostre planol a
Com bel-temps-a socas à rama forta
Portant lo vin nolent à la camtorta !
Reviscolam ! la marrana es enla !

A la sazon de culir las mespolas,
Las tinas, ont dempei vint ans las polas
Fazian lor joc, rajan pel gros dozil.

La Bestia ? Es morta... o, beleu, embriaiga !
Ai dins lo cap qu'a trop chucat sens aiga
Nostre claret plen de cops de fuzil !

V

Résurrection

Ancien, vous aviez raison, — et cependant vous aviez tort de désespérer : la Jambe-Torse, rebourgeonnée, de sa flamme nous reconforte. — C'est vous, hélas ! qui êtes dans la tombe !

Ah ! si vous le voyiez ! votre coteau a comme autrefois ceps à rame vigoureuse produisant le vin au parfum de violette ! Nous ressuscitons ! la grande misère est finie !

A la saison où l'on cueille les nèfles, les cuves, qui depuis vingt ans servaient de juchoir aux poules, coulent de nouveau à pleine cannelle.

La Bête ? Elle est morte... ou, peut-être, ivre ! J'imagine qu'elle a bu sans eau avec trop d'intempérance notre claret plein de coups de fusil !

VI

So qu'a pas regretlat

QUAND las vits d'i a trenta ans fazian vendemiadura,
A ! que nostre terraire abia bela ondradura !
A ! com s'es vist, ailas ! dezempei cambiadura !

Lo Carsi, tot planols, trucs, combas e costals,
Paure, abia praco pro : milhals, prats, fromentals ;
Un gauch rustenc rizia dins totes los ostals.

La baudor era sempre à tot obral mesclada.
Brembatz-vos las cansons montant de la solada,
E l' despelocadis jos la nech estelada !

Quand lo solel d'estiu calfa l' suc à l'asclar,
Brembatz-vos los alands al reson larc e clar
Dels gaires valents cantant *Al bosc d'Anglar !...*

Quand durbisia lo bal la nobia blanca e robia,
Tot sautaba, i abia ped ranc ni camba gobia,
E s'auzisia pertot cridar : Visque la nobia !

VI

Ce qui n'est pas ressuscité

Quand les ceps d'autrefois produisaient leur vendange, ah ! que notre terroir avait belle parure ! Ah ! quel changement on a vu depuis, hélas !

Le Quercy, tout accidenté de plaines et de monts, de combes et de coteaux, pauvre, avait cependant assez : champs de maïs, prairies, fromentières, et une joie robuste riait dans toutes les maisons.

La gaité était toujours à tout travail unie. Souvenez-vous des chansons s'élevant des airées, et du dépelocage sous la nuit étoilée !

Quand le soleil d'été chauffe les têtes à les faire éclater, souvenez-vous des chœurs montant à pleine voix, avec un retentissement large et clair, des vailants moissonneurs chantant *Au bois d'Anglar* !...

Quand ouvrait le bal la nouvelle mariée blanche et rose, tout sautait, il n'y avait ni pied boiteux ni jambe gourde, et l'on entendait partout crier : Vive la mariée !

Los jorns de maja festa, en bel acamp coral,
Los parents, los amics, venguts de tot airal,
Comolaban d'alert lo brabe ostal pairal.

Montaba à la paret mai d'un ram solombraire :
Atal lo sanc del Got era ondraire e paraire
De las tradicions anticas del terraire.

Sul campas talverat, sul garrofal dalhat,
Quand lo pacan abia fort e mort trabalhat,
D'un brabe cop de vin era esperdigalhat.

Lo vin carsinol era un vin d'alertadura,
Verturos com la terra e la solelhadura,
Garisent l'ama e l' corps de tota macadura.

Com lo fazia l' solel nostres viels lo bebian ;
Per lo forlabicar pariuna orror abian
Que per donar lor drolla al fil d'un galapian.

La marrana a pasat subre las vits ancianas ;
La malandra a 'ntecat las consiensas pacanas ;
Lo blat de las brabors s'es iragat d'enganas.

Les jours de mage fête, en belle assemblée cordiale, les parents, les amis, venus de tous côtés, remplissaient de joie alerte la bonne maison des ancêtres.

A la muraille grimpeait mainte treille ombreuse : ainsi le sang de la Coupe ornait et défendait les traditions antiques du terroir.

Sur le champ labouré, sur la vescière fauchée, le pacan, après avoir rudement travaillé, par un bon coup de vin était ragaillardé.

Le vin du Quercy était un vin de vaillance, généreux et fort comme la terre et la soleillée, guérissant l'âme et le corps de toute meurtrissure.

Tel que le faisait le soleil nos vieux le buvaient ; à le frelater ils avaient la même horreur qu'à donner leur fille au fils d'un homme sans honneur.

Le désastre est passé sur les vignes anciennes ; l'abattement a atteint les consciences pacanes ; parmi le blé des probités et des franchises a poussé l'ivraie de la tromperie.

S'es fach beures sens flam e potets sens ardors;
Forlabics malnolents e pactes trahidors,
E s'es plus tant auzit gargalhol cantadors.

Los malhols desocats son devenguts grezinhas ;
Als cors desconortats an crescut grams e tinhas :
La Bestia a rozegat los Omes com las Vinhas.

Vits an reborronat, mas las vantem pas tant !
Los que son pro jovents troban lor vin bastant,
Mas los que son pro viels soscan al vin d'antan.

— O paure vinolét de socas d'America,
Brembant lo qu'autres cops sortia de la barrica
Autant qu'un mul retipla una cabala africa ! —

Ont setz, vits que sabiatz cantar que lo gales :
Ausarres, perpinhan, fer, negret, boisoles,
Milgranet, izernenc, ondenc e bordeles ?...

Jovents, se voletz beure, un jorn, francas rajolas,
Es lo chuc d'aquels plants de las vinhas aujolas
Que, blos, dins vostres gots botara sas focholas !

On a fait des breuvages sans flamme et des baisers sans ardeur, des frelatages puants et des pactes de trahison, et l'on n'a plus ouï autant de voix chanteuses.

Les vignes essouchées sont devenues des landes ; aux cœurs ravagés ont fait croissance chiendents et teignes : la Bête a rongé les Hommes comme les Vignes.

Les ceps ont rebourgeonné, mais ne les vantons pas tant ! Ceux qui sont assez jeunes trouvent leur vin suffisant, mais ceux qui sont assez vieux songent au vin de jadis.

— O pauvre petit vin de vignes d'Amérique, ressemblant à celui qui autrefois jaillissait du tonneau autant qu'un mulet ressemble à une ardente cavale ! —

Où êtes-vous, cépages qui ne saviez chanter qu'avec des voix de coqs : *auxerrois*, *perpignan*, *fer*, *négret*, *boissolais*, *milgranet*, *izernenc*, *ondenc* et *bordelais*?...

Jouvents, si vous voulez boire, un jour, franchises lampées, c'est le jus de ces plants des vignes ancestrales qui, pur, dans vos coupes mettra son mousseux pétilllement !

Amb el, l'Eime reiral beleu vos tornara...
Tot so qu'a rozegat l'orresc Filoxera
Alara solament jol cel regrelhara.

Grâce à lui, l'Esprit et le Cœur des aïeux peut-être
renaîtront en vous... Tout ce qu'a détruit l'horrible
Phylloxera alors seulement sous le ciel reverdira.

VII

Lo Comba-Negrat

Tor era pla finit, la Vinha era pla morta.
De migra, l'an pasat, la paura camba-torta
Suls rams abia vairat sos darriers razinols ;
Ara, la Bestia abia, sus totes los planols,
— Desparaulanta orror ! — am sas milanta bocas
Chucat duscas al cor la saba de las socas.

Lo viel Comba-Negrat, dempei sa joventut,
Usclat pel solelhas o pel ventas batut,
Las abia cinquanta ans podadas, vendemiadas ;
Ara, esquinal plegat e cambas enferriadas,
Agut, despoderat, dempei tres calendiers,
A poder pas levar los pedes de suls landiers,
— El dont tota la vida artelhejet per orta, —
Soscaba sornament sul soquet de la porta.

Soscaba sens sadol al malastre espantant,
Sens voler creire à tant de dol desconortant.
Qu'auria donat per corre amont, à Peiralada,
Ont sa vinha mila ans beguet la solelhada,

VII

Le Combe-Négrat

Tout était bien fini, la Vigne était bien morte. Sans force, l'année précédente, les pauvres sarments avaient à moitié mûri leurs dernières grappes malingres; maintenant, la Bête avait, sur tous les coteaux, — indicible horreur! — de ses millions de bouches sucé jusqu'au cœur la sève des ceps.

Le vieux Combe-Négrat, depuis sa jeunesse, hâlé par le soleil ou battu par le vent, les avait cinquante ans taillés et vendangés; maintenant, échine torse et jambes paralysées, depuis trois calendriers vidé de force à ne pouvoir soulever ses pieds posés sur les chenets, — lui dont toute la vie s'écoula à travers champs, — songeait, sombre, sur le seuil de la porte.

Il songeait sans trêve au désastre consternant, sans vouloir croire à tant de deuil et de désespérance. Que n'aurait-il pas donné pour courir là-haut, à Peyralade, où sa vigne mille ans but la soleillée, pour voir

Per veire de sos els, — beleu per ne morir ! —
 Aquel mal rozegant que res podia garir !
 A ! la terra era donc del cel abandonada !...

« Paire, abem fach, auei, una trista jornada !... »
 Aquí so qu'abia auzit, un ser, l'estiu pasat.
 Era demorat quiet e l'agach abaisat
 Sus son got, ont lo vin luzisia, sus la taula,
 Sens ne mai demandar, sens dire una paraula.

So qu'abian fach ? Abian arrancat à bel tal
 Las vits de Peiralada, ondradis del costal
 Al temps ont se fazia bela vendemiadura,
 Ara bonas, ailas ! res qu'à la cramadura.
 Las socas pels vidats, forra-borra, à redols,
 S'amontaireron com los quintels pels rastols ;
 Apei, à tombarels comols, tiera per tiera,
 Angueron s'apilar pel sol en fagotiera
 Espectacloza ; aquí lo solel finisquet
 De secar aquels socs ont, tant d'estius, fasquet
 Espandir am son flam rama tant pampolada.

L'ibern era vengut. Un ser, à la velhada,
 L'Aujol, sus son banquet, lo cap clin, al cofin,
 Romiaba son sempral soc de malcor, ensin

de ses yeux, — peut-être pour en mourir ! — ce mal rongeur que rien ne pouvait combattre ! Ah ! la terre était donc abandonnée du ciel !

« Père, nous avons fait, aujourd'hui, une triste journée !... » Voilà ce qu'il avait ouï, un soir, l'été passé. Il était demeuré coi et le regard baissé sur son verre, où le vin brillait, sur la table, sans en demander plus, sans dire une parole.

Ce qu'on avait fait ? On avait arraché jusqu'au dernier les ceps de Peyralade, ornement du coteau au temps des belles vendanges, maintenant, hélas ! bons seulement à brûler. Les ceps dans les sillons, pêle-mêle, en roulant, s'amoncelèrent comme les tas de gerbes sur les chaumes ; puis, à tombereaux pleins, monceau par monceau, ils allèrent s'empiler sur l'aire en colossal bûcher ; là, le soleil acheva de sécher ces troncs où, pendant tant d'étés, il avait fait épanouir de sa flamme des pampres si luxuriants.

L'hiver était venu. Un soir, à la veillée, l'Aïeul, sur son banc, au coin du feu, le front incliné, ruminait son perpétuel songe douloureux, tandis qu'à grand

Qu'à grand buf la sizampa idolaba defora.
« Podem pla nos calfar, ongan, diguet la nora,
Que, s'abem plus de vin, abem pro de busquets ! »
E pel sol anguet querre un faudal de soquets.

A ! la flamba qu'alara esclairet, batalhera,
Tot l'ostal, del carmal duscas à l'endalhera !
L'Aujol vejet los socs abrandats e fumants
Se torsent suls landiers com de brases umans,
Retiplant de martirs que tenon enlairadas
Vers un secors diuzenc lors mans dezesperadas.
Abian d'els als perpels duberts orrescament,
De bocas s'alandant per clamar lor torment ;
Un sanc porpral sortia de lors ruscas ascladas,
E de belugas d'aur, com d'amas envoladas,
Montaban dins la nech del devorant brandal.
E l'ostal era siaud d'un silenci mortal.

L'Aujol vejet pasar, demes la flambuscada,
Tot lo gauch avalit de la Vinha atucada.
D'ara-en-la, qual malcor en el podia florir ?
Se clinant un pauc mai, acabet de morir.

souffle la bise dehors hurlait. « Nous pouvons bien nous chauffer, cette année, dit la *nore* : si nous n'avons plus de vin, nous avons assez de bûchettes ! » Et sur l'aire elle alla quérir un plein tablier de ceps.

Oh ! la flamme qui alors éclaira, gigantesque, toute la chambre, de l'âtre jusqu'au seuil ! L'Aïeul vit les ceps flambants et fumants se tordant sur les landiers comme des bras humains, évoquant des martyrs qui tiennent élevées vers un secours divin leurs mains désespérées. Ils avaient des yeux aux paupières horriblement ouvertes, des bouches largement béant pour clamer leur souffrance ; un sang pourpre sortait de leurs écorces fendues, et des étincelles d'or, comme des âmes envolées, montaient dans la nuit du brasier dévorant. Et la maison était silencieuse d'un silence de mort.

L'Aïeul vit passer, à travers la flambée, toute la joie évanouie de la Vigne assassinée. Dorénavant, quel tourment pouvait fleurir en son âme ? S'inclinant un peu plus, il acheva de mourir.

VIII

La Canson del Vin

Mon got es comol de vin carsinol.

Lo Vin carsinol,
Qu'en mon veire nol,
Dins lo ser m'a dich aquesta canson.

Aquesta canson :
« Benezidas son
Las reiralas vits ont ai pres mon foc.

Soi l'ama de foc
De la terra d'Oc,
Terra de baudor e d'omes de cor.

Beu-me : dins ton cor,
Alertat e fort,
Grelharan auzors e valors d'antan.

VIII

La Chanson du Vin

De vin quercynol ma coupe est pleine.

Le Vin quercynol, qui en mon verre répand son pénétrant parfum, dans le soir m'a dit cette chanson.

Cette chanson : « Bénis sont les ceps plantés par les ancêtres où j'ai pris mon feu.

Je suis l'âme de feu de la terre d'Oc, terre de joie et d'hommes de cœur.

Bois-moi : dans ton cœur, enthousiasmé et fort, germeront les audaces et les valeurs de jadis.

Tos aujols, antan,
Anaban, cantant,
Ufanozament als ardots combats.

I a plus de combats :
Valents son tombats
Suls prats batalhers los qu'antan son morts;

E los vius son morts,
Car i a plus als cors
Lo sobran amor, l'amor patrial.

Sul sol patrial,
I a pla temps, un Gal,
Ton reire, plantet la primiera vit.

Es d'aquela vit
Que s'es expandit
Tant de vin qu'als teus donet braba ardor.

Subrebela ardor
Per lo terrador,
Trefoliras donc ara jamai plus?

Se veira donc plus
Florir ton trelus,
Astre occitanenc qu'as tant respandit ?

Tes aïeux, jadis, allaient, chantant, fièrement aux hardis combats.

Il n'y a plus de combats : vaillants sont tombés sur les champs de bataille ceux qui jadis son morts ;

Et les vivants sont morts, car il n'y a plus dans les cœurs le souverain amour, l'amour patrial.

Sur le sol patrial, il y a longtemps qu'un Gaulois, ton ancêtre, planta le premier cep de vigne.

C'est de ce cep qu'est sorti tant de vin qui donna généreuse ardeur à ceux de ta race.

Belle ardeur pour le terroir, ne tressailliras-tu donc maintenant jamais plus ?

Ne verra-t-on donc plus fleurir ton éclat, astre occitan qui as tant resplendi ?

Tant a resplendit,
— Mas ara es faidit, —
Dels grands trobadors lo plazent cantar,

Lo tant dos cantar
Que, per alertar
Las amas, dizia l'ardent Sirventesc!...

L'ardent Sirventesc
Auzard, ufanesc,
Auzis-lo que canta en mos glops porpors !

En mos glops porpors
Cantan los amors,
Las glorias e los azirs patrials.

Beu los patrials
Espers immortals! »
A dich lo clar Vin qu'en mon veire nol.

Soscaire, ai begut lo Vin carsinol.

Il a tant resplendi, mais maintenant il est banni, le
plaisant chanter des grands *trobadors*,

Le chanter si doux qui, pour remonter les âmes,
disait l'ardent Sirventesc !...

L'ardent Sirventesc, audacieux, superbe, écoute-le :
il chante en mes gouttes pourpres !

En mes gouttes pourpres chantent les amours, les
gloires et les haines patriales.

Bois les immortelles espérances patriales ! » a dit
le clair Vin qui en mon verre répand son pénétrant
parfum.

Songeur, j'ai bu le Vin quercynol.

IX

Borrns e Razims

Mos reires, qu'an tengut lo dental e la gobia,
Lo suc per la galerna o lo solel trucat,
Milanta ans an laurat, podat e majencat
Per t'afruchibolir, o Vit à camba gobia !

Quand eras ramelada, en Mai, com une nobia,
Miraban vertelhar, per la prima afiscat,
L'azaut borron, cobes d'estre dezarrucat,
Que los fazia soscar à la vendemia robia.

Alara, debrembant lor pena e lors suzors,
Sentisian en lor cor de baudors e d'auzors
Ont los rims de ma canta abian ja grelhadura ;

E soi com lo razim vairant à sa sazon
D'aquel borron, segur d'aber vendemiadura,
Que dins l'eime dels morts fasquet espelizon.

IX

Bourgeons et Grappes

Mes devanciers, qui ont tenu la charrue et la bêche, le front meurtri par la bise ou le soleil, mille ans ont labouré, taillé et émondé pour te faire porter des fruits, ô Vigne à jambe torse !

Quand tu étais ramelée, en Mai, telle une fiancée, ils regardaient se gonfler comme un jeune sein, excité par le printemps, le gracieux bourgeon, impatient d'ouvrir son enveloppe, qui les faisait songer à la rouge vendange.

Alors, oubliant leur peine et leurs sueurs, ils sentaient en leur cœur des joies et des enthousiasmes où les rimes de mes chants étaient déjà en germe ;

Et je suis comme la grappe mûrissant à sa saison de ce bourgeon, sûr de produire sa vendange, qui dans l'âme des morts eut son éclosion.

VI

LO VIN OCCITAN

La Vinha reirala

Lo Parlar occitan
Era com una vinha
Que potona l'autan
Afric e conortant,
Que lo solel capinha.

Suls costals, sos pampols
Azauts s'estoloiraban;
Muscats e picapols,
Mai nolents que serpins,
Belament i vairaban.

O vendemials frezins!
O tinas comoladas!
Es am aquels razims
Rosencs e carmezins,
Gonflats de solelhadas,

La Vigne des Aïeux

Le Parler d'Occitanie était comme une vigne que caresse l'autan ardent et réconfortant, que le soleil câline.

Sur les coteaux, ses pampres gracieux s'étaient étalés ;
muscats et piquepouls, plus parfumés que serpolets,
bellement y mûrissaient.

O vendémiaires frémissements ! ô cuves débordantes !
C'est avec ces grappes blondes et pourprées,
gonflées de soleillées,

Es ambe las ardors
En lors gruns bategantas
Que mila trobadors
An, bels vendemiadors,
Fach lo vin de lors cantas.

— Qu'es aquel bruch d'espant ?
Pople d'Oc, es la rasa
Del Nort que ven, urpant,
Orrezant e clapant,
Brauhant com una aurasa !

Es lo diabolic folc
Que maldis e qu'abisa :
Montfort ! Amalric ! Folc !
— O porpral solel-colc
Ont tot s'esparrabisa !

Mejorn, as pro cantat !
L'agrum d'azir batana
La terra de clartat !
L'astor a falquetat
La lauzeta occitana !

Lo Parlar trobairesc,
Ara, es com una vinha
Que lo cuson orresc
Rozega en son bel cresc,
Que la morina guinha.

C'est avec les ardeurs en leurs grains palpitantes que mille *trobadors* ont, beaux vendangeurs, fait le vin de leurs chansons.

Quel est ce bruit d'épouvante? Peuple d'Oc, c'est la race du Nord qui vient, posant sur ton sol ses serres de rapace, ravageant et frappant, hurlant comme une tempête!

C'est la diabolique horde qui maudit et dévaste : Montfort! Amalric! Foulques! — O sanglant coucher de soleil où tout s'anéantit dans un effroyable bouleversement!

Midi, tu as assez chanté! L'armée de haine foule la terre de clarté! L'autour a agrippé l'alouette occitane!

Le Parler des *trobadors*, maintenant, est comme une vigne que l'horrible insecte ronge dans sa belle croissance, que guette la mort.

Solas s'espandiran
Las vinhas randalheras,
Libras, forra-borrant
Lors rams, que portaran
Grunas pauc vinolheras;

E los vendemiadors,
Tram penjals e planolas,
Seran los culidors
E's paures bebedors
De vin de razinolas.

Praco, las vits d'antan
Abian razics tant fortas
E flam tant alertant,
Qu'en terraire occitan,
Malgrat tot, son pas mortas.

No, n'a pas fach son cluc
D'avaliment, lor ama
Abrondanta d'aluc,
E lor viel abeluc
Trefolis dins lor rama.

Sul sol escurezit
Pel dol del grand Malastre,
Subre l' pampol blazit,
Regrelhaire, a luzit
Lo brabe lum del Astre.

Seules, s'épanouiront les vignes sauvages des hal-
liers, libres, pêle-mêlant leurs rames qui porteront
des grains peu succulents;

Et les vendangeurs, sur les penchants et les hautes
plaines, seront les cueilleurs et les pauvres buveurs
d'âpre vin de lambrusques.

Pourtant, les ceps d'antan avaient racines si fortes
et vigueur si ardente, qu'en terroir occitan, malgré
tout, ils ne sont pas morts.

Non, elle ne s'est pas éteinte, leur âme débordante
de flamme, et leur vieille énergie tressaille dans leur
rame.

Sur le sol assombri par le deuil du grand Désastre,
sur les pampres flétris, résurrectrice, a lui la bonne
et douce lumière de l'Astre.

Solel del País d'Oc,
Gauch, lux e salvatori,
En nostre eime badoc
Met pro d'audi, pro foc
Per te far adjutori!

Occitans, quand voldrem,
D'una ardor pro corala
Quand nos arborarem,
Moisenas culirem
A la Vinha reirala !

Soleil du Pays d'Oc, joie, clarté et salut, en nos veules esprits mets assez de vaillance, assez de feu pour que nous t'aidions dans ton œuvre!

Occitans, quand nous voudrons, quand d'un assez grand cœur nous nous lèverons pour la lutte, nous cueillerons des moissines à la Vigne des Aïeux!

II

La Crozada

TOLOZA del Mejorn es l'estela e la roza ;
Mas lo tombel de sa bela gloria se croza :
Lo crozaire es Folquet, l'abesque trahidor,
Orre lop del tropel que l'a per gardador.

Altorn de las parets, senheras desplegadas,
En van dels bordonhers corron las cabalcadas ;
En van lo sanc rajola al camp de Montoliu :
Flamba als cors occitans, immortal recaliu,
Vostre amor, Libertat, Justisa, Onor, Terraire !
E lo pople, arborat, es vostre bel paraire.

Cinc mila monjes, blancs e negres, prezicant,
Amodan l'ost que pasa en raubant, atucant,
De ciutat en ciutat, sus la dosa encontrada ;
Mas Toloza n'es pas encara encabestrada,
E l' lion de Montfort regaula jol afront.

II

La Croisade

Du Midi Toulouse est l'étoile et la rose; mais le tombeau de sa belle gloire se creuse : le fossoyeur est Foulquet, l'évêque traître, horrible loup du troupeau qui l'a pour berger.

Autour des murailles, bannières déployées, en vain des bourdonniers courent les chevauchées; en vain le sang coule à flots au camp de Montolieu : dans les cœurs occitans flambe, immortel brasier, votre amour, Liberté, Justice, Honneur, Terroir! et le peuple, debout, est votre noble défenseur.

Cinq mille moines, blancs et noirs, prêchant, excitent l'armée qui passe en pillant, assommant, de cité en cité, sur la douce contrée; mais Toulouse n'est pas encore domptée, et le lion de Montfort rugit sous l'affront.

Es per la Pentacosta, ont floris lo borron.
 La Vinha s'enramela, e dins l'aura tebeza
 Los bordonhers del Nort, bebeires de cerveza,
 Sentison landrejar, suls camps comols d'encant,
 De la flor dels razims lo nolre embriaigant.

Jol cel, espaventat d'aquela afroza guerra,
 La braba Vinha d'Oc s'expandis sus la terra
 Com un rire orgolhos suls pots d'un luchador ;
 Sembla dire : « Es mon vin que fa la mascla ardor
 Qu'an suls prats batalhers los omes de Toloza,
 O Montfort ! »

Dins la plana immensa e spectacloza
 Lo Lopas a largat totes sos gorrimans,
 Lor diguent : « Arrancatz, cramatz de vostras mans
 Las socas à bel tal, e que lo solel veje
 Lors razics se secar subre lo sol ereje ! »
 E Folquet a dich : « Comte, aquela rasa, atal,
 Per lo fer e lo foc, la nos cal à bel tal
 Arrancar del país, per far novelas soças ! »

O Vin lengadocian ! de lonc temps sus las bocas
 Lo gauch no tornara botar espelizon !
 Quand reviscolara ton alerta canson,
 En ela bronziran los clams de las mescladas ;

C'est au temps de la Pentecôte, où fleurit le bourgeon. La Vigne s'enramelle, et dans les brises tièdes les bourdonniers du Nord, buveurs de cervoise, sentent errer, au-dessus des campagnes pleines d'enchantement, de la fleur du raisin le parfum enivrant.

Sous le ciel, épouvanté par cette affreuse guerre, la bonne Vigne d'Oc s'épanouit sur le terroir comme un rire d'orgueil sur les lèvres d'un lutteur; elle semble dire : « C'est mon vin qui fait la mâle ardeur qu'ont sur les champs de bataille les hommes de Toulouse, ô Montfort ! »

Dans la plaine immense et spectaculeuse, celui que le Midi nommait *le Loup* a lâché tous ses aventuriers, en leur disant : « Arrachez, brûlez de vos mains les ceps sans en épargner un seul, et que le soleil voie leurs racines se dessécher sur le sol hérétique ! » Et Foulquet a dit : « Comte, cette race, ainsi, par le fer et le feu, il faut que nous l'arrachions complètement du pays, pour faire nouvelles souches ! »

O Vin languedocien ! de longtemps sur les bouches la joie ne reviendra éclore ! Quand ressuscitera ton alerte chanson, en elle bruiront les clameurs des

Las luzors s'enlairant de las ciutats uscladas
En elhauses de sanc dins tos glops luziran,
E 's Soscaments reirals sempre i bategaran!

mêlées; les lueurs s'élevant des cités incendiées en éclairs de sang dans tes gouttes luiront, et les Rêves des aïeux éternellement y palpiteront!

III

*Las Tres Gaspas**Legenda carsinola*

ÈRA 'l temps que vivia Ramon de Montpezat,
 Abat del ric mostier de Moissac. Una annada,
 Una afroza granisa, en una matinada,
 Botet tot lo país nut e 'sparrabisat.

Plus un razim suls rams! O dol! Lo ser, un pastre
 Se n'anguet al mostier portant, dins un desquet,
 Tres gaspas qu'al abric d'un orm, jos un tuquet,
 Abian tant solament escapat al malastre.

L'abat las amanet e las beneziguet,
 Las botet, al espart, dins las tres grandas tinas,
 Pei, dins son orador, preguet dusca à matinas
 Lo Dius qu'ambe cinc pans un pople noiriguet.

E sa braba orazon amont foguet auzida :
 Los tres razims gandits cresqueron talement,
 Qu'à l'alba cada tina ajet comolament
 A far la cava en vin mai que plus pervezida.

III

*Les Trois Grappes**Légende du Quercy*

C'était au temps où vivait Raymond de Montpezat, abbé du riche moustier de Moissac. Une année, une effroyable grêle, en un matin, laissa tout le pays nu et ruiné.

Plus un raisin sur les rames ! O deuil ! Le soir, un pâtre s'en alla au moustier portant, dans une petite corbeille, trois grappes qui, à l'abri d'un ormeau, derrière un tertre, seules avaient échappé au désastre.

L'abbé les reçut et les bénit, les mit séparément dans les trois grandes cuves, puis, dans son oratoire, il pria jusqu'à matines le Dieu qui rassasia un peuple avec cinq pains.

Et sa bonne oraison là-haut fut entendue : les trois grappes sauvées prirent un tel accroissement qu'à l'aube chaque cuve fut pleine à faire la cave plus que jamais pourvue de vin.

E del cel amaizat, tram l'azur tornat blos,
Aici que, dabalant siaudament dins la comba,
Sus la vendemia santa una blanca palomba
Venguet becotejar aquel most miraclos.

O Patria occitana ! es la Vinha mannada
Dont lo vin a 'ncorat lo monde de sos flams ;
Atal qu'una granisa ablatugant los rams,
Una aurasa d'orresc azir t'a batanada.

Mas es vengut lo Pastre d'Oc qu'a lambruscat
Pel grand Cresc dont vendra bebenda reviudanta,
E s'es vist dabalar sus la Tina abrondanta
La diuzenca Palomba al bel vol alargat.

Et du ciel apaisé, à travers l'azur redevenu clair, voici que, descendant doucement dans la combe, sur la vendange sainte une blanche palombe vint becqueter ce moût miraculeux.

O Patrie occitane ! tu es la belle Vigne dont le vin a réconforté le monde de sa flamme; ainsi qu'une grêle meurtrissant les rames, un orage d'horrible haine t'a foulée et ravagée.

Mais est venu le Pâtre d'Oc qui a grappillé pour le Croît merveilleux d'où viendra le vin de renaissance, et l'on a vu descendre sur la Cuve débordante la divine Palombe au grand vol éployé.

IV

A Mistral

Vuejo-nous lis esperanço
 E li raive dou jouvènt,
 Dôu passat la remembranço
 E la fe dins l'an que vèn l

F. MISTRAL
 (*La Coupo*).

O Malhanenc! lo vin de ta Copa claroza
 A 'n abeluc que fa lo cor caud e patant;
 Una vox enlairaira i clama, poderoza,
 L'esper avenidor e la gloria d'antan.

Tots los remembraments de la mairala galga
 Son dins sa cantadura, e lo pros Calendal
 Vers las Albas de Gauch, ufanos, i cabalga,
 Arborant dins l'azur lo gonfalon nadal.

Mistral, lo roje vin de ma vendemiadura
 Es lo fraire d'aquel qu'as colat com un Dius
 Per l'en-abant dels forts e la remontadura
 Dels flacs dont los alerts ara son renadius.

Am lo metiu solel, s'ai pas dins mon terraire
 Pogut colar, com tu, beurage sobrier,
 N'es pas que l' flam astrenc i sia mens allegraire :
 Es que l'obra a sobrat l'eime del obrier.

IV

A Mistral

Verse-nous les espérances et] les
rêves de la jeunesse, les souvenirs du
passé et la foi dans l'an qui vient !

F. MISTRAL
(*La Coupe*)

O Maillanais ! le vin de ta Coupe de clarté a une ardeur qui fait le cœur chaud et palpitant ; une voix d'enthousiasme y clame, puissante, l'espoir de l'avenir et la gloire d'antan.

Tous les souvenirs de la maternelle glèbe sont dans son chant, et le preux Calendal vers les Aubes de Joie superbement y chevauche, arborant dans l'azur le gonfanon patrial.

Mistral, le rouge vin de ma vendange est le frère de celui que tu as fait comme un Dieu pour l'en-avant des forts et pour le réconfort des faibles dont les vaillances sont maintenant renaissantes.

Avec le même soleil, si je n'ai pas en mon terroir pu faire, comme toi, breuvage souverain, ce n'est pas que la flamme de l'astre y soit moins allégrante : c'est que l'œuvre a dépassé l'effort de l'ouvrier.

Tal qu'es, lo vin que canta, o Mestre! dins ma copa,
Bebi per ton grand laus son foc reviscolenc.
Es lo de mos planols carsinols, dont la cropa
Amorozament beu lo potet solelhenc.

En sa canta floris la bela encantadura
Del campestre ont a pres sa forsa e sa baudor;
Mas dins sos glops, tabe, i a la porporadura
Del sanc qu'a rajolat antan sul terrador.

Las vinhas dels aujols, pels Crozats arrancadas,
An regrelhat, e l' sanc dels luchadors vincuts
A botat sos Azirs, sas Ardors afogadas
Al vin dels Occitans que dempei son nascuts.

Los Azirs! — n'abem plus que per de morts, los orres
Bordonhers gorrimans dont nostre dol venguet :
Folc e lo de Cistels, aquelas goiras sorres;
Montfort, lo lопас fol que Toloza atuet!

Mas las masclas Ardors! — que lo Vin del Terraire
Las abrande totjorn al cor dels que l' beuran,
Per que cad Occitan siague un valent paraire
Que *sache te seguir*, Paraire subregrand!

Tel qu'il est, le vin qui chante, ô Maître ! dans ma coupe, je bois à ton grand los son feu résurrecteur. C'est celui de mes coteaux quercynols, dont la croupe amoureusement boit le baiser du soleil.

En sa chanson fleurit le bel enchantement du campestre où il a pris sa gâité et sa force ; mais dans ses gouttes, aussi, il y a l'empourprement du sang jadis répandu à flots sur le terroir.

Les vignes des aïeux, que les Croisés arrachèrent, ont repoussé, et le sang des lutteurs vaincus a versé ses Haines et ses Ardeurs enflammées dans le vin des Occitans qui sont nés depuis.

Les Haines ! — nous n'en avons plus que pour des morts, les sinistres bourdonniers dévastateurs de qui vint notre deuil : Foulques et celui de Cîteaux, ces deux buses sœurs ; Montfort, l'horrible loup enragé que Toulouse assomma !

Mais les mâles Ardeurs ! — que le Vin du Terroir les allume toujours au cœur de ceux qui le boiront, pour que chaque Occitan soit un vaillant défenseur patrial qui *sache te suivre*, ô toi le plus grand des Défenseurs de l'Occitanie !

V

*Lo Vin de Juranson**Remembransa d'un romivage à Juranson**(26 de Mai 1901)*

DINS la claror del Juranson
Forruptat jos la felhazon
D'una trelha,
Ai vist florir lo Brembament,
Que, com del selhon lo froment,
Del pasat grelha.

Me soi brembat del mainadet
Qu'aici beguet, pichot reiet
De Navarra,
Lo brabe lach e l' brabe chuc
Que li balheron bel aluc
E bona garra.

Aici, beleu, per beure un cop,
S'asietet jos tu mai d'un cop,
Vit bragarda,
Lo cabalcaire que, mai tard,
N'ajet lezer de s'asietar
Que sus sa barda.

V

*Le Vin de Jurançon**Remembrance d'un pèlerinage à Jurançon*

(26 Mai 1901)

Dans la clareur du Jurançon bu sous le feuillage d'une treille, j'ai vu fleurir le Souvenir, qui germe du passé comme du sillon le froment.

Je me suis remémoré l'enfançon qui but ici, petit roitelet de Navarre, le lait et le vin sains et fortifiants qui lui donnèrent belle énergie et bon jarret.

Ici, peut-être, pour boire un coup, plus d'une fois s'assit à ton ombre, ô superbe vigne! le chevaucheur qui, plus tard, n'eut jamais le temps de s'asseoir que sur la barde de son cheval.

Uei, polit vin de Juranson,
Dins l'aire, auzent de mant reson
Alertaire,
Ai entendut ton sirventesc
Qu'atal montaba am ufanesc
Del got cantaire :

« Aquels qu'à la vox de Mistral
Se son levats d'afoc coral,
Los Felibres,
An, sus lor terra, à conquistar
Lo drech d'i viure e d'i cantar
En omes libres.

« Que se remembren del Biarnes !
Cal que, com el, carguen l'arnes
Guerrejaire !
A l'accion per lo salvament !
Pics e patacs auzardament
Per lo Terraire ! »

Ardoros vin de Juranson,
Del sol pirenenc florizon
Solelhada,
Encora am ton allegrant foc
Los Paraires del país d'Oc
Dins la mesclada !

Aujourd'hui, joli vin de Jurançon, dans l'air, bruisant de maint écho excitateur de vaillance, j'ai entendu ton sirventesc qui, fièrement, ainsi montait de la coupe chanteuse :

« Ceux-là qui à la voix de Mistral se sont levés d'un cœur enthousiaste, les Félibres, ont, sur leur terre, à conquérir le droit d'y vivre et d'y chanter en hommes libres.

« Qu'ils se souviennent du Béarnais ! Il faut que, comme lui, ils revêtent le harnois de guerre ! A l'action, qui est le salut ! Coups et chocs, en hommes hardis, pour le Terroir ! »

Ardent vin de Jurançon, du sol pyrénéen floraison ensoleillée, conforte de ta flamme joyeuse les Défenseurs du pays d'Oc dans la mêlée !

VI

Lo Reiet despopat

UNA femna dels camps per lo noirir ; de gentas
 Drollas de gazalhans, de mannadas joventas
 Cauzidas pel país, del Biarn dusca al Carsi,
 Per lo minhotejar, lo torrolhar : aqui
 Las bailas qu'el ajet. Jos las flesadas caudas,
 A l'ombreta dels orts o sus las moflas faudas,
 Lo Reiet altorn d'el vejet luzir jamai
 Qu'aquels els mejornals que lo tengueron gai.
 Atal fog costozit, bresat per de bragardas
 Filhas de l'encontrada, e paraulas bastardas
 Se mescleron jamai, sus sas labras en flor,
 Al parladis tindant del mairal terrador.

Quand la braba Noirisa à sas popas pacanas
 L'ajet pro fach popar ; jols els de las gardianas
 Quand se foguet pro temps librament soleihat,
 Abarit, fort e bel, franc e 'scarrabilhat,
 Dins l'aire blos, al buf de las auras silvestras,
 L'Aujol, rizenc, venguet : « Balhatz-mel'drolle, mestras,
 Que de lo despapar es venguda sazon. »

VI

Le Petit Roi sevré

Une femme des champs pour l'allaiter ; de gentes filles de paysans, de belles jouvèntes choisies dans la contrée, depuis le Béarn jusqu'au Quercy, pour le promener et le mignoter : voilà quelles furent ses gouvernantes. Sous les chaudes couvertures du berceau, à l'ombre des jardins ou sur les doux girons des gardiennes, le Petit Roi ne vit jamais luire autour de lui d'autres yeux que ceux de ces Méridionales qui le tinrent gai. Ainsi il fut élevé, choyé, bercé par de superbes filles du pays d'Oc, et vocables bâtards ne se mêlèrent jamais, sur ses lèvres en fleur, au parler sonore du maternel terroir.

Quand la bonne Nourrice à ses seins de paysanne eut assez fait téter le Petit Roi ; sous les yeux des gardiennes quand il se fut assez longtemps librement soleillé et qu'il eut grandi, fort et beau, franc, éveillé et avisé, dans l'air pur, au souffle des brises sylvestres, l'Aïeul, souriant, vint : « Donnez-moi l'enfant, dames ! De le sevrer le moment est venu. »

Cabalcant, lo prenguet en cropa à Juranson.

Al raiant solelhas, las socas verturozas
Resplendisian sus las planolas solombrozas,
Ramadas de pampols als vius daurejaments,
Perladas de razims e de belugaments.

Sens quitar los estrius, al acrin d'una autura,
Lo viel Rei culisquet una gaspa madura,
Dins sa man la fasquet mostar, e, d'un agach
Amoros abrasant la Vinha : « Plus de lach !
Cridet, mon Enriquet ; la vida es cambiadisa :
Aqui la que sera d'ara-en-la ta noïrisa !
La Popa es pel mainat, la Soca pel jovent. »

E jol Astre ardoros que dona allegrament,
Per servir l'abeluc de nostra rasa anciana,
Son sanc, son foc, son cor, à la Vinha occitana,
Fasquet beure al enfant lo most, d'un forrupat.

Atal fog lo Reiet belament desopat.

Chevauchant, il l'emporta en croupe à Jurançon.

Au soleil rayonnant, les ceps robustes resplendissaient sur les collines solombres, enguirlandés de pampres aux vives teintes d'or, emperlés de grappes et d'étincellements.

Sans quitter les étriers, au sommet d'un coteau, le vieux Roi cueillit une grappe mûre, dans sa main la fit moûter, et, d'un regard amoureux embrassant la Vigne : « Plus de lait ! cria-t-il, mon Henriot ; la vie est changeante : voilà celle qui sera dorénavant ta nourrice ! Le Sein est pour l'enfançon, le Cep pour le jouvent. »

Et sous l'Astre généreux qui donne allègrement, pour maintenir l'énergie de notre vieille race, son sang, son feu, son cœur, à la Vigne occitane, il fit boire à l'enfant le moût, d'une lampée.

Ainsi fut bellement sevré le Petit Roi.

VII

Adjutori !

D'ELS terraires brumencs ont floris pas la Vinha
Nos es vengut un vent que val pas nostre Autan ;
N'a ja que trop bufat sul esprit occitan :

La marrana nos guinha !

Aici nos a portat una nebla de mort
Retiplant la qu'en Mai tomba sus la cap-faba.
S'i fazem pas moment, gamat dusca à la saba
Sera lo cresc del ort !

D'omes al cerbel fosc e sens solelhadura
An soscat de bandir de la vida lo Gauch ;
An dich que rire, aimar, — viure ! — aco 's van e bauch.
La bela soscadura !

Las amas e los els son los fidels mirals
Dels cels candes o trums que capelan las caras.
Miralhant dins d'els clars cel clar, pensadas claras
E preclars ideals,

VII

Au Secours !

Des pays brouillardeux où ne fleurit pas la Vigne nous est venu un vent qui ne vaut pas notre Autan ; il n'a déjà que trop soufflé sur l'esprit occitan : la calamité nous guette !

Il a porté chez nous une brume de mort comparable à celle qui en Mai tombe sur les sommités des fèves. Si nous restons indifférents, corrompu jusqu'à la sève sera le croît de notre jardin !

Des hommes au cerveau sans lumière et sans flamme ont rêvé de bannir de la vie la Joie ; ils ont dit que rire, aimer, — vivre ! — cela est vanité et folie. Le beau rêve !

Les âmes et les yeux sont les miroirs fidèles des cieux purs ou sombres qui couvrent les faces. Refléchant dans des yeux clairs ciel clair, pensées claires et resplendissant idéal,

Tals sem : se n' cal breubar ! O Vinha ! s'eras morta,
Nostre amor de la Lux seria mort ! Al Solel
Bebes flam per nos-aus : es paraira com el
De nostra rasa forta.

Qual sab, praco, s'auras poder de nos gandar
D'aquels sapients bufecs nascuts fora l'auriera
Del país benezit ont ta rama emperiera
Torna, ara, s'expandir ?

Posquem reborronar com tu, Vinha reirala,
E servar fort e mort nostre eime terrairenc,
Qu'es d'aimar tot so qu'es gauchos, brabe e clarenc
Com ta licor porprala !

Aujola, gandise-nos nostra pensada en flor
Del vent neblós cobes de ne far raubatori,
Amor que caminem sempre, am ton adjutori,
Suls camins de Claror !

Tels nous sommes : il faut s'en souvenir ! O Vigne ! si tu étais morte, notre amour de la Lumière serait mort ! Dans la coupe du Soleil tu bois de la flamme pour nous : tu es comme lui la protectrice de notre race forte.

Qui sait, pourtant, si tu auras le pouvoir de nous sauver de ces philosophes vides nés en dehors de l'orée de la contrée bénie où ta rame empérière, maintenant, de nouveau s'étale ?

Puissions-nous reverdir comme toi, Vigne ancestrale, et maintenir avec ténacité les traditions de notre terroir, qui sont d'aimer tout ce qui est joyeux, bon, franc et clair comme ta liqueur empourprée !

Aïeule, sauve notre pensée en fleur du vent de désastre convoiteux de nous la ravir, afin que nous cheminions toujours, avec ton aide, sur les chemins de Clarté !

VIII

Als Catalans

O terra catalana ! o sol lengadocian !
 An bel vos sompartir las serras pirenenças :
 Brembaments del pasat, esperas avenenças
 Vos afairan auei tot com al temps ancian.

Un landraire tropel de trobadors cantaba
 En metiu parlar d'Oc, i a mai de sept cents ans,
 Dels orths de Barcelona als ramiers tolozans,
 Cants de laus e d'amor que lo monde escotaba.

E quand los grands faidits tombats à Mont-Segur
 De cap à Mont-Serrat fugian la barbaria,
 Aquí sabian trobar la sorala patria
 Aziraira, com els, dels omes del escur.

La paura lenga d'Oc, — ela tabe faidida,
 Com los *crozets* mercada, en reneç eternal,
 Del sinne de mespres sul pitre e l'esquinal, —
 Catalonha, aco's tu que l'as tabe gandida.

Com a poscut servir l'antica blozetat,
 Ela qu'un vent d'azir a sempre batanada !
 Desa com dela monts, praco, la Condamnada
 A viscut, — en torment a plorat e cantat.

VIII

Aux Catalans

O terre catalane ! ô sol languedocien ! vous séparent en vain les cimes pyrénéennes : souvenirs du passé, espoirs d'avenir vous unissent aujourd'hui tout comme autrefois.

Une errante troupe de *trobadors* chantait en même parler d'Oc, il y a plus de sept cents ans, des jardins de Barcelone aux ramiers-de-Toulouse, des chants de los et d'amour que le monde écoutait.

Et quand les grands *faidits* tombés à Mont-Ségur vers Mont-Serrat fuyaient la barbarie, là ils avaient la certitude de trouver la fraternelle patrie ayant, comme eux, l'horreur des hommes des ténèbres.

La pauvre langue d'Oc, — elle aussi bannie, comme les *crozels* marquée, en reniement éternel, du signe de mépris sur la poitrine et sur l'échine, — Catalogne, c'est toi qui l'as aussi sauvée.

Comment a-t-elle pu conserver son antique pureté, elle qu'a sans trêve foulée un vent de haine ! En deçà comme en delà des monts, malgré tout, la Condamnée a vécu, — en tourment elle a pleuré et chanté.

Catalans, Malhorquins, Valencians, poples fraires
Que paratz com nos-aus la lenga dels aujols,
Tram l'espandi e lo temps nos semblam com rajols
Que sorga unenca a fach barrular pels terraires.

De la comba d'Aran à la ciutat d'Alguer
S'arboran de cansons, florison de campestres
Que nos son pas forencs, o gloriozes Mestres,
O reviscoladors : Verdaguer ! Balaguer !

E soscam, en bebent à l'estelada Copa,
Al Got preclar *que nos venguet dels Catalans*,
Que son vin es lo sanc dels patrials malans
Qu'asermaire d'alucs sus nostras labras glopa.

La que cantet recanta, e canta pas lo rot !
S'amontairen trabucs plus auts que las montanhas !
Los desparricarem com rantelas d'aranhas,
Car la Pensada es mai poderoza que tot.

Sem los africs boiers qu'abem plantat la relha
Dins los bordons reirals : vendra la segazon.
Los camps son bategants de nova espelizon.
Adjuda-nos, solel ! Nostra rasa regrelha !

Catalans, Majorquins, Valenciens, peuples frères qui défendez comme nous la langue des aïeux, dans l'espace et le temps nous nous ressemblons comme des courants qu'une source unique a épandus à travers les terroirs.

De la combe d'Aran à la cité d'Alguer s'élèvent des chansons, fleurissent des campestres qui ne nous sont pas étrangers, ô glorieux Maîtres, ô résurrecteurs : Verdaguer ! Balaguer !

Et nous songeons, en buvant à la Coupe étoilée, à la Coupe éclatante et pure *qui nous vint des Catalans*, que son vin est le sang des désastres patrials qui coule sur nos lèvres, élaborateur de vaillances.

Celle qui chanta de nouveau chante, et elle ne chante pas d'une voix cassée ! Que s'élèvent devant nous des obstacles plus hauts que les montagnes ! Nous les anéantirons comme des toiles d'araignées, car la Pensée est plus puissante que tout.

Nous sommes les hardis laboureurs qui avons planté le soc dans les sillons des ancêtres : viendra la moisson. Les champs sont palpitants d'une éclosion neuve. Aide-nous, ô soleil ! Notre race regerme !

IX

Lo Got del Avenir

Lo Got del Avenir, lo Got de la granda Alba
 Qu'enfin s'arborara, raianta e vencedora,
 De las Tenebras d'ara,
 La Copa de baudor e de bonauransa alba
 Ont nostres fils beuran sera 'mbelinadora,
 Subrebloza e preclara.

D'ela montara plus cap als omes l'Azir,
 Los afiscant, africs e balucs, als patacs
 Del orresc chapladis,
 Lor botant dins lo cor lo barbaresc dezir
 Per los poples frairals de fargar los estacs
 Del esclavisadis.

No trefolira plus als clans de las Victorias
 Urpadas, dins la mort e dins las espaventas,
 Pels reis e 's emperaires,
 Que, sempre e sens sadol, an abeurat lors Glorias
 Am lo sanc dels jovents e 's plors de las joventas,
 Sus totes los terraires.

IX

La Coupe de l'Avenir

La Coupe de l'Avenir, la Coupe de la grande Aube qui enfin se lèvera, rayonnante et victorieuse, de nos Ténèbres, la Coupe de joie et de bonheur sans remords où nos fils boiront sera enchanteresse, pure et splendissante.

D'elle ne montera plus vers les hommes la Haine, les excitant, ardents et stupides, aux chocs des horribles tueries, leur mettant au cœur le barbare désir de forger des chaînes de servitude pour les peuples fraternels.

Elle ne tressaillira plus aux clameurs des Victoires agrippées, dans la mort et dans les épouvantes, par les rois et les empereurs, qui, sans trêve et sans satiété, ont abreuvé leurs Gloires avec le sang des jeunes et les larmes des jouvencelles, sur tous les terroirs.

Nostres fils i beuran lo lum e la vertat,
Lo gauch, l'alma vertut de la terra, lo sosc
D'estre conquistadors
De sabensa e de pax, d'amor e de beltat,
Renegant lo pasat malastros, aule e fosc
Dont sem mantenidors.

Las armas de la guerra am orror rebondudas,
Las vits poparan plus jos terra, am lors raisinas,
Sanc de matrasaduras ;
Am las solas ardors del Dius-Astre escondudas
Dins vostres gruns, alara asermaretz, moisinas !
Vostras vendemiaduras.

Lo cant que montara del bel Got allegrant
Sera fresc de potets qu'aurem pas conescuts,
Mas raibats solament...
Viurem qu'ambe lo gauch, per nostre cor pro grand,
De pensar qu'aquels jorns seran un pauc nascuts
De nostre soscament.

Nos fils y boiront la lumière et la vérité, la joie, la force auguste de la terre, le rêve d'être conquéreurs de science et de paix, d'amour et de beauté, reniant le maudit passé sinistre et sombre dont nous sommes mainteneurs.

Les armes de la guerre avec horreur ensevelies, les vignes ne tetteront plus sous la terre, avec leurs racines, le sang des batailles meurtrières ; avec les seules ardeurs de l'Astre-Dieu recélées dans les grains de vos grappes, alors vous élaborerez, ô moissines ! le vin de vos vendanges.

Le chant qui montera de la belle Coupe d'allégresse et d'enthousiasme aura la fraîcheur de baisers que nous n'aurons pas connus, mais seulement rêvés... Nous vivrons avec la seule joie, pour notre cœur assez grande, de songer que ces jours seront un peu éclos de notre rêve.

VII

ESTAMPEL

I

Canson de Taula

GALINDON

QUAND ton got es comol,
Mira lo Vin, tremol,
Belugant, tram ton veire :
Al jorn com al cael,
I veiras, o bebeire !
Lo clar flam del Solel.

I

Que fa caud sul costala !
Lo pacan i es saquela,
Per que l' vin de las socas,
Quand dins los gots sera,
Als cors e sus las bocas
Bote de florizons
De gauchozas cansons.

II

Del matin dusca al colcant,
Sul planol, valent pacan,
Laura, poda, majenca !
Qu'abonde vin ongan !

I

Chanson de Table

REFRAIN

Quand ton verre est plein, regarde le Vin qui tremble et étincelle à travers ton verre : à la lumière du jour comme à la lueur du croisset, tu y verras, ô buveur ! la claire flamme du Soleil.

I

Qu'il fait chaud sur le coteau ! Le pacan y est quand même, afin que le vin des ceps, quand il sera dans les verres, aux cœurs et sur les bouches fasse fleurir de joyeuses chansons.

II

Du matin jusqu'au crépuscule, sur le coteau, pacan actif, laboure, taille, émonde ! Que cette année le vin

Ton obra es mech diuzenca,
Car obras amb aquel
D'amont naut, lo Solel.

III

Es de gauch, d'eime e d'ardor
Degalhats pel terrador,
 Quand lo bon vin s'enventa.
 Beguem donc, en baudor !
 Lo brabe Autan que venta
 Olhara 's barricots
 Qu'an budats nostres gots.

IV

Que ton foc, Vin alertant,
Done al bel Pople Occitan
 Las valensas reiralas !
 O! beguem, en cantant
 Las cansons patrialas,
 Los remembres dels morts
 E 's espers subreforts !

abonde ! Ton œuvre est à moitié divine, car tu collabores avec celui de là-haut, le Soleil.

III

C'est de la joie, du bon sens et de l'ardeur qui sont perdus pour le terroir, quand le bon vin s'évente. Buons donc allègrement ! Le brave Autan qui souffle fera s'emplir les tonneaux qu'auront vidés nos verres.

IV

Que ton feu, Vin réconfortant, donne au grand Peuple Occitan les vaillances ancestrales ! Oh ! buons, en chantant les chansons patriales, les remembrances des morts et les puissants espoirs !

II

Contes de Bel-temps-a

I

SOLELHETA

QUAND lo Drac, qu'en dintrant flairet carn benezida,
 Ajet dezamagat, jos lo lech escondut,
 Lo fil del boscasier per son paire perdut,
 Cridet : « A ! crestianot, destuja-te d'auzida !
 Veni ensa que, sul cop, t'engoli d'un badal ! »

Mas la filha del Drac, Solelheta als els d'alba,
 Nascuda d'aquel mostre atal qu'una vidalba,
 Bloza e blanca, floris d'un tenebros randal,
 Diguet : « Paire, miratz com es polit ! Que visque !
 Sobent, aici soleta, ai malas languizons ;
 Li faretz virar l'aste, e me dira cansons.
 — E be, diguet lo Drac, se vos pas que morisque,
 D'anech, pramor de tu, sera pas engolat,
 (Sens comptar que lo merle a mina pla 'ganida,)
 Mas oc sera doman, s'a pas à plec finida
 L'obra que li vai dire. — Escota pla, drollat :
 Me debozigaras tota aquela grezinha ;
 Aco fach, una vinha aqui me plantaras,
 E, cluque lo solel, aici me portaras
 Una sietada de razims d'aquela vinha.
 Ara, vai-te-n' al lech ! »

II

Contes de Fadis

I

SOLEILLETTE

Quand le Drac, qui, en entrant, flaira chair baptisée, eut découvert, caché sous le lit, le fils du bûcheron par son père abandonné dans la forêt, il cria : « Ah ! petit chrétien, de ta cachette ôte-toi vite ! Viens ça que, sur-le-champ, je t'avale d'une bouchée ! »

Mais la fille du Drac, Soleillette aux yeux d'aube, née de ce monstre ainsi qu'une clématite, pure et blanche, fleurit d'un ténébreux hallier, dit : « Père, voyez comme il est beau ! Qu'il vive ! Souvent, ici seulette, je m'ennuie affreusement ; vous lui ferez tourner la broche, et il me dira des chansons. — Eh bien, dit le Drac, puisque tu ne veux pas qu'il meure, ce soir, pour l'amour de toi, il ne sera pas mangé, (sans compter que ce gueux a la mine bien chétive,) mais il le sera demain, s'il n'a pas accompli l'œuvre que je vais lui dire. — Ecoute bien, garçon : tu me défricheras toute cette lande ; cela fait, là tu me planteras une vigne, et, au coucher du soleil, ici tu m'apporteras une assiettée de raisins de cette vigne. Maintenant, va-t'en au lit ! »

Lo lech era de foc !

Solelheta venguèt al escondut, pecaire :

« Vai-te-n' dormir al meu ; al teu io vau me jaire.

Sauras qu'à tot trabuc te mancarai enloc. »

L'endoman, de matin, partic am sos utises ;

Mas los espotarlet tant leu lò primier pic :

Eran pas que de coja !

A l'ombra d'un garric

Lo trobet Solelheta, en sosc, els ploradises.

« Ploras pas, li diguet, ai lo fachilher broc

Del Drac, qu'a lo poder de tota encantadura :

Auras vinha plantada e vendemia madura. »

E tres cops diguet : « Vinha, arbora-te del roc ! »

La Vinha s'arboret, portant milanta descas

De razims espelits, madurs en un moment.

Lo ser, lo Drac trobet, comol d'espantament,

La taula enramelada am de moisenas frescas.

Le lit était un lit de feu ! Soleillette vint à l'insu de son père, pauvrette : « Va dormir au mien ; au tien, moi, je vais me coucher. Sache qu'à tout obstacle et en tout lieu mon secours ne te manquera jamais. »

Le lendemain, de bon matin, il partit avec ses outils ; mais ceux-ci se rompirent au premier choc : c'étaient des outils de courge !

A l'ombre d'un chêne Soleillette le trouva songeant, les yeux en pleurs. « Ne pleure pas, lui dit-elle, j'ai la baguette magique du Drac qui a le pouvoir de tout enchantement : tu auras vigne plantée et vendange mûre. » Et trois fois elle dit : « Vigne, lève-toi du roc ! »

La Vigne surgit du sol, portant mille corbeilles de grappes épanouies, mûries en un moment.

Le soir, le Drac trouva, plein de stupéfaction, la table enramelée de moissines fraîches.

II

LA LEGENDA DEL BENARRIC

UN cop, i abia un vinhairon
Que se n'anaba à sa vinha,
Al temps ont creis lo borron.
Sul pelenc d'una grezinha,
Aqui qu'al ped d'un garric
Trobet, pluma esparpalhada,
L'ala en sanc e bricalhada,
Mitat mort, un benarric.

Prenguet la paura bestiota,
Lavet sos blaus à-n-un riu,
Apei, dins una gabiota,
La costoziguet bel briu;
E, quand siaguet pla garida,
La larguet, un bel matin,
Cap al grand cel diamantin,
Dins la campanha florida.

II

LA LÉGENDE DE L'ORTOLAN

Une fois, il y avait un vigneron qui allait à sa vigne, au temps où croît le bourgeon. Sur l'herbe d'une *grézigne*, voilà qu'au pied d'un chêne il trouva, plume ébouriffée, l'aile sanglante et meurtrie, à demi mort, un ortolan.

Il prit la pauvre bestiole, lava ses blessures à un ruisseau, puis la mit dans une cage et longtemps lui donna les meilleurs soins ; et, quand elle fut bien guérie, il lui fit prendre son vol, un beau matin, vers le grand ciel diamantin, dans la campagne fleurie.

E l'estiu era vengut,
E sus las vits pampoladas
Los razims abian crescut
En beguent las solehadas;
Mas la vinha del pacan
Qu'al auzel salvet la vida
Era tota emmalautida
D'un marrit mal rozegant.

E res à l'entecadura
Dels pampols estalauzits
Posquet portar garidura;
Los gruns, sempre demezits,
Sens vairar s'avaligueron,
E las uscladas d'Agost,
Que gonflan figas e most,
Sus lor posca luzigueron.

Mas, al temps vendemiador,
Aici que n'arribet una :
Milanta auzels en baudor
Vengueron, un ser de luna,
Volant à tira-aliron,
S'acampar dins l'encontrada
Per tirar de malparada
Lo malastrat vinhairon.

Et l'été était venu, et sur les ceps couverts de pampres les grappes avaient grossi en buvant les soleillées ; mais la vigne du pacan qui sauva la vie à l'oiseau était toute malade d'un affreux mal qui la rongait.

Et de ce mal rongeur rien ne put guérir les pampres flétris ; les grains, toujours en décroissance, sans se colorer s'évanouirent, et les ardeurs du mois d'août, qui gonflent figues et moût, éclairèrent leur poussière.

Mais, au temps des vendanges, voici qu'advint une merveilleuse aventure : une troupe innombrable d'oiseaux joyeusement vinrent, un soir de lune, volant à tire-d'aile, s'assembler dans la contrée pour secourir l'infortune du malheureux vigneron.

Pels costalas, raspalheron
Los razims à melhor grun,
E dins lor bec carrolheron
Los gruns mannats, un per un,
Tant qu'à l'ora agradibola
Ont l'alba respeliguèt
La granda tina siaguèt
De bel most subrecomola.

Sur les coteaux, ils cueillirent les grappes à meilleur grain, et dans leur bec transportèrent les grains choisis, un par un, si bien qu'à l'heure douce où reparut l'aube la grande cuve fut de beau moût débordante.

III

LO GOT DEL REI DE TUL

Revirat de Gœthe

I abia 'n rei de Tul, fidel aimador.

La mort li raubet, reina de belor,
La qu'era per el tota bonauransa,
E d'Ela gardet, en rememoransa,
Que l' got ont abian begut vin d'amor. *

Dezempei, sa man sempre tremolaba
Quand al botelher paraba lo got,
E quand lo pazaba, en sosc, sus son pot,
Son el de sos plors leu s'acomolaba.

A cap de camin, lo rei malastrat,
De son jove amor sempre remembraire,
Dona als seus son aur e tot son terraire,
Tot, fora, al espart, lo got adorat.

Apei, com als jorns d'ondrada solenca,
Fa de sos vasals acamp majoral.
Aici son à taula al castel reiral,
Dont banha lo ped la mar vermelhenca.

III

LA COUPE DU ROI DE THULÉ

D'après Goethe

Il y avait un roi de Thulé qui fut un amant fidèle.

La mort lui ravit Celle qui, reine de beauté, était pour lui tout le bonheur, et il ne garda d'Elle, en souvenir, que la coupe où ils avaient bu le vin d'amour.

Depuis, sa main toujours tremblait lorsqu'à l'échan-
son il tendait la coupe, et lorsqu'il la posait, songeur,
sur ses lèvres, ses yeux se remplissaient bientôt de
larmes.

Près de sa fin, le malheureux roi, se souvenant
toujours de son jeune amour, donne aux siens son or
et tout son territoire, tout, excepté la coupe adorée.

Puis, ainsi qu'aux jours de solennelle fête, il réunit
ses vassaux en majorale assemblée. Voici qu'ils sont
à table dans le château ancestral, dont baigne le pied
la mer vermeille.

Sentis de la mort l'ala lo fregar;
Vol dins lo bel got beure un cop encara,
— DARRIER GAUCH ! — APEI DIS : « O COPA CARA,
Que ta tomba, à tu, sia la granda mar ! »

Frezina e sospira, e l' preclar calici,
Que fa belugar un solelhenc rai,
Lo got, com un cor bategant d'esmai,
Virolant, dabala al fons del abisi.

Lo viel rei de Tul beura plus jamai.

Il sent l'aile de la mort le frôler ; il veut dans la belle coupe boire une fois encore, — dernière joie ! — Puis il dit : « O chère coupe, que ta tombe, à toi, soit la grande mer ! »

Il frissonne et soupire, et l'éclatant calice, que fait étinceler un rayon du soleil, la coupe, comme un cœur palpitante d'émoi, tournoyante, descend au fond de l'abîme.

Le vieux roi de Thulé ne boira plus jamais.

III

Epigramas grecas

I

BAKILIS

Revirat d'Antipatèr

BAKILIS, que beuria 'n pipot dusca à la rauza,
 Un cop qu'era malauta, en grand dol de morir,
 A la diuza dels camps que lo segaire lauza
 Fasquet aqueste vot : « Diuza, fai-me garir,
 E, dusca que veirai de cent solels l'esclaire,
 Beurai plus qu'aiga canda, o Ceres! com ton ros,
 Sens un sol glop de vin. » Pasan mal e dezaire,
 E Bakilis, qu'a plus lo pensament del cros,
 Se brembant del bon vin e de son vot, arbora
 En l'aire son crubel cap al solelhenc rai :
 Pels traucs del trelhadis aici que vei defora,
 L'el baud e trufandier, cent solelhets e mai.

III

Epigrammes grecques

I

BACCHYLIS

D'après Antipater

Bacchylis, qui boirait un tonneau jusqu'à la lie, une fois qu'elle était malade, tourmentée par la pensée de la mort, à la déesse des champs que le moissonneur vénère adressa ce vœu : « Déesse, fais-moi guérir, et, jusqu'à ce que j'aie vu la clarté de cent soleils, je ne boirai plus, ô Cérès ! que de l'eau pure comme ta rosée, sans une seule goutte de vin. » Le mal passe, et l'inquiétude aussi, et Bacchylis, qui n'a plus le souci de la tombe, se souvenant du bon vin et de son vœu, élève en l'air un crible en le tournant vers les rayons solaires : par les trous du treillis voici que dans l'espace, l'œil joyeux et moqueur, elle voit cent petits soleils et plus.

II

RODANTA

Revirat d'Agatias

Pompisiam los razims, corals dons de Bakos.
Jos nostre trepadis, ritmat com una estrofa,
Lo most gisclaba à flucs, e de grands gots de bos
Nadaban com de naus sus la vendemia gofa.
Ambe aquels gots pozant lo gostos vin novel,
Lo bebiam blos dels glops qu'escampa la Naiada.
La mannada Rodanta, acclinada sul trel,
Dels rais de sa beltat, com una solelhada,
Esclairaba lo sanc porpral dels diuzencs grus.
A bel tal cors e caps eran en trebolansa;
Erem vincuts al cop per Bakos e Venus.
Ailas! un vers nos-aus venia en braba alargansa,
Bojant sus nostres pots lo comol allegrier;
Mas l'autra, encara mai pels dezirs potonada,
Nos balhaba, ambe son bel agach trufandier,
Que l'aule pensament d'una espera enganada!

II

RHODANTHE

D'après Agathias

Nous foulions les grappes, généreux dons de Bacchus. Sous notre piétinement, rythmé comme une strophe, le moût coulait à flots, et de grandes coupes de bois voguaient, semblables à des nacelles, sur la vendange ruisselante. Avec ces coupes puisant le savoureux vin nouveau, nous le buvions pur des ondes de la Naiade. La belle Rhodanthe, penchée sur le pressoir, des rayons de sa beauté, comme une soleillée, éclairait le sang pourpre des divines grappes. Toutes les têtes, tous les cœurs étaient troublés ; nous étions vaincus à la fois par Bacchus et par Vénus. Hélas ! l'un venait à nous avec une généreuse largesse, versant pleine allégresse sur nos lèvres ; mais l'autre, plus encore caressée par nos désirs, ne nous donnait, avec son beau regard moqueur, que l'âpre tourment d'une espérance trompée !

IV

Lo Fil del Boier

Lo valent boier lauraba un tucol.
Aici qu'arribat à la capvirada
S'es auzit cridar : « Quitatz la laurada,
Que vostra molher ven de far filhol ! »

Planta l'agulhada al fons del raiol,
Asoca l'araire e part de l'arada.
Troba belament sa femna arborada,
Son mainat sul bras, l'esperant pel sol.

Comola son got e dis : « Amigueta,
Fasquem-li tastar lo chuc de soqueta. »
N'a churlat un glop sens rufar lo pot.

« Drollet, Dius te cresque ! Es fil del terraire.
De mascles parius vengue un escabot !
Meu, de tu farem un brabe lauraire. »

IV

Le Fils du Laboureur

Le vaillant bouvier labourait sur le coteau. Voici qu'arrivé au bout de son champ il a entendu cet appel : « Quittez le labour, car votre femme vient d'avoir un enfant. »

Il plante l'aiguillade au creux du sillon, assoque l'araire et part du guéret. Il trouve sa femme, son enfant dans les bras, l'attendant bellement debout sur l'aire.

Il remplit de vin son verre et dit : « Ma mie, faisons-lui goûter le jus de cep. » Il en a sucé une goutte sans froncer la lèvre.

« Enfant, Dieu te fasse grandir ! Tu es un vrai fils du terroir. Des mâles comme toi, qu'il en vienne une troupe ! Mien, de toi nous ferons un bon laboureur. »

V

Arlabeca

PAURE Enlaira-Curron,
Sus l'estrada camina !
Lo que se galamina
Churlara ton borron.

Mai d'un trigosa-biasa
Qu'es pas un margolin,
Per quistar sa vidasa,
Cor e landra, cap clin.

Atal cal qu'angue e migre,
Ara, Enlaira-Curron,
Ancian temps vinhairon
Qu'à l'obra era pas pigre.

Mentre que, sens rambols
Ni cosir de famina,
Vivian tant de sadols
A floribola mina,

V

Complainte

Pauvre Hausse-Croupion, sur la route chemine !
Celui qui vit dans l'oisiveté et l'indolence boira le vin
de ton bourgeon.

Plus d'un traîne-besace qui n'est pas digne de mé-
pris, pour quêter sa misérable pitance, court sans
savoir où, la tête basse.

Ainsi vagabonde et pâtit, maintenant, Hausse-
Croupion, autrefois vigneron qui ne fut jamais pares-
seux à l'œuvre.

Tandis que, sans tracas ni souci de souffrir de la
faim, vivaient tant de repus à mine florissante,

El, am de pan golsat,
Dur com martel de faure,
E de sopas de paure
Tot l'an apitansat,

De la terra tiraba
Tot so que fa l' solel;
Mas so qu' engranheraba,
N'i abia pla pauc per el !

Enfin, l'esquina torsa,
S'es aclinat, agut;
La galga a pro begut
Sa suzor et sa forsa.

E, fort-e-mort obrant
Per botar grais à l'ola
Dels que, sens obrar, an
La mauca pla comola,

Praco, n'a pas poscut
Remozar pel plegaire
Que l' rebondra, pecaire !
Quitament un escut.

Lui, avec du pain frotté d'ail, dur comme marteau de forgeron, et de la soupe de pauvre toute l'année sustenté,

Il tirait de la terre tout ce que fait le soleil ; mais ce qu'il récoltait, il y en avait bien peu pour lui !

Enfin, l'échine torse, il s'est abattu, épuisé ; la glèbe a assez bu sa sueur et sa force.

Et, après avoir tant travaillé pour mettre de la graisse au pot de ceux qui, sans travailler, ont le ventre plein,

Il n'a pas, cependant, pu amasser seulement un écu, pauvre hère ! pour le fossoyeur qui l'ensevelira.

Cosi donc aco vira ?
De qual trum aco pleu !
Soscatz : sens longa tira,
Oc trobaretz, beleu !

Mas tal sosc beleu gasta,
Paure Enlaira-Curron,
Lo vin de ton borron
Als que ne fan la tasta...

As tort : t'oc probaran
En te botant en renga
Mila razons qu'auran,
Vai, sul cap de la lenga !

A ! t'es trop endeutat :
D'aqui ven ta marrana !
Pei, la pauralha grana,
Qu'aco 's una pietat !....

Tala tarabastada
Jamai s'acabaria...
Ta Vinha, consultada,
Qual sab que ne diria ?

Comment donc vont les choses ? De quel sombre nuage tombe telle averse ? Songez-y : peut-être pourrez-vous répondre !

Mais, pauvre Hausse-Croupion, il se peut que telles réflexions gâtent pour ceux qui le boivent le goût du vin de ton bourgeon !

Tu as tort : ils te le prouveront en alignant devant toi mille arguments qu'ils auront, sois tranquille, au bout de la langue !

Ah ! tu t'es trop endetté : c'est de là que vient ta misère ! Puis, la pauvraïlle procrée tellement que c'est pitié !...

Telle kyrielle ne finirait jamais... Ta Vigne, consultée, qui sait ce qu'elle dirait de cela ?

Se la Vinha abia boca,
Diria : « L'amic, atal
Qu'es juste qu'à bel tal
Rams borronen la soca,

Es leime que tot ram
Aje sa part de saba
E de solelhenc flam. »
Oc, beleu, se parlaba,

Atal la Vit diria ;
Mas mudas son las trelhas...
O, beleu, las aurelhas
Son sordas ? Se pod pla.

Sus l'estrada camina,
Paure Enlaira-Curron !
Lo que se galamina
Churlara ton borron

Tant que los de ta grana,
Tos fils, qu'an eretat
De tu ta pauretat
E ta granda marrana,

Si la Vigne avait la parole, elle dirait : « L'ami, de même qu'il est juste que chacun des rameaux donne des bourgeons au cep,

Il est légitime que chaque rameau ait sa part de sève et sa part de soleil. » Oui, si la Vigne parlait,

Peut-être raisonnerait-elle ainsi ; mais muettes sont les treilles... Ou, peut-être, les oreilles sont-elles sourdes ? Cela se peut bien.

Sur la route chemine, pauvre Hausse-Croupion !
Celui qui vit dans l'oisiveté et l'indolence boira le vin
de ton bourgeon

Tant que ceux de ta lignée, tes fils, qui ont hérité
de toi ta pauvreté et ta grande misère,

Seran pas en recerc
De braba garidura
Pel sord e l'entenerc.
I a pro que lo mal dura !

• Saquela finira,
Tot be que siague tinha
Pira que per la Vinha
Es lo filoxera...

En esperant, camina,
Paure Enlaira-Curron !
Lo que se galamina
Churlara ton borron.

· Ne seront pas à la recherche d'un bon remède pour la guérison de ceux qui sont sourds d'oreille ou d'esprit. Il y a assez longtemps que le mal dure!

Cependant il finira, bien qu'il soit plus difficile à détruire que le phylloxera de la Vigne...

En attendant, chemine, pauvre Hausse-Croupion !
Celui qui vit dans l'oisiveté et l'indolence boira le vin de ton bourgeon.

VI

Lo Got de Remembransa

TE brembas de las vendemias d'antan,
Ma bela Izabel, tu qu'aimabi tant,
Sempre abelugada e sempre cantant ?

Lo que te trobaba en sa caminola
Vezia, d'aquel temps, una Carsinola
Als pots mai fresquets qu'una razinola.

O ma cozineta als cabels rosencs,
Mai nolents que los perfums mimoisencs,
Era l' floriment dels primtemps diuzencs !

Quand venias, rizenta, à la saison bauda,
En te potonant, sietat sus ta fauda,
Te bebiai dels els, blonda cotinauda !

En sieguent las vits als rams carmezins,
Dins lo teu panher botant mos razims,
Eri bategant d'estranges frezins.

VI

La Coupe de Remembrance

Te souviens-tu des vendanges d'antan, ma belle Izabel, toi que j'aimais tant, toujours joyeuse et alerte et toujours chantant ?

En ce temps-là, celui qui te rencontrait sur son chemin voyait une Quercynole aux lèvres plus fraîches qu'une grappe.

O ma jeune cousine dont les cheveux dorés avaient un parfum plus doux que celui des violettes, c'était la floraison des divins printemps!

Lorsque tu venais, souriante, à la saison joyeuse, en t'embrassant, assis sur tes genoux, je te buvais des yeux, jolie et gente blonde !

En suivant les rayons de vigne aux pampres empourprés, dans ton panier déposant mes grappes, j'étais troublé d'étranges frissons.

Mas d'aquels frezins brica te trachabas :
Eri qu'un drollet, e tu, vendemiabas
L'amor dels jovents pertot ont pasabas.

Com aurias pensat que, dins l'arruc fresc
De mon cor d'enfant, per tu, cosiresc,
Un prim amoret, siaud, fazia son cresc?...

Me brembi d'un ser. — Lo solet s'ajoca.
Vendemiam de costa una bela soca
De muscat crusenc embaumant la boca.

Dels razims mannats, qu'en gauch remiram,
Ma man te cauzis lo mai polit ram ;
Com dos tordes gais nos apitarram.

Mentre que del cel l'entrelus dabala
E que pel campestre auzent tot se cala,
Clinat sus ton cap, ai una fam gala :

Es, com un lairon, rescondudament,
Sus ton copet caud de — goludament —
Pauzar de mos pots lo potonament.

Mais de ces frissons tu ne t'avisais nullement : je n'étais qu'un enfant, et toi, tu vendangeais l'amour des jouvents partout où tu passais.

Comment aurais-tu pensé que, dans l'abri frais de mon cœur d'enfant, pour toi grandissait un mignon et délicat amour ému et silencieux ?...

Je me souviens d'un soir. — Le soleil se couche. Nous vendangeons ensemble un beau cep de muscat croquant, embaumant la bouche.

Des superbes grappes, que nous admirons avec ravissement, ma main choisit pour toi le plus joli rameau ; comme deux grives joyeuses nous nous gorgeons de raisin.

Pendant que du ciel descend le crépuscule et que dans le campestre où l'on ouït le moindre son le silence s'étend, penché au-dessus de ta tête, j'ai un affamé désir :

C'est, pareil à un larron, en tapinois, sur ta nuque chaude de poser avidement le baiser de mes lèvres.

Mas aici qu'en ton el beluguejaire
Non sai qual elhaus mech trufandejaire
A dezalatat mon socs fadejaire !

E plus, dezempei, se son alargats,
— Jamai plus ! — sos bels alirons macats,
Praitits com al trel los nolents muscats...

Bojatz dins mon got lo vin d'allegransa !
Aquel socs d'antan fa son arboransa
Dins lo got prigond de ma remembransa.

Mais voici qu'en tes yeux étincelants je ne sais quel éclair à demi moqueur a cassé les ailes de mon rêve fou !

Et depuis, plus n'ont pris leur essor, — jamais plus ! — ses belles petites ailes meurtries, foulées comme au pressoir les odorants muscats...

Versez dans ma coupe le vin d'allégresse ! Ce rêve d'antan s'élève de la coupe profonde de ma remembrance.

VII

L'Ancian

Tot be que mene l'araire
Encara com un jovent,
En rustenc fil del terraire,
Am frech o caud, pleja o vent,
Guiral sentis que s'arruca
Son flam, que flaquis son el.
Son mal, es que se fa viel :
N'a quatre-vints sus la suca !

Qu'abonda ? Ibernus sus autonas,
Estius sus primas, lo Temps,
Quora abrondant de potonas,
Quora reganhant las dents,
Pasa, afanat, e la dälha
De la Mort es al azuc.
La vida ? Un elhaus. Astruc
Aquel que no la degalha !

VII

L'Ancien

Bien qu'il conduise encore la charrue comme un jouvent, en rude fils de la terre, avec le froid ou le chaud, la pluie ou le vent, Guiral sent que sa vigueur diminue, que son œil faiblit. Son mal, c'est qu'il se fait vieux : il a quatre-vingts années sur la tête !

Que faire à cela ? Hivers sur automnes, étés sur primevères, le Temps, tantôt débordant de caresses, tantôt montrant hargneusement les dents, passe avec rapidité, et la Mort aiguise sa faux. La vie ? Un éclair. Heureux qui en fait un bon emploi !

Tu, no l'as pas degalhada,
O Guiral, brabe pacan !
Pos plantar ton agulhada.
Ta vida es com un grand camp
Pla curbit. Quora que calga,
Pos partir; as soquetat
Un bel agrum alertat
De bolegaires de galga.

Com un gai niuc s'escampilha
E cata tot lo país
De sos auzels, ta familha,
Guiral, atal s'expandis.
Mas, anech, pels camps bronzina
La campana de Nadal :
Aici cap à ton ostal
Ton drollum que s'acamina.

La taula a sa maja toalha;
I beluguejan los gots;
Sul grand foc coi la vidalha :
Guitas, pintas, pols e piots;
Guiralet, l'ainat, s'afana
D'embotelhar lo vin blos,
Qu'es, ongan, espectaclos.
— Baudament tinda, campana !

Toi, tu ne l'as pas mal employée, ô Guiral, vaillant pacan ! Tu peux planter ton aiguillade. Ta vie est semblable à un grand champ bien ensemencé. Quand il le faudra, n'importe à quelle heure, tu peux t'en aller de ce monde : tu as fait souche d'une belle lignée active et alerte de remueurs de glèbe.

Comme un joyeux nid se répand dans l'espace, couvrant tout le terroir de ses oiseaux, ainsi ta famille, Guiral, s'est épanouie. Mais, ce soir, sur les champs résonne la cloche de Noël : voici tes fils qui vers ta maison s'acheminent.

La table a sa mage nappe ; y étincellent les verres ; sur le grand feu cuisent les victuailles : canes, pintades, coqs et dindons ; Guiralet, l'aîné, se hâte de mettre en bouteilles le vin, qui est, cette année, spectaculeux. — Joyeusement tinte, cloche !

Aici venir pel campestre,
Tot blanc dels nevencs mosquils,
Aici venir, o cap-mestre !
Tos fils e tos reire-fils.
Que ta mòlher potoneje,
Com cadan, novels menuts !
Que, per sos enfants granuts,
Ta bona rasa raseje !

Al acamp coral fan manca
Estampels ni bascalals.
Aici s'enlairar la franca
Canson dels grands festanals ;
Enfin, aici la braba ora
De forrupar lo vin viel
Tirat del melhor barriel.
Belament l'Ancian s'arbora.

« — Enfants, dis, defora neva,
Mas neva mai sus mon cap.
La tempora de la reva
Dont nos redimarem cap
Per io sera leu venguda ;
Mas, quand mon el clucara,
Mon obra demorara,
Per vos-aus pla mantenguda.

Voici venir par le campestre, tout blanc de flocons de neige tourbillonnant comme des moucheron, voici venir, ô chef-maître ! tes fils et tes arrière-fils. Que ta femme embrasse, ainsi qu'elle le fait chaque année, nouveaux enfans ! Que, par ses fils prolifiques, ta bonne lignée se multiplie !

A la cordiale assemblée ne manquent ni les devis animés ni les joyeux éclats de rire. Voici monter dans l'air la franche chanson des grands jours de fête ; enfin, voici la belle heure où l'on boit à petits coups le vin vieux tiré du meilleur baril. Superbement l'Ancien s'arbore.

« — Enfants, dit-il, dehors il neige, mais il neige davantage sur ma tête. Le terme de la redevance dont nul ne sera rédimé viendra bientôt pour moi ; mais, quand mes yeux se fermeront, mon œuvre demeurera, par vous dignement maintenue.

« Podi donc sens espaventa
Esperar la guerlha Mort,
Car son soscament tormenta
Que los flaunhacs al cor tort.
Escotatz, dabant que mori,
Aiso qu'ai pas fach moment
De far, sus mon testament,
Metre en notarial grimori :

« Sabetz l'airal, à l'auriera
Del bosc e del grand malhol,
Ont de sa flamba darriera
Lo solel daura l' planol ?
Es aqui,ubre l'autura,
Que voli, mon jorn vengut,
Enfants, estre rebondut
Pel som sens espertadura.

« Las salvias e las frigolas
Sul tucolet floriran ;
De razims subresadolos,
Las grivas i estufllaran,
E la vinha qu'ai plantada
E dont bebem lo viu flam,
Beleu, de son galhard ram
Vers io fara sa butada.

« Je puis donc sans peur ni crainte attendre la louche Mort, car sa pensée ne tourmente que les lâches au cœur sans droiture. Ecoutez, avant que je meure, ceci que, sur mon testament, je n'ai pas songé à faire écrire en notarial grimoire :

« Vous savez l'endroit, à l'orée du bois et de la grande vigne, où de ses derniers rayons le soleil dore le coteau : c'est là, sur la hauteur, que je veux, mon jour venu, enfants, être enseveli pour le somme sans réveil.

« Les sauges et les thyms sur le sommet fleuriront ; ivres de raisin, les grives y siffleront, et la vigne que j'ai plantée et dont nous buvons l'ardente flamme, peut-être, de sa vigoureuse rame fera vers moi sa poussée.

« D'aquel vin à bona flaira
Fazetz-me lo got comol,
E, quand volgue, la Dalhaira
M'ajase sul grand rastol !
Jos terra — n'ai l'esperansa —
Quand mon corps sera catat,
Servaretz ma remembransa.
Meunes, à vostra santat ! »

« De ce vin au bon parfum remplissez mon verre, et, quand elle voudra, que la Faucheuse me couche sur le grand chaume ! Sous la terre — j'en ai l'espérance — quand mon corps sera couvert, vous garderez mon souvenir. Miens, à votre santé ! »

VIII

Lo Torde

Sus una soca de muscat
Ai vist un bel Torde encrancat,
En sadolada.
Non espaurit de mon agach,
Mas perque abia plen lo papach,
A pres volada.

E, tot be qu'un pauc vol-tremol
D'estre de muscat trop comol,
Sus una branca
Arborat, al cap d'un botic,
M'a canturlat aquel cantic
De sa vox franca :

« Te conesi. Es lo trobador
Rustic dont la troba am ardor
Belament canta
Lo grun gostos qu'es pas bufec
Per me regaudinar lo bec
E la garganta.

VIII

Le Fourde

Sur un cep de muscat j'ai vu un beau Tourde juché, en grande liesse. Non effarouché par mon regard, mais parce qu'il avait le jabot plein, il a pris sa volée.

Et, bien qu'ayant le vol un peu chancelant pour s'être trop gorgé de muscat, arboré sur une branche, à la cime d'un cerisier, de sa voix franche il m'a chantonné cette cantilène :

« Je te connais. Tu es le poète rustique dont le poème avec une belle ardeur chante les grappes gonflées du suc savoureux qui réjouit mon bec et mon gosier.

« Per veire lo Bel que luzis,
 L'agach uman trop s'escurzis
 D'orras rantelas;
 Mas los trobadors, los auzels
 Se comprenon, levant lors els
 Vers las èstelas.

« Qual sab se los Tordes, antan,
 N'eran pas d'Aedes cantant
 Cansons de gloria,
 E qual sab se dels jorns ancians,
 Ara, suls trucs lengadocians,
 N'an pas memoria ?

« Qual a trobat l'imne embeudat
 Dont, uei matin, ai salutad
 La solelhada ?
 Beleu, dins lo pasat grandas,
 Anacreon o Palladas
 Sul sol d'Ellada... »

Sus aco, sens dire res plus,
 Me laisant sol dins l'entrelus,
 Esprit somiaire
 E cor dosament bategant,
 A pres son vol cap al colcant
 Lo vendèmiare.

« Pour voir la lumière du Beau, le regard humain est trop voilé de toiles troubles ; mais les poètes et les oiseaux se comprennent, levant leurs yeux vers les étoiles.

« Qui sait si les Tourdes, jadis, n'étaient pas des Aèdes chantant des chants de gloire, et qui sait si maintenant, sur les collines languedociennes, ils ne gardent pas la mémoire des jours anciens ?

« Qui a composé l'hymne d'ivresse avec lequel j'ai, ce matin, salué le lever du soleil ? Peut-être, dans le grand passé profond, Anacréon ou Palladas, sur le sol de l'Hellade... »

Sur ces paroles, sans dire rien de plus, me laissant seul dans le crépuscule, l'esprit songeur et le cœur doucement ému, a pris son vol vers le couchant l'oiseau vendangeur.

— Torde galoi del genibrat,
Ton cant es beleu trop porpral
 De mostadura;
Mas dins lo sanc del ensirment
I a 'n misterios floriment
 De pensadura.

Quand serai d'arguets capelat,
Se mon alert, reviscolat,
 Un jorn recanta,
Posque dins lo clar gargalhol
D'un gauchos torde carsinol
 Tindar sa canta !

— Tourde allègre de la genévrière, ton chant est peut-être trop empourpré de moût; mais dans le sang du sarment il y a une mystérieuse floraison de pensée et de rêve.

Quand je serai couvert sous les amarantes, si mon ardeur, ressuscitée, de nouveau chante, dans le gosier sonore d'un joyeux tourde du Quercy puisse retentir sa chanson !

IX

Cap d'Estampel

Aco 's en agachant mas socas borronar,
Los rams s'empampolar e los razims grunar,
E mai que mai al temps de la vendemiadura,
En colant mon claret, qu'ai fach aquels bordons
Engarlandant lo Got de tindants galindons.

Afogats d'autanada e de solelhadura,
Los razims que ma vinha a fach amadurar
M'an donat un vin brabe e polit à mirar.
L'autan e lo solel son tabe dins ma canta,
Mas mos rims valon pas, segur, mon vin novel !
I a 'n auzel, Rosinhol al brezil subrebel,
Que vol dire, el tabe, la troba bateganta
Florida de ton flam d'amor; mas sa canson
N'es de la teuna, ailas ! qu'un pallufec reson.
Subre 's pots del Trobairaire atal son las Paraulas
S'alargant per retraire, ambe un van esperfort,
Lo Sosc merabilhos espelit dins lo Cor.
— O Rosinhol diuzenc escarnit per d'Agraulas !

IX

Dernier Devis

C'est en regardant mes ceps bourgeonner, les rameaux se couvrir de pampres et se former les grains des grappes, et avec prédilection au temps de la vendange, en décuant mon claret, que j'ai fait ces vers enguirlandant la Coupe de sonores refrains.

Gonflées par le souffle de l'autan et par les soleil-lées, les grappes de ma vigne m'ont donné un vin généreux et joli à voir. L'autan et le soleil sont aussi dans mon chant ; mais mes rimes ne valent pas, certes, mon vin nouveau ! Rossignol, suprême chanteur, il y a un oiseau qui tente d'imiter le poème palpitant fleuri de ta flamme d'amour ; mais sa chanson, hélas ! n'est qu'un pâle reflet de la tienne. Sur les lèvres du Poète ainsi sont les Paroles s'envolant pour exprimer, avec de vains efforts, le Rêve merveilleux éclos dans le Cœur. — O Rossignol divin parodié par des Corneilles !

Praco, s'ai, dins mon cant d'aluc e de baudor,
Botat tant solament un sosc congrelhador
En país occitan de bela alertadura,
Com on te bota, o Vin ! dins un bon barricot,
Bufeca sera pas tota la cantadura
Ont lauzi mon Terraire en arborant mon Got.

Pourtant, si, dans mon chant d'enthousiasme et de joie, j'ai su mettre seulement un rêve créateur en pays occitan de belle vaillance, comme on te met, ô Vin ! dans un bon tonneau, vaines ne seront pas toutes les pages du poème où j'exalte mon Terroir en arborant ma Coupe.

MUZICA

BALLARESC DELS VENDEMIADORS

Melodia d'un ballaresc populari del XII^e secle,
rezurgada e armonizada per PAUL VIDAL.

f Gai (138 = ♩)

Tambors
Tamborins, Quiscarots

Soprani e Pifres
Contralti

Tenors

Bases

Los ra - zims del ter - ra - dor

Los ra - zims del ter - ra - dor

Los ra - zims del ter - ra - dor

E - ia! A - bem cu - lits

E - ia! A - bem cu - lits

E - ia! A - bem cu - lits

en bau - dor E - ia !

en bau - dor E - ia !

en bau - dor E - ia !

Del gai desc ven - de - mia - dor

Del gai desc ven - de - mia - dor

Del gai desc ven - de - mia - dor

E - ia ! Mon - ta l'e - nau -

E - ia ! Mon - ta l'e - nau -

E - ia ! Mon - ta l'e - nau -

ranta au - dor De las gas -

ranta au - dor De las gas -

ranta au - dor De las gas -

pas ro - se - las. Que bau -

pas ro - se - las. Que bau -

pas ro - se - las. Que bau -

desc So - ne l' pi - fre bor - desc!

desc So - ne l' pi - fre bor - desc!

desc So - ne l' pi - fre bor - desc!

Can - ta - rem, Bal - la - rem, Al
 Can - ta - rem, Bal - la - rem Al fresc
 Can - ta - rem, Bal - la - rem, Al

fresc, A - mo - resc Bal - la -
 A - mo - resc Bal - la -
 fresc, A - mo - resc Bal - la -

resc.
 resc.
 resc.

CANSON DE TAULA

Melodia de PAUL REJIN

A larga voz

Quand ton got es co - mol,
Mi - ra lo Vin, tre - mol, Be - lu - gant, tram ton
vei - re: Al jorn com al ca - lel, I vei -
ras, o be-bei - re! Lo clar flam del So -
lel. *FIN* *Onzadejadament*
1. - Que fa caud sul cos - ta -
la! Lo pa - can i'es sa - que - la, Per quel'vin de las
so - cas, Quand dins los gots se - ra, Als
cors e sus las bo - cas Bo - te de flo - ri -
zons De gau - cho - zas can - sons.
2. - Del matin dusca al col - cant Sul pla - nol, va - lent pa -

can, Lau-ra, po-da, ma - jen-ca! Qu'a-bon-de vin on -
 gan! Ton o-bra es mech diu - zen-ca : O-brassempre amba-
 quel D'a-mont naut, lo So - lel.

3. — Es degauch, d'eime e d'ar-dor De-gal hats pel ter-ra -

dor. Quand lo bon vin s'en - ven-ta. Beguem donc, en bau -
 dor! Lo brabe Au-tan que ven-ta O-lha-ra's bar-ri -
 cots Qu'an bu - dats nos-tres gots.

4. — Que ton foc, Vin a-ler-tant, Done al bel Pople Oc-ci-

tan Las valensas rei - ra - las! O! beguem, en can-
 tant Las can-tas pa-tri - a - las, Los re-membres dels
 morts E's es pers su-bre - forts!

LO BARRICOT TRAUCAT

Aire populari carsinol
reculit e notat per EMMANUEL SOLAVILA

The musical score is written in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. It consists of four staves of music. The first staff begins with the tempo marking 'Allegro' and a fermata over the first measure. The lyrics are: 'Lo tru - quet, Lo lu - ret, Lo son -'. The second staff continues the melody with lyrics: 'son de la bar-ri - que-ta; Lo tru - quet, Lo lu - ret. Lo son -'. The third staff has a 'FIN' marking above the first measure and lyrics: 'son del bar-ri - co - tet! Pren-guem ca-dun nos - tre'. The fourth staff concludes the piece with lyrics: 'got. E trau - quem lo bar-ri - cot! Lo tru -'. The score ends with a double bar line and a fermata.

Allegro

Lo tru - quet, Lo lu - ret, Lo son -

son de la bar-ri - que-ta; Lo tru - quet, Lo lu - ret. Lo son -

FIN

son del bar-ri - co - tet! Pren-guem ca-dun nos - tre

got. E trau - quem lo bar-ri - cot! Lo tru -

NOTAS

NOTAS

I

LA VINHA DE JANSEMIN (Paja 36)

Am son bordic « de dos parels » era bragard.

German de Lafalha, autor de la *Lettre de M*** à un de ses amis de Paris* publicada pel premier cop en 1678 per Joan Pech, estampaire à Toloza, en cap de son edicion de las obras de Godolin, dis :

« ... Tout Poëte qui met trop de soin, non seulement à s'enrichir, mais encore à conserver ce qu'il a, se tire en quelque sorte de son état, et peche contre sa vertu propre. On ne peut rien reprocher à Goudelin de ce côté-là : il ne fut jamais d'Homme plus désintéressé, et il n'eut pour tout bien qu'une Metairie de deux charruës qu'il avoit euë de la succession de son Pere ; encore fut-il contraint de la vendre piece à piece pour satisfaire à ses besoins. L'on dit que ne luy en étant demeuré que le bâtiment avec quelque jardin auprès, il fit cette plaisanterie d'écrire sur la porte en gros Caractère : *Metairie de deux paires*, et au dessous, en petites lettres, de *Poulets*. »

.*

Tres autres verses de *La Vinha de Jansemin* recordan aquestes de l'autor de *Las Papillôtos* :

*Naou guindoulès, baqui moun bos ;
Dèts cansos fan ma permenâdo...*

.
*A ma bigno n'èy fas de porto ;
Dios roumèts n'en barron lou pas...*

JANSEMIN (*Ma Bigno à Papillôto*).

II

LO ROJE E LO BLANC (P. 98)

Qual seria pro quiol-causetas...

Quiol-Causetas es, dins los contes popularis carsinols, lo personage batejat en d'autres terraires de tot un ramat de noms trufandiers : *Joan Bestia, Joan Neci, Toniquet, Canitrotet*, etc.

III

LO BARRICOT TRAUCAU (P. 126)

Aquela canson es estada rimada sul aire d'un curios redondel populari carsinol : lo *Sonson de la Barriqueta*. Emmanuel Solavila, qu'a reculit las paraulas e la muzica d'aquel redondel dins son libre : *Chants populaires du Bas-Quercy* (1), p. 215, ne parla atal : « Ronde champêtre où se mêlent les idées de danse et de *beuverie*. Pendant que les voix célèbrent le *soun-soun* (glou-glou) de la barrique, les jeunes filles forment une chaîne d'où se détache successivement une des danseuses, à la fin de chaque couplet. »

A prepaus dels mots *truquet* e *luret*, Solavila dis aïso : « Le *truquet*, le *luret*, vieux mots disparus de la langue. Le *truquet* exprimait le choc (*truc*) du maillet contre la barrique, et le *luret* (du latin *lura*), l'ouverture par où le vin s'échappe. »

IV

LA MARRANA (P. 150)

Paures enfants, i a plus que vin de... cordas !

Lo vin de Cordas (Cordas-Tolozanas o Cordas-d'Albiges ?) es estat trufandierament celebrat per aquela burla, segurament anciana, que devenguet mai-que-mai d'à prepaus al temps ont lo filoxera rozeguet nostras paucas vinhas. Vint ans, se n' beguet, en terra carsinola, d'aquel vin que se tira del pots, *ambe de cordas !*

(1) Paris, H. Champion, 1889.

V

LA CROZADA (P. 186)

« ... Etadonc quand [lo comte de Montfort] a vist que d'aquels
 « de ladita vila (Toloza) no se podia venjar autramen, a fait
 « armar ung grand tast de sas gens per anar abyssar et destruire
 « toutas las vinhas et blats que lara eran, laquala causa fouc
 « grand pietat... »

(*Histoire anonyme de la Guerre des Albigeois* (1), p. 39.)

VI

LO REIET DESPOPAT (P. 204)

« ... A trois ans, son grand-père le devina bon pour la vie,
 « le retira du sein, l'emporta en croupe, et le conduisit à Juran-
 « çon. Vaste enfeuilletement emperlé de bijoux vermeils : le vieux
 « roi se pencha, saisit sans quitter la selle une poignée de
 « grains, les broya, et enveloppant la vigne d'un long geste hu-
 « mide et amoureux :

« — Plus de lait ! cria-t-il. Regarde, Henri, voilà celle qui
 « sera maintenant ta nourrice ! »

« Et les deux « hommes » s'embrassèrent. »

GEORGES D'ESPARBÈS (*Le Roi*).

VII

ALS CATALANS (P. 212)

Com los crozets mercada, en renec eternal...

Lo concili de Toloza (1229) ordonet que los eretics conver-
 tits serian transferits lenc dels airals « suspects », esclauzes de
 las cargas publicas, mercats de doas croxes e dezondrats del
 nom de *crozats per ereziá*. D'aquí lor venguet aquel|escals de
crozets, que s'es conservat dins forsa noms de familha d'Occitania.

(V. NAPOLÉON PEYRAT, *Histoire des Albigeois*, t. I, p. 294.)

(1) Toulouse, Bompard, 1863.

VIII

SOLELHETA (P. 226)

Aquel poeme es tirat d'un conte populari ont lo Drac, mitat ogre e mitat magician, n'a cap de semblansa ambe lo personage legendari que porta aquel nom e dont se parla tant encara, à las velhadas, en tot país d'Oc.

IX

BALLARESC DELS VENDEMIADORS (P. 285)

La muzica d'aquela canson, armonizada per Paul Vidal, es la d'un ballaresc populari del xii^e secle : *A l'entrada del tens clar...* (Biblioteca nacionala, fons frances, n^o 20050.)

ENSENHADOR

ENSENHADOR

<i>Abant-prepaus</i>	IX
--------------------------------	----

PRELUDI

Laus	2
----------------	---

I. — LA VINHA

I. — A la Vinha	10
II. — La Poda	14
III. — Las Ensirmentairas	16
IV. — Al Solel	20
V. — L'Autan	22
VI. — La Vinha borrona	26
VII. — Solel colcant	30
VIII. — La Gaspa degalhada	34
IX. — La Vinha de Jansemin	36

II. — VENDEMIAS

I. — Vendemias	40
II. — Ballaresc dels Vendemiadors	42
III. — Lo Barricaire	46

IV. — La Pompida	52
V. — Las Lambruscas	56
VI. — Bebeires de Most	60
VII. — La Cola	66
VIII. — La Tasta	68
IX. — Pindolet	70

III. — *LO BRABE VIN*

I. — L'Ama del Vin.	78
II. — Lo Vin Occitan	82
III. — Als que fan las Usas	88
IV. — Las Botelhas ranteladas	92
V. — Lo Roje e lo Blanc	98
VI. — L'Ausarres	100
VII. — La Malcofada	102
VIII. — Lo Vin del Estradier	104
IX. — Nadal	108

IV. — *LOS BONS BEBEIRES*

I. — La Ballada del Tira-Borra	114
II. — La bona Alberga	118
III. — Bebeire de Bel-temps-a	120
IV. — Estampel d'Embriac	122
V. — Bortomiu de Coarat	124
VI. — Lo Barricot traucat	126
VII. — Lo bon Bebeire	130
VIII. — Jos la Trelha	132
IX. — Los Gots	138

V. — *LO VIN CARSINOL*

I. — Lo Vin Carsinol	144
II. — Carsinols	146

III. — Lo Malastre.	148
IV. — La Marrana.	150
V. — Reviscol.	152
VI. — So qu'a pas regrelhat	154
VII. — Lo Comba-Negrat	162
VIII. — La Canson del Vin	168
IX. — Borrrons et Razims.	174

VI. — *LO VIN OCCITAN*

I. — I.a Vinha reirala.	178
II. — La Crozada.	186
III. — Las tres Gaspas	192
IV. — A Mistral.	196
V. — Lo Vin de Juranson	200
VI. — Lo Reiet despopat	204
VII. — Adjutori!	208
VIII. — Als Catalans.	212
IX. — Lo Got del Avenir.	216

VII. — *ESTAMPEL*

I. — Canson de Taula.	222
II. — Contes de Bel-temps-a :	
<i>Solelheta</i>	226
<i>La Legenda del Benarric.</i>	230
<i>Lo Got del Rei de Tul</i>	236
III. — Epigramas grecas :	
<i>Bakilis.</i>	240
<i>Rodanta.</i>	242
IV. — Lo Fil del Boier.	244
V. — Arlabeca.	246
VI. — Lo Got de Remembransa.	256
VII. — L'Ancian.	262
VIII. — Lo Torde	272
IX. — Cap d'Estampel	278

MUZICA

I. — Ballaresc dels Vendemiadors (<i>Paul Vidal</i>).	285
II. — Canson de Taula (<i>Paul Rejin</i>).	289
III. — Lo Barricot traucat (<i>Redondel populari</i>).	291
<i>Notas</i>	295



ERRATA

P. 6, r. 6, cal botar , al loc de !

P. 56, r. 9, cal desompartir los mots *Ara sem*.

— r. 16, cal legir lo darrièr mot *badalucs*.

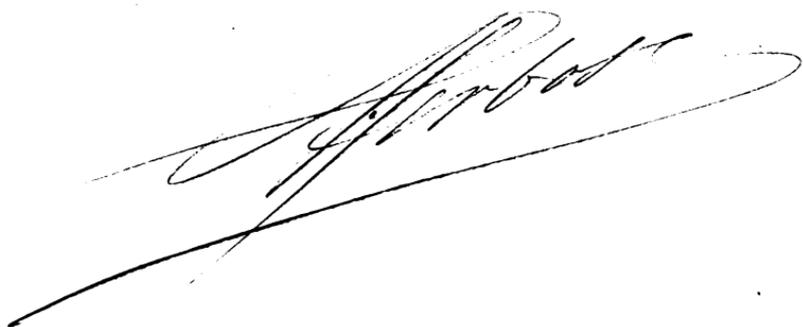
P. 124, r. 7, cal cambiar *uscle* per *oscle*.

P. 151, r. 10, cal capvirar dos mots per legir *où, depuis...*



ACABAT D'ESTAMPAR
EN L'OBRADOR
DE MESTRE JOAN MAZEIRIA
A TULA
LO VII DE NOVEMBRE
MCMIII

✓
A Edmond Lefèvre,
cordament,

A large, elegant handwritten signature in black ink, which appears to read 'Guilhem de Tolosa'. The signature is written in a cursive style with long, sweeping strokes and a prominent flourish at the end.

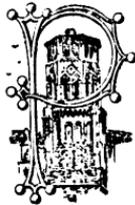
GUILHÈM DE TOLOZA

OBRAS DEL AUTOR

- REMEMBRANSA*, 1902..... 1 »
- LO GOT OCCITAN*, am abant-prepaus de Prosper ESTIEU, e melodias de Paul VIDAL e Paul REJIN, 1903..... 4 »
(Exemplaris subre papèl tintat, velin fort e Olanda, à 5, 6 e 10 fr.)
- CANSONS DEL GOT OCCITAN*, am las melodias de Paul VIDAL e Paul REJIN, 1904..... 1 »
- CONTES POPULARS GASCONS*, traduzits en catalan per Miquel VENTURA-BALANYA (volum I de la Bibliotèca « Foc Nou »), 1905..... 0 35
- L'ARADA*, am un revirament en vèrses francezes d'Arnaud FERRAND, 1906..... 2 »

ANTONIN PERBOSC

Guilhèm de Toloza.



TOLOZA

EDOARD PRIVAT, EDITOR

MCMVIII

Des lo temps Rotlan
Ni delaidenan
Non vi om tan pro
Ni tan guerrejan.

BERTRAN DE BORN.

GUILHÈM DE TOLOZA

Se vos agrada, o donas e senhors!
Vos cantarai de Guilhèm de Toloza,
Dont las cansons de mila trobadors
Lauzan lo cor valent e l'ama bloza.
Ara, amont-naut repauza en santas flors,
E jos lo cèl sa gloria espèctacloza
Viura sens fin als sècles venidors.

A dire sa merabelhoza gèsta,
Enclauza dins tant de bordons preclars
Tot bronzinants de reclams de batèsta,
S'alasaria la vots de cent joglars.

GUILLAUME DE TOULOUSE

Si cela vous agrée, ô dames et seigneurs ! je chanterai de Guillaume de Toulouse, dont les chansons de mille *trobadors* célèbrent le cœur vaillant et l'âme noble. Ores, là-haut il repose en saintes fleurs, et sous le ciel sa gloire spectaculeuse vivra sans fin dans les temps qui viendront.

A dire sa geste merveilleuse, enclose dans tant de vers éclatants tout bruisants d'échos de bataille, se laisserait la voix de cent jongleurs. Moi, je ne dirai pas les ardentes mêlées du grand Guillaume : Peyrelate, Alis-

Io, dirai pas las ardentas mèscladas
Del grand Guilhèm : Pèiralata, Aliscamps,
Victorias o desfachas de gigants
Pariunament d'eroïsme aurioladas ;
Mas voli dire, ambe tot mon aland
Als actes bèls sempre s'ensolelhant,
Lo mage esclandre ont Loïs Cor-de-Lèbre,
Aquel rèiot mens rèi que capèlan,
Mut, auziguèt lo franc parlar menèbre,
Mas drechurier, del ufanos vasal
Li remembrant tota sa flaunhaquiza.

Nobles barons, un rèi de mala guiza,
Tant naut que sia, val pas un cabesal.
A ! cèrtas, es depiorable damage,
Quand branc gamat nais d'un potent garric
E fil badoc d'un ome al cor afric.
Pensatz à Karl, al emperaire mage
Que sostenguèt dins lo clot de sa man
Lo globe aurin del empèri roman.
Quand dabalèt dormir al cementèri
Lo conquistaire al desus de tot laus
Qu'abia jamai conescut lo repaus,
Quin vel de dol catèt aquel empèri
Dont lo pariu se veira plus, ailas !
— O rèi Loïs ! sens Guilhèm del Cort-Nas,

camps, victoires ou défaites de géants également auréolées d'héroïsme; mais je veux dire, avec tout mon enthousiasme qui au rayonnement des belles actions s'ensoleille, le grand esclandre où Louis Cœur-de-Lièvre, ce chétif roi moins roi que chapelain¹, muet, écouta le franc parler sévère, mais droiturier, du superbe vassal lui reprochant toute son ingratitude et sa pusillanimité.

Nobles barons, un mauvais roi, aussi haut qu'il soit, ne vaut pas le coussinet sur lequel on pose la cruche. Ah! certes, c'est déplorable dommage, quand une branche gâtée naît d'un robuste chêne et un fils stupide d'un homme au cœur énergique et hardi. Songez à Karl, au grand empereur qui soutint dans la paume de sa main le globe d'or de l'empire romain. Quand descendit dormir au cimetière le conquérant au-dessus de toute louange qui n'avait jamais connu le repos, quel voile de deuil couvrit cet empire dont le pareil ne se verra plus, hélas! — O roi Louis! sans Guillaume

1. « Il eût mieux dû être prêtre que roi. » (CHRONIQUES DE SAINT-DENIS, *Gestes de Louis le Débonnaire.*)

Lo dinne fil del que prenguèt Narbona,
N'aurias jamai portada la corona.
El, te parèt, al nom del d'Amont-Naut,
Contra pagans, arlots de tota borra :
Ot, Acelin, Galafre, Arofle, Ernaut,
Tu, rèi menèl, la rizalha e la gorra
Dels que ton paire, el, fazia tremolar! —

Com la lauzeta es gauchoza al temps clar!
Lo long ibèrn fugis de sa pensada ;
Se tracha plus que de s'asadolar,
Tiralirant al plec de la mosada :
Atal, sobent, lo qu'escapa al peril
Se n'bremba plus, la mala ora pasada.

Guilhèm lo comte, un jorn del mes d'abril,
A solel naut, de la casa tornaba.
Cap à Paris, à cabal, caminaba ;
Lo seguisian quaranta cabalers,
Falcons al pun, apèi la bailetalha
Menant los cans : bracs, vèltres e lebriers,
E portant subre un baiart de brancalha
Un porc singlar, dos cèrvis, sens parlar
De so menut, lèbres e auzèlalha.

au Court-Nez, le digne fils de celui qui prit Narbonne, tu n'aurais jamais porté la couronne. C'est lui qui te défendit, au nom du Très-Haut, contre païens et *arlots* de tout poil : Othon, Acelin, Galafre, Arofle, Ernaut, toi, petit roi, la risée et le jouet de ceux que ton père avait fait trembler ! —

Comme l'alouette est joyeuse au temps clair ! Le long hiver fuit de sa pensée ; elle ne songe plus qu'à se gorger, en tirelirant au creux du sillon : ainsi, souvent, celui qui échappe au péril ne s'en souvient plus, la male heure passée.

Guillaume le comte, un jour du mois d'avril, à soleil haut, revenait de la chasse. Vers Paris, à cheval, il cheminait ; le suivaient quarante cavaliers, faucons au poing, puis la valetaille menant les chiens : braques, veltres et lévriers, et portant sur une litière de branches un sanglier et deux cerfs, sans parler des bêtes menues, levrauts et gibier à plume. — Vous pouvez sonner, après si belle chasse, sonneurs de cor, à perdre haleine ! —

— Podètz cornar, aprèp tant bèla estralha,
Cornaires, à vos desgargamèlar! —

Sul Pichot-Pont, apilats sus la porta,
Los Parizencs, badants, miran l'escorta.
— Donas, senhors, i a dins cap de país
Pople badaire autant que l' de Paris. —

Casar, cal dire, obra de sazon morta.
Es solament quand èra de lezer
Qu'atal Guilhèm trobaba son plazer
A corre en bosc aujam o salvagina,
En esperant de trucar sus l'esquina
Dels Mogradins, amodats per Mahom,
Qu'a tant gardats del gremp e del trop-som.

Lo Pont pasat, subre la condamina,
Aqui que vei lo seu nebot Bertran,
Que li dis :

« Oncle, aco's en demorant
L'estiu al fresc, ont om se galamina,
L'ibèrn al caud, los pèds costa l'tizon,
Roje lo nas, bodoffla la baudana,
Qu'om fa fortuna, e sètz en mala engana

Sur le Petit-Pont, attroupés sur la porte, les Parisiens, bouche bée, regardent l'escorte. — Dames, seigneurs, il n'est en nul pays peuple badaud autant que celui de Paris. —

Chasser, il faut le dire, œuvre de morte saison. C'est seulement quand il était de loisir qu'ainsi Guillaume trouvait son plaisir à courre en forêt la gent ailée et la sauvagine, en attendant de frapper sur l'échine des Mograbins, poussés pas Mahom, qu'il garda si bien de la crampe et du trop dormir.

Le Pont passé, sur la *condamine*, voilà qu'il rencontre son neveu Bertrand, qui lui dit :

« Oncle, c'est en demeurant l'été au frais, où l'on se goberge, l'hiver au chaud, les pieds près du tison, rouge le nez, rebondie la bedaine, qu'on fait fortune, et vous avez tort de tant œuvrer, vous, en toute saison : cela ne vous vaut que coups et pauvreté.

De tant obrar, vos, en tota sazon,
Qu'aco vos val que patacs e pauièra.

— Hòu! fa Guilhèm, qu'es aquela canson?
N'ai pas jamai auzida de parièra.
Ès vengut fat o capon al engrais,
Per desparlar?..

— Escotatz la seguida.
I a qu'un moment que veni del palais :
Aco's aqui, segur, qu'auriatz auzida
Una canson tindant de polit biais!
Uèi, es bèl jorn de fèsta, e l'allègransa
Se vei florir subre labras e fronts :
Nostre emperaire à totes sos barons
Ven de donar tèrras à grand'largansa.
N'a debrembat que vos e io. »

Guilhèm

Diguèt alara :

« Aqui n'i a pron. Se sèm
Atal prezats, aco va plan. Vau dire,
Sens trastejar, abant que l'solel vire,
Quatre vertats al nas d'aquel pantol ;

— Euh! fait Guillaume, quelle est cette chanson? Je n'en ai jamais ouï de pareille. Es-tu devenu fou ou chapon à l'engrais, pour extravaguer?..

— Ecoutez la suite. Il n'y a qu'un moment, je viens du palais : c'est là, soyez-en sûr, que vous auriez ouï une chanson résonnant de la belle manière! Aujourd'hui, c'est grand jour de fête, et l'allégresse se voit fleurir sur les lèvres et les fronts : notre empereur à tous ses barons vient de donner des fiefs à largesse. Il n'a oublié que vous et moi. »

Guillaume dit alors :

« En voilà assez. Si nous sommes estimés à tel prix, c'est bien. Je vais dire, sans tergiverser, avant que le soleil ait achevé son tour, quatre vérités au nez de ce pantin ; va, je lui ferai boire à tout son soûl le vin

Vai, li farai beure à tot son sadol
Lo vin qu'an fach los razims de sa trelha. »

Aqui que cor drech al palais, artelha
Los escalhers de marbre. En son èl grelha
L'ira que lèu escalapetara.
Degun lo vei que non se trague enla,
Espaventat e cara trevirada.
Retipla un taure auriu que dins la prada
A destoscat un niuc de fisalons.
Lo paziment bronzis jos sos talons.
En lo vejent, l'emperairot tremola
Com, en agost, al branc la figa mola;
Tot corvirat, se lèva en trantolant,
Tant plan que pod li faguent bèl semblant,
E, quequejant, lo convida à se sèire.

« Non, fa Guilhèm, soi pas trop las. En rèire,
Los cabalhers se sèzian qu'à cabal.
Aco, belèu, n'anaba pas plus mal.
Ai que dos mots à te dire.

Emperaire,
Soi, bèla pauza, estat lo teu paraire ;
E t'ai servit, non pas en arrapiant,
Com fa mai d'un, lo sacrat eretage

qu'ont fait les raisins de sa treille. »

Le voilà qui court droit au palais, il monte à grands pas l'escalier de marbre. En son œil croît la colère qui bientôt éclatera pareille à la foudre. Nul ne le voit qui ne recule, épouvanté et face bouleversée. Il ressemble à un taureau ombrageux qui dans la prairie a déniché un essaim de frelons. Les dalles retentissent sous ses talons. En le voyant, le frêle empereur tremble comme, en août, à la branche la figue molle; tout déconcerté, il se lève en chancelant, de son mieux lui faisant beau semblant, et, bégayant, l'invite à s'asseoir.

« Non, dit Guillaume, je ne suis pas trop fatigué. Jadis, les chevaliers ne s'asseyaient qu'à cheval. Cela, peut-être, n'allait pas plus mal. Je n'ai que deux mots à te dire.

Empereur, il y a longtemps que je suis ton champion; et je t'ai servi, non pas en captant, comme le fait plus d'un, l'héritage sacré de l'orphelin ou de la veuve, en transformant la loi du fort en droit seigneur-

Del orfanèl, de la veuza, en cambiant
 La lèi del fort en drech de senhorage,
 Mas t'ai servit contra fals e lairon
 Per mon espaza, en vertadier baron.
 Ai abatut per mila e per milanta
 Tos enemics, o rèi! e lo pecat
 Me n'es dintrat al cor, multiplicat
 E cadèlant com una orresca planta
 Que creis, rozèga e viu sens finizon,
 — Car aquels morts, quala que siès lor vida,
 Èran los fils del que d'Amont tot guida.
 Que los assiste e me balhe perdon!

— Guilhèm, te cal un pauc prendre paciensa.
 Aprèp l'ibèrn espelis lo temps gai,
 E tos bèls jorns vendran lèu, s'à Dius plai.
 Morie un baron, à la prima escazensa,
 Auras sa tèrra. »

Aquels mots n'an que mai
 Agulhonat la colèra del comte :

« Per aquel cèl! aco me fa bèl compte!
 La verda espèra, a! sabi so que val,
 Mentre que n'ai, per noirir mon cabal,

rial, mais je t'ai servi contre fourbes et larrons par mon épée, en vrai baron. J'ai abattu par milliers tes ennemis, ô roi ! et le péché m'en est entré au corps, multiplié et se propageant ainsi qu'une hideuse plante qui croît, ronge et vit sans fin, — car ceux que j'ai tués, quelle que fût leur vie, étaient les créatures de Celui qui de là-haut tout guide. Qu'il les ait en merci et me donne pardon !

— Guillaume, il faut que tu prennes un peu patience. Après l'hiver vient le temps gai, et tes beaux jours viendront bientôt, s'il plait à Dieu. Meure un baron, à la première occurrence, tu auras sa terre. »

Ces mots ont encore plus aiguillonné la colère du comte :

« Par ce ciel ! cela me fait beau compte ! Se bercer d'espoir, ah ! je sais ce que cela vaut, alors que je n'ai, pour nourrir mon cheval, ni épi ni grain ! Dieu !

Espic ni grun! Dius! quala pena endura
 Lo que, pèd nut, grelha la causadura
 D'un mort qu'encara es pas belèu malaut!
 Paciensa, trop me n'a calgut : me n'vau. »

E, se virant cap als de sa seguida :

« Aut, companhons! aiso 's pas una vida
 Qu'à vos e io mai long temps pogue anar ;
 Endacom mai cal nos acaminar.
 De tu perdrem, o rèi! crosta ni mica ! »

Tot en parlant, Guilhèm s'èra acoidat
 Subre son arc d'aubier : crac! l'arc se brica,
 En esclapons volant de tot costat.
 Mentre qu'un tros va fregar la nazica
 Del rèi, moquet e mut d'espantament,
 Guilhèm apond :

« Aqui donc ma soldada!
 Aber ta gloria en tot airal sostada
 En cent combats, infatigablement,
 Aco's, pareis, plan pauc valenta obransa !

quelle peine endure celui qui, pieds nus, guette la chaussure d'un mort qui n'est peut-être pas encore malade ! De la patience, il m'en a trop fallu : je m'en vais. »

Et, se tournant vers ceux de sa suite :

« Alerte, compagnons ! ceci n'est pas une vie qui à vous et à moi puisse plus longtemps convenir ; vers un autre lieu il faut nous acheminer. De toi nous ne perdrons, ô roi ! ni prou ni peu ! »

Tout en parlant, Guillaume s'était accoudé sur son arc d'aubier : crac ! l'arc se brise, volant en éclats de tous côtés. Cependant qu'un des tronçons frôle le nez du roi, confus et muet d'épouvante, Guillaume reprend :

« Voilà donc mon salaire ! Avoir en tout lieu soutenu ta gloire en cent combats, infatigablement, c'est, paraît-il, œuvre de bien peu de valeur !

Senhe Loïs, as perdut memoransa
D'aquel matin ont quitèri per mort
L'amir Corsolt dins la plana romana ?
Aquel gigant èra l'ome mai fort
Qu'aje viscut, de sovenensa umana.
M'abricalhèt mon èlme e mon nazal,
E me trauquèt lo nas ambe sa lansa,
Talement plan que, dempèi aquel tal
Qu'ai recebut per tu, rèiot de Fransa,
Ai l'escais-nom de Guilhèm del Cort-Nas.

Senhe Loïs, te sovenes donc pas
Del chapladis del gal de Pèiralata,
D'ont te menèri amatat Dagobèrt
Que volià pas plegar à ton govèrn ?
— Ara, aqui-lo qu'en bon bòmi te flata ;
Mas, s'ai mentit, qu'auze dire de non ! —
Rèiot, pertot s'es vist mon gonfanon
E mon espaza ont te calià paraire ;
Mas aco 's vièl, e te n' remembras gaire.

Senhe Loïs, te sovenes plus uèi
Del jorn ont Karl volguèt te faire rèi ?
El, Karl lo Grand, lo potent emperaire,
Cargat de gloria, acclinat jos lo fais
Dels ans pezucs, à la Capèla d'Ais,

Seigneur Louis, as-tu perdu souvenance de ce matin où je laissai pour mort l'émir Corsolt dans la plaine romaine? Ce géant était l'homme le plus fort qui ait vécu, de mémoire humaine. Il mit en pièces mon heaume et mon nasal, et me perça le nez de sa lance, si bien que, depuis cette blessure que j'ai reçue pour toi, petit roi de France, j'ai été baptisé du sobriquet de Guillaume au Court-Nez.

Seigneur Louis, ne te souviens-tu pas de la mêlée du gué de Peyrelate, d'où je t'amenai dompté Dagobert, qui n'avait pas voulu reconnaître ton autorité? — Maintenant, le voilà qui en bon hypocrite te flatte; mais, si j'ai menti, qu'il ose dire non! — Petit roi, on a vu mon gonfanon et mon épée partout où tu avais besoin d'un défenseur; mais cela est vieux, et tu ne t'en souviens guère.

Seigneur Louis, ne te souviens-tu plus aujourd'hui du jour où Karl voulut te faire roi? Lui, Karl le Magné, le puissant empereur, chargé de gloire, accablé sous le faix des ans pesants, à Aix-la-Chapelle, solennellement, devant tous les pairs, évêques mitrés,

Solemnament, dabant tot lo parage,
Bispos mitrats, clergues e baronage,
Tenguèt acamp. Lo front tot pensatiu,
Abià pauzat sul autar sa corona;
Te diguèt : « Fil, ton paire la te dona,
Se vos aici prometre, ara metiu,
De mantenir lèialtat e drechura,
E de jamai t'agorrinar à cap
De flaunhaquiza, à cap d'enganadura :
S'aco 's atal, pauza-la sus ton cap';
Mas si que non, quita-la per mai dinne. »
Tu, sens polsar, sens un mot, sens un sinne,
Te sentiguent, belèu, trop entecat,
Èras — com ara — èl clin, palaficat.
Karl reprenguèt : « Fil, un rèi se renoma
Per sa vertut mai que per son poder.
Meu, quand seras emperaire de Roma,
I aura sus tu, rèi d'un jorn, lo Deber,
Subre-emperaire etèrne de la tèrra :
Promet que, sempre, en la pats o la guèrra,
Escotaras totes sos mandaments;
Promet que, com lo flagèl suls froments,
En encontrada o lèntana o vezina,
Patacaras sus la gent sarrazina,
Per aumentar ta tèrra e ton onor;
Promet que sempre aimaras mai bon èime
Que sot orgolh, que prezaras valor
Mai que fortuna e frucha mai que flor;

clercs et barons, tint assemblée. Le front tout pensif, il avait posé sur l'autel sa couronne; il te dit : « Fils, ton père te la donne, si tu veux ici promettre, à l'instant même, de maintenir loyauté et droiture, et de ne jamais t'avilir à aucune lâcheté, à aucune tromperie : s'il en est ainsi, pose-la sur ta tête; mais sinon, laisse-la pour plus digne. » Toi, inerte, sans un mot, sans un geste, te sentant, peut-être, trop entaché, tu étais — comme maintenant — pétrifié, baissant les yeux. Karl reprit : « Fils, un roi s'illustre par sa vertu plus que par son pouvoir. Mien, quand tu seras empereur de Rome, il y aura au-dessus de toi, roi éphémère, le Devoir, suprême souverain éternel de la terre : promets que, toujours, en la paix ou la guerre, tu obéiras à tous ses commandements; promets que, pareil au fléau frappant sur les froments, en pays lointain ou proche, tu frapperas sur la gent sarrasine, pour accroître ta terre et ton honneur; promets que toujours tu préféreras jugement sain à sot orgueil, que tu mettras la vaillance au-dessus de la richesse et le fruit au-dessus de la fleur; que tu ne prendras jamais que profit légitime, et que tu feras droit aux faibles contre les forts; et sinon, laisse cette couronne. » Toi, toujours muet, blême comme les morts, tu ne soufflais mot. A mes oreilles tonne toujours la voix de Karl, lorsque, à ce moment, il se lamenta : « Oh ! malheur à moi ! Abolis sont mes actes et mes songes, et mon dernier espoir est enseveli ! Ce couard n'est pas mon fils : tondu, qu'il

Que non prendras jamai que profit lèime,
E faras drech als flacs contra los forts;
E si que non, laisa aquela corona. »
Tu, sempre mut, e marfe com los morts,
Monabas pas. A mas aurelhas trona
Totjorn la vots de Karl, quand, sus aco,
Se lamentèt : « O! malauransa à io!
Avalits son mos actes e mos songes,
E mon darrier esper es rebondut!
Aquel coard es pas mon fil : tondut,
Qu'angue se claure en un mostier de monges! »
E la corona, am sos preclars florons,
Subre l'autar florisià com un liri
Trop blos per que, de totes los barons,
Un sol ajès l'agach pron en deliri
Per s'azardar à lo levar tant naut.
— Si, n'i ajèt un : lo cobés comte Ernaut,
Captengut per son nombros parentage,
Auzèt tentar de culir l'eretage
Del Aujol blanc plorant sa joventut
Qu'abià soscat de veire respelida
En ta valensa, ailas! e ta vertut.
N'as remembransa? Aquela man solida
Moquèt sa croia à-n-aquel fanfarron :
Aplatusèt com una cacalauza,
D'un sol pautal, Ernaut subre la lauza,
E te pauzèt la corona sul front.
« Pren-la, bèl senhe, alaves te diguèri ;

aille s'enfermer en un moûtier de moines! » Et la couronne aux éclatants fleurons sur l'autel fleurissait pareille à un lis trop pur pour que, parmi tous les barons, un seul eût le regard assez follement hardi pour se hasarder à l'élever si haut. — Si, il y en eut un : l'avidé comte Ernaut, soutenu par sa nombreuse parenté, osa tenter de mettre sa main sur l'héritage de l'Aïeul blanc pleurant sa jeunesse qu'il avait rêvé de voir renaître en ta vaillance, hélas! et ta vertu. T'en souvient-il? Cette main ferme rabattit la morgue de ce fanfaron : elle aplatit comme un escargot, d'un seul coup, Ernaut sur les dalles, et te posa la couronne sur le front. « Prends-la, beau sire, te dis-je alors ; de tout convoiteux et de tout aventurier, toujours, moi vivant, tu la verras protégée, tant que j'aurai vigoureux jarret et cœur ardent. » Petit roi, de cela tu ne te souviens guère, quand tu fais, sans moi, partage des terres que tu as conquises par mon glaive.

De tot cobés e mai de tot arlèri,
Sempre, io viu, la veiras al abric,
Tant qu'aurai garra alèrta e cor afric. ▶
Rèiot, d'aco n'ès gaire remembraire,
Quand fas, sens io, partiment del terraire
Qu'as conquistat per mon esquinador.

Senhe Loïs, te sovenes plus ara
Quand Acelin, lo Norman trahidor,
Aici metiu, ont mon bras sol te para,
Te venguèt quèrre e te descoronèt,
E, tremolant com ovelha pauruga,
En un mostier, cap à Tors, te menèt,
Ont te copèt ta longa pamparruga ?
Io, d'aquela ora, à Roma batalhant
A cops matrucs de punta o de talhant,
Veniai d'abatre e Corsolt e Galafre,
E d'alongar mon nom am aquel chafre
Dont n'a jamai rigut cap d'estafler,
En delibrant dels Mograbins Gaifier.
Èra un dimenche. En la glèiza de Roma,
Teniai la man d'una joventa coma
N'a vista cap de tant bèla à mirar
Cap de romiu, en tantas d'encontradas
Qu'aje pogut joventas remirar.
Teniai sa man; las orazons oradas,

Seigneur Louis, ores as-tu oublié le jour où Acelin, le Normand perfide, ici même, où mon bras seul te protège, vint te prendre et te découronna, et, tremblant comme une timide brebis, droit à Tours te mena en un moûtier, où il te coupa ta longue chevelure ? Moi, en ce temps-là, à Rome bataillant à grands coups d'estoc ou de taille, je venais d'abattre et Corsolt et Galafre, et d'allonger mon nom de ce sobriquet dont n'a jamais ri nul estafier, en délivrant Gaifier des Mograbins. C'était un dimanche. Dans l'église de Rome, je tenais la main d'une jeune fille telle que n'en a vu aucune aussi belle à regarder nul pèlerin, en autant de pays qu'il ait pu jouventes admirer. Je tenais sa main ; les oraisons orées, l'Apôtre saint allait à son doigt blanc mettre l'anneau, symbole de l'amour pur qui nous avait liés à la male heure, lorsque soudain, sans quitter ses étriers, sur le seuil se dresse un cavalier criant : « Guillaume, accourez, au nom de Dieu ! le roi Louis vous demande secours. » Moi, sans

L'Apostol sant anaba à son degt blanc
Botar l'anèl, simbol del amor franc
Que nos abià ligats à la mala ora,
Quand tot d'un cop, sens quitar sos estrius,
A l'endalhèra un cabalher s'arborà,
Clamant : « Guilhèm, corrètz, al nom de Dius !
Lo rèi Loïs vos demanda adjutori. »
Io, sens me dire : O me n'vau o demori ?
Lo cor dolent, beguèri d'un agach
La dona tant gracioza e tant ondrada
Prèsta à complir lo don que m'abià fach
De son amor ; io, dont la mala astrada
Èra de veire aquel bonur diuzenc
S'avalir com un borron abrilhenc
Torrà abant lo temps de sa florida,
Sus sa boqueta, aïlas ! descolorida,
Pauzèri un bais, que me tornèt, darrier
Fruch espelit de nostre dezirier ;
Apèi, sens pèdre un moment, encambèri
Mon bèl Baucent, cap à Tors m'avièri.
Sabes com lèu t'ajèri destèrrat
De la gabiola ont t'abian embarrat
Lo duc e sos compans de mala obransa.
Rèiot, d'aco n'as gaire remembransa,
Quand fas, sens io, de tos bens partiment.

me dire : Dois-je partir ou demeurer ? le cœur dolent, je bus d'un regard la dame si gracieuse et si belle prête à accomplir le don qu'elle m'avait fait de son amour ; moi, dont l'affreuse destinée était de voir ce bonheur divin s'évanouir comme un bourgeon d'avril qui gèle avant le temps de sa floraison, sur sa bouche décolorée, hélas ! je déposai un baiser, qu'elle me rendit, dernier fruit éclos de notre désir ; puis, sans perdre un moment, j'enjambai mon superbe Baucent et vers Tours je m'acheminai. Tu sais comment je t'eus bientôt déterré de la geôle où t'avaient enfermé le duc et ses complices de male œuvre. Petit roi, de cela tu n'as guère souvenance, lorsque tu fais, sans moi, partage de tes biens.

Senhe Loïs, a nevat bèlament
Subre mon suc dempèi que te servisi.
So qu'ai ganhat? Escorn e dezaïci!
Sempre acorsar per combas e per trucs
Tos enemics m'a valgut que de trucs.
De Sarrazins, tombats à tèrra-sola,
N'ai atucats mai qu'ambe sa masola
Un mazelher n'atuca de vedèls.
Dius! dire qu'ai dalhat tant de jovensas
E fach plorar tantes e tantes d'èls!
Qu'en tot airal ont van mas sovenensas
Vezi que morts subre camps e pradèls!
Que dins mon ama ai plantat sens relambi
Tant de pecats ponhents com de cotèls!
Compta dempèi quora per tu trescambi,
Ont es mestier de trucar, aici sèm!
A! com se dis, es trop vièls qu'aprenèm!
Mas t'aurai dich, sens qu'enfin res l'atempre,
Tot mon descors; te renègui per sempre,
E m'as pron vist. »

Loïs diguèt :

« Guilhèm,
Pensa que n'i a forsa, en aqueste asempre,
Qu'an pas encara ajut lors lèimas parts,

Seigneur Louis, il a neigé bellement sur ma tête depuis que je suis à ton service. Qu'y ai-je gagné? Affronts et tribulations! Toujours poursuivre par vaux et par monts tes ennemis ne m'a valu que des coups. De Sarrasins, abattus par jonchées, j'en ai occis plus qu'avec son merlin un boucher n'assomme de veaux. Dieu! dire que j'ai fauché tant de jeunesses et que j'ai fait verser tant de larmes! qu'en tous lieux où vont mes souvenirs je ne vois que cadavres sur champs et prairies! que dans mon âme j'ai planté sans trêve tant de péchés poignants comme couteaux! Compte depuis combien d'années pour toi je fais campagne, là où il faut férir, là nous sommes! Ah! comme on dit, c'est trop vieux qu'on apprend! Mais je t'aurai enfin exprimé, sans que rien la modère, toute mon indignation; je te renie à jamais, et tu m'as assez vu. »

Louis dit :

« Guillaume, songe qu'il y en a beaucoup d'autres, en cette assemblée, qui n'ont pas encore eu ce qu'ils

E que, praco, me son, com tu, plan cars.
I a, pel segur, cincanta de tos pars...

— Mos pars? Vos donc que mon ira s'abronda
A t'espotir de son amalizon,
Tu, de recorre à tant piètra razon!
Mos pars, as dich? N'as mentit : dins lo monde,
N'ai pas de pars! Aquels cincanta, ont son?
Fai-los venir, am lors armas de guèrra,
Subre lo prat, ont vau d'aqueste pas
Los esperar! Se los te boti pas,
Un quora l'autre, al jas totes per tèrra,
Diras que son mos pars! E tu metiu,
I pos venir, s'as pron fege!

— Per Diu!

Amaiza-te, Guilhèm. As pas de crenhe
Que pensi pas à tu. Per ton guèrdon,
Sens mai tardar, te vau faire un bèl don :
Del comte Folc prendras la tèrra.

— Senhe,

La voli pas. Lo brabe comte es mort,
Mas a dos fils dinnes d'el. L'orre tort
Qu'as cogitat te fa donc pas vergonha?

méritent, et qui cependant me sont, comme toi, bien chers. Il y a bien cinquante de tes pairs...

— Mes pairs? Tu veux donc que mon ire déborde à t'écraser sous son exaspération, toi, que tu aies recours à un prétexte si mesquin! Mes pairs, as-tu dit? Tu en as menti : dans le monde, je n'ai pas de pairs! Ces cinquante, où sont-ils? Fais-les venir, avec leurs armes de guerre, sur le pré, où je vais de ce pas les attendre! Si je ne te les mets pas, l'un après l'autre, de tout leur long par terre, tu diras qu'ils sont mes pairs! Et toi-même, tu peux y venir, si tu as du foie!

— Pour Dieu! calme-toi, Guillaume. Tu n'as pas à craindre que je t'oublie. Pour ton guerdon, sans plus tarder, je veux te faire un beau don : tu prendras la terre du comte Foulque.

— Seigneur, je ne la veux pas. Le preux comte est mort, mais il a deux fils dignes de lui. L'horrible injustice que tu as conçue ne te fait donc pas honte?

— Pren, alaves, la d'Albric de Borgonha.

— Per aco, non. Lo fil del paure Albric
Es à la popa, e, d'aici que grandigue,
Mon bras, se cal, sera son bon abric.
Que dels felons sempre Dius lo gandigue!

— S'aco 's atal, pren donc lo marquezat
De Berenguièr, n'a gaire trespasat. »

A-n-aquels mots, de sa vots tronoirencia,
Guilhèm cridèt :

« Ara, agachatz, senhors,
Com vostre rèi trata sos servidors !
Jamai visquèt jos la capa azurencia
Melhor baron que l' marquès Berenguièr.
Aqui qu'un jorn, al mèch d'un formiguièr
De Sarrazins, dins una malparada,
Vejàt tombar Loïs, dezarsonat ;
A mitat mort, resolat sus la prada,
Èra perdut, s'el n'èra pas anat
A son socors. O ! la ruda borrada !
A grands patacs, lo traguèt del rambal,

— Prends, alors, celle d'Aubri de Bourgogne.

— Pour cela, non. Le fils de l'infortuné Aubri est un enfantelet à la mamelle, et jusqu'à ce qu'il ait grandi, mon bras, s'il le faut, sera son bon soutien. Que Dieu le garde toujours des félons !

— Puisqu'il en est ainsi, prends donc le marquisat de Bérenger, trépassé naguère. »

A ces mots, de sa voix de tonnerre, Guillaume cria :

« Ores, voyez, seigneurs, comment votre roi traite ses serviteurs ! Jamais ne vécut sous la chape du ciel meilleur baron que le marquis Bérenger. Voilà qu'un jour, au milieu d'une multitude de Sarrasins, au fort de la mêlée, il vit tomber Louis, désarçonné ; à demi-mort, traîné sur la prairie, il était perdu, si Bérenger n'était allé à son secours. Oh ! le formidable carnage ! A grands coups d'épée, il le dégagea du périlleux encombre, et, descendant ensuite de son cheval, il hissa le roi sur la selle. Tremblant comme peureuse gazelle, le roi couard s'enfuit vite à l'écart ; Bérenger, seul,

E, dabalant apèi de son cabal,
 I escambarlèt lo rèi subre la sèla.
 Estrementit mai que cap de gazèla,
 Lo rèi coard fugiguèt viste enla ;
 Berenguièr, sol, abatèt saquela
 De Mauritans una bèla solada,
 Mas, per la fin, tombèt, la suca asclada.
 A laisat un enfant, Berenguièret.
 Piri lairon que lop e qu'astoret
 Lo raubador d'aquel paure mainage !
 E ben ! senhors, aco's son apanage
 Qu'auza m'ofrir, à io, lo rèi Loïs !
 O flaunhaquiza ! Ara, aici qui m'auzis
 Fague profit de so que vau apondre :
 Per aquel cèl ! i a pas ardit baron,
 S'un jorn deven de Berenguièr lairon,
 Que non l'estripi, ont que s'angue rescondre !

— Mercés, Guilhèm ! » faguèt mant cabalher
 Tangent al fil del marqués Berenguièr,
 En se clinant dabant lo noble comte.

Lo rèi diguèt :

« Guilhèm, mos revenguts,
 N'auras lo quart, tant bèl que n'sia lo compte.

abattit cependant un belle jonchée de Maures, mais, à la fin, il tomba, la tête fracassée. Il a laissé un enfant, Bérengeret. Pire larron que loup et qu'épervier celui qui serait le spoliateur de ce pauvre enfant ! Eh bien ! seigneurs, c'est son apanage qu'ose m'offrir, à moi, le roi Louis ! O abjection ! Or, que ceux qui m'entendent ici fassent leur profit de ce que je vais ajouter : par ce ciel ! il n'y a hardi baron, si un jour il devient de Bérenger le spoliateur, que je n'éventre, où qu'il aille se cacher !

— Merci, Guillaume ! » firent maints chevaliers appartenant au fils du marquis Bérenger, en s'inclinant devant le noble comte.

Le roi dit :

« Guillaume, mes revenus, tu en auras le quart, aussi grand qu'en soit le compte. Tu ne diras plus que

Sostendras plus que son mesconeguts
Ni tos esplets ni ton grand cor, que n'dizes?

— So que n'dirai? Hòu! repàpias o rizes?
De que! per io, d'or! de pilots d'escuts!
A! garda-los, tant que ta borsa abonde!
Vezes donc pas so que dirià lo monde?
— Agachatz, hòu! lo fièr Guilhèm! El rai!
Per vendemiar, a trobat braba soca!
Es l'or del rèi que lo fa viure; i trai,
Quala piètat! los talhons de la boca! —
Non, non, rèiot, garda ton or. Adiu! »

E, sortiguent, mentre que s'arboraba
Dins sa corada un odi sens pariu,
Guilhèm trobèt Bertran, que l'esperaba,
Et li contèt de que viraba un briu :

« Es, per la fin, èstre trop debrembaire
Qu'es à mon bras, l'aule rèi, que diu tot;
Mas so qu'ai fach, oc podi plan desfaire!

— Senhe bèl oncle, i diguèt son nebot,
Parlatz atal amor qu'abètz granda ira,

je méconnais tes exploits et ton grand cœur, qu'en dis-tu?

— Ce que j'en dirai ? Hé ! radotes-tu ou plaisantes-tu ? Quoi ! pour moi, de l'or ! des tas d'écus ! Ah ! garde-les, autant que ton trésor abonde ! Tu ne vois donc pas ce que diraient les gens ? — Hé ! voyez le fier Guillaume ! Vraiment, il n'est pas à plaindre ! Pour vendanger, il a trouvé une bonne souche ! C'est l'or du roi qui le fait vivre ; il lui ôte, quelle pitié ! les morceaux de la bouche. — Non, non, petit roi, garde ton or. Adieu ! »

Et, sortant, pendant que montait dans son âme un indicible dégoût, Guillaume trouva Bertrand, qui l'attendait, et lui raconta un peu ce qui s'était passé :

« C'est, à la fin, oublier trop que c'est à mon bras qu'il doit tout, le mauvais roi ; mais ce que j'ai fait, je peux bien le défaire !

— Seigneur bel oncle, lui dit son neveu, vous parlez ainsi parce que vous êtes en grande colère, mais vous

Mas plan sabètz que lo Deber vos vira
 D'un autre las : es el qu'escotaretz.
 Dibètz servir, e sempre serviretz,
 Lo rèi Loïs, qu'es vostre senhor lèime.

— Per Dius ! Bertran, es que i aurià mai d'èime
 En tu, jovent, qu'en io qu'ai pièl grizon ?
 Mon bèl nebot, oc, ès tu qu'as razon :
 Om diu aimar lèialtat e drechura,
 E s'i tenir, tot-ben que lo Deber
 Sià mai d'un cop una pèira plan dura
 Per i dormir.... Aprèp tot, ai l'esper
 De, saquela, pèdre l'apèladura,
 Se Dius oc vol, de Guilhèm-sens-Aber.
 Vèni, Bertran. »

Guilhèm, d'un tot autre aire,
 S'entornèt drech cap al trone rèial.

« Torni, diguèt, senhe rèi-emperaire,
 Per te parlar, com ton baron lèial,
 D'un bèl guèrdon dont tot-ara m'avizi.
 S'aco t'agrada, aici so que me cal.

savez bien que le Devoir vous conseille différemment : c'est lui que vous écouterez. Vous devez servir, et toujours vous servirez, le roi Louis, qui est votre légitime suzerain.

— Par Dieu ! Bertrand, est-ce qu'il y aurait plus de sagesse en toi, jouvent, qu'en moi qui ai le poil grison ? Mon beau neveu, oui, c'est toi qui as raison : on doit aimer loyauté et droiture, et s'y tenir, bien que le Devoir soit maintes fois une pierre bien dure pour y dormir... Après tout, j'ai l'espoir de perdre, quand même, mon surnom de Guillaume-sans-Avoir, si Dieu le veut. Viens, Bertrand. »

Guillaume, d'un air tout transformé, retourna droit au trône royal.

« Je reviens, dit-il, seigneur empereur-roi, pour te parler, comme ton loyal baron, d'un beau guerdon dont maintenant je m'avise. Si cela te plait, voici ce que je veux.

— Parla, Guilhèm. So que voldras, te dizi,
 Dabant t'auzir, que t'es tot acordat,
 Demandarias de mos bens la mitat. »

Guilhèm, rizent, diguèt :

« So que demandi,
 Senhe, aici-z-oc : es un pron brabe expandi.
 Aco 's abal, cap als monts ont, bufant
 A tot aland dins son clar olifant,
 Sempre vivent en l'immortala gloria,
 Orland nos crida : « Es ora, e se fa tard!
 O paladins ! perdètz donc la memoria ?
 Los qu'an franquit lo pas de Gibraltar,
 Dusca al darrier, lo tornaran sautar,
 Quand i aura pron d'alèrt en vostras amas ! »
 Aco 's abal ont daurejan lors ramas
 Las vits que fan los vins septimanencs,
 E, dela 's camps ont senhora Narbona,
 Mon brès, dela los acrins pirenenecs,
 Aco's abal, dels rancs oceanencs
 Ont tèrra a fin duscas à Tarragona,
 Per monts e vals, Saragosa e Pamplona ;
 Aco' s abal, prèp dels flots barrulants,
 Jos lo cèl cande e raiant, Barcelona,
 Rèiala flor dels bèls orts catalans ;

— Parle, Guillaume. Ce que tu voudras, je te dis, avant de t'entendre, que cela t'est tout accordé, demanderais-tu la moitié de mes biens. »

Guillaume, souriant, dit :

« Ce que je demande, seigneur, le voici : c'est un fief assez grand et beau. C'est là-bas, vers les monts où, soufflant à toute haleine dans son clair olifant, toujours vivant en l'immortelle gloire, Roland nous crie : « Il est temps, et il se fait tard ! O paladins ! vous perdez donc la mémoire ? Ceux qui ont franchi le pas de Gibraltar, jusqu'au dernier, le repasseront, lorsqu'il y aura assez d'énergie en vos âmes ! » C'est là-bas où dorent leurs pampres les vignes qui font les vins septimaniens, et, par delà les champs où domine Narbonne, mon berceau, par delà les cimes pyrénéennes, c'est là-bas, des falaises de l'Océan où finit la terre jusques à Tarragone, par monts et vaux, Saragosse et Pampelune ; c'est là-bas, près des flots mouvants, sous le ciel pur et rayonnant, Barcelone, royale fleur des beaux jardins catalans ; c'est Majorque et les îles ombreuses qui font fructifier en pommes savoureuses les odorants boutons blancs des orangers. C'est ensuite, depuis Bordeaux jusqu'à Vence, de la Mer Grande aux névés de Provence, tout le pays que tant

Aco 's Malhorca e las isclas ombrozas
Que fan fruchar en pomas saborozas
Dels iranjers los nolents brotons blancs.
Aco 's apèi, de Bordèus dusca à Vensa,
De la Mar Granda als nevièrs de Provensa,
Tot lo país qu'a tentat tant de rèis,
— País en tira als trevirants desrèis,
Einmantelat de gloria porporada
Per flums de sanc, verturoza encontrada
Ont, malgrat tant d'auvaris malastrucs,
Viu, bategant d'abondants abelucs,
Un pople sempre auzard d'auzor novèla — :
Aco 's Toloza, e la roza e l'estèla
Tram las ciutats del tèrraire occitan ;
Es Carcasona, ardidament mastant
Son gigantesca agrum de nautas torres
Qu'an atacat de bada, à cops de morres
O de carrals, la gata e lo trabuc ;
Es Agte, orlant lo golf de las Serenas ;
Es Nimes, am son grandios Aigaduc,
Sa Font e sas colosalas Arenas,
Que s'estolaira, encantaira, al mitan
Dels oliviers batanats per l'autan ;
Aco 's Beziers, ciutadèla auturièra ;
Es Magalona, ufanoza emperièra ;
Es Aiga-Morta, à las sornas parets ;
Aco 's Bèlcaire, e la tèrra d'Argensa,
Am sos castèls qu'an, subreforts arets,

de rois ont convoité, — pays en butte aux bouleversements et aux désarrois, emmantelé de gloire empourprée par des fleuves de sang, généreuse contrée où, malgré tant de catastrophes fatales, vit, palpitant d'enthousiastes ardeurs, un peuple toujours exalté d'énergie nouvelle — : c'est Toulouse, et la rose et l'étoile parmi les cités de l'Occitanie; c'est Carcassonne, dressant hardiment sa masse gigantesque de hautes tours qu'ont attaquée vainement, à coups de mufle ou à coups de rocs, le bélier et la catapulte; c'est Agde, bordant le golfe des Sirènes; c'est Nîmes, avec son grandiose Aqueduc, sa Fontaine et ses colossales Arènes, qui s'étale, enchanteresse, parmi les oliviers secoués par l'autan; c'est Béziers, citadelle hautaine; c'est Maguelone, superbe empérière; c'est Aygues-Mortes, aux sombres murailles; c'est Beaucaire, et la terre d'Argence, avec ses châteaux qui ont, redoutables béliers, tenu tête à l'horrible engeance du loup mauresque; c'est le Rhône, où tours et clochers, du haut d'un rocher, mirent leurs belvédères, le puissant Rhône où mille nochers passent, debout sur leurs *sisselandes*; c'est la Provence, où ont fait tant de déprédations les pillards qui bientôt me reverront; c'est surtout Arles, la suprêmement belle, où le rayonnement du soleil sculpte des jouventes à l'éclat si souverain, qu'on les dirait déesses en les voyant; c'est enfin Orange, Orange ornée d'une telle splendeur, qu'elle semble un paradis... Le mauvais jargon tudesque me

Del lop mauresc cotat l'orresca engensa ;
 Aco 's lo Roze, ont torres e cloquiers,
 Del cap d'un roc, miralhan lors mirandas,
 Lo potent Roze ont milanta nauquiers
 Pasan, quilhats subre lors sisèlandas ;
 Es la Provensa, ont an fach tant d'arlandas
 Los arlandiers que lèu me reveiran ;
 Es subretot Arles, la subre-bèla,
 Ont lo clarum solelhenc escrincèla
 Joventas al trelus tant sobeiran,
 Qu'om las dirià diuzas, en las mirant ;
 Aco's enfin Aurenja, Aurenja ondrada
 D'un tal bèlum, que sembla un paradís...
 L'aule jargon tudesc me dezagrada
 Dusca al descors : abal tinda e bronzis
 Gauchozament mon rèiral parladis.
 O sosc preclar ont mon esprit s'enaure !
 Es tot aquel empèri, d'aura en aura
 E de solel en solel expandit,
 Al bord de la Mar Nostra arredondit,
 Dont voli faire una patria astrada
 Qu'afrairara, tram los Monts Pirenencs,
 Los poples d'Oc pels sècles avenencs !

— Oc plan, Guilhèm, mas qu'aquela encontrada,
 Per malauransa, es pas à mon govèrn.
 Los Maures l'an, e la tenon parada.

déplatt jusqu'à l'écœurement : là-bas tinte et résonne joyeusement le langage de mes ancêtres. O radieux rêve où s'élève ma pensée ! c'est tout cet empire, du nord au midi et du levant au couchant déployé, au bord de la Mer Nôtre incurvé, dont je veux faire une patrie prédestinée qui unira fraternellement, par-dessus les Monts Pyrénéens, les peuples d'Oc pour les siècles futurs !

— Oui bien, Guillaume, mais cette contrée, malheureusement, n'est pas sous ma loi. Les Maures l'ont et la tiennent en défense.

— Balha-la-me : per estiu, per ibèrn,
Pauza n'aurai que non sià desliurada.
D'aquels arlots, dont lo morre pagan
Cap en amont se quilha, en envocant,
Jos los patacs, Mahom e Tarvagant,
I a plan bèl briu qu'ai pas aucit lo mendre! »

Lo rèi diguèt :

« Guilhèm, aici mon gant.
Aquila tèrra es teuna. Vai la prendre! »

Decembre de 1907.

— Donne-la-moi : par été, par hiver, je n'aurai repos qu'elle ne soit délivrée. De ces *arlots*, dont le museau païen se lève vers le ciel en invoquant, sous les coups d'épée, Mahom et Targant, voilà longtemps, je n'ai occis le moindre! »

Le roi dit :

« Guillaume, voici mon gant. Cette terre est à toi. Va la prendre! »

ESTAMPAT
EN L'OBRAJOR
DE DOLADORA-PRIVAT
A TOLOZA
LO VII DE MAI
MCMVIII

A. n. Edmond Lafabe,
Coratament

REMEMBRANSA

13
ANTONIN PERBOSC

Remembransa



Biblioteca Occitana de « Mont-Segur »

MDCCCII

A JOAN CASTELA

ANTAN MOLINIER

E ANTAN E SEMPRE TROBAIRE

A CASTELA

Tos *Farinals* me fan cobes, o Castela!
D'un molin sus un riu, ont, quand l'aura mormola,
Se vei rantelejar la polvera tremola
Qu'al sedas rimalhaire as sernida tant pla.

Quand las femnas per moldre i venian, saquela!
Quals galois estampels debian, dabant ta mola,
D'afoc se debanar! N'as memoria comola
A beure, en los contant, lo vin d'un costala!

Qual crincaire de gran ajet jamai tal mestre!
Son tric-trac era l'cor bategant del campestre.
El, assermaba l'pan, sacrat esper del blat;

E tu, cap soscadis, amb el obrant en fraire,
Fazias, am tot lo bel à ta vida mesclat,
De rusticas cansons, santas flors del terraire.

A CASTELA

Tes *Farinals* me rendent convoiteux, ô Castela! d'un moulin sur un ruisseau, où, quand la brise murmure, on voit floconner la poussière tremblante qu'au tamis poétique tu as si bien blutée.

Quand les femmes y venaient moudre, oh! quels joyeux devis, devaient, devant ta meule, alertement se dévider! Tu en as la mémoire pleine à boire, en les contant, tout le vin d'un coteau!

Quel broyeur de grain eut jamais pareil maître! Son tic-tac était le cœur palpitant du campestre. Lui, il préparait le pain, espoir sacré du froment;

Et toi, tête songeuse, avec lui œuvrant en frère, tu faisais, avec toute la beauté mêlée à ta vie, de rustiques chansons, saintes fleurs du terroir.

REMEMBRANSA

Ara que soi montat sul acrin de la serra
Qu'a mon bresà sadrecha e mon cros à l'esquerra.
Virat cap al penjal dont sabi lo camin,
— Lo penjal ont, trobant romec o jansemin,
Ai corregud segond l'eterna lei comuna, —
Mon esprit pensatiu culis una per una
Sas remembransas, e, romiu jamai cansat,
Aima à pelegriñar vers lo lontan passat.

O Castela! quand pensi à ma prima jovensa
E qu'aquel passat mort se rebota en movensa.
Aprep La que pauzet, am lo parlar reiral,
Dins mon cor lo creissent del eime patrial,
Bon trobaire, aco 's tu que benezissi sempre,
Car es en remirant lo campestral azempre
Dels pacans arborats dins tos rustics bordons
Qu'ai sentit jos mos tims grelhar de galindons.

REMEMBRANCE

Maintenant que j'ai atteint le sommet de la montagne qui a mon berceau à sa droite et ma tombe à sa gauche, les yeux tournés vers le penchant dont je connais la route, — la route où, rencontrant la ronce ou le jasmin, j'ai marché selon l'éternelle loi commune, — mon esprit pensif cueille une à une ses remembrances, et, pèlerin jamais lassé, aime à revenir vers le lointain passé.

O Castela! quand je songe à ma prime jeunesse et que ce passé mort se remet à vivre par le souvenir, après Celle qui déposa dans mon cœur, avec le parler des aïeux, le levain du sens patrial, c'est toi, bon poète, que je bénis toujours, car c'est en admirant le groupe champêtre des héros pacans arborés dans tes rustiques poèmes que j'ai senti sous mes tempes germer des refrains.

Eri 'n drollet crescut dins una borda ondrada
 De tot so qu'al agach dels lauraires agrada,
 Landrant, guimbant, obrant à d'obras de drollum,
 Astruc, blos com las flors e gai com l'auzelum.
 Quantis de niucs, suls brancs, d'aquel temps, agan-
 Mas, non mens afiscat per furgar lo misteri (teri!
 Dins la natura e dins los libres amagat,
 Mon dezir de saber s'alargaba, afogat,
 Vers los camps ideals ont l'umana pensada,
 Com una bona relha a crozat la mossada
 D'ont a vist se levar tant de brabe froment.
 — E mon melhor amic era lo Soscament.

L'escola m'era com una alba espelissanta
 Sus una selva ont, tram l'ombra mech fugissenta,
 Eri en cerca, tabe, dins los mormols del vent,
 De niucs d'auzels de gauch e d'auzels d'espavent.
 Aquí, vers lo saber libresp afric de corre,
 Com un polin menat am un estac al morre,
 Me domdabi al mestier d'aprentis Francimar;
 Ma loca, en un frances mirgalhat de roman,

J'étais un enfant grandi dans une borde ornée de tout ce qui plaît au regard des laboureurs, errant, gambadant, œuvrant à des œuvres enfantines, heureux, pur comme les fleurs et gai comme l'oiseau. Combien de nids, dans les branches, en ce temps-là, je conquis! Mais, non moins ardent à scruter le mystère dans la nature et dans les livres caché, mon désir de savoir s'élançait enflammé, vers les champs idéaux où l'humaine pensée, ainsi qu'un ferme soc, a creusé le sillon d'où elle a vu se lever tant de bon froment, — et mon meilleur ami était le Rêve:

L'école était pour moi comme une aube éclosante sur une forêt où, à travers l'ombre à demi fuyante, j'étais à la recherche, aussi, dans les murmures du vent, de nids d'oiseaux de joie et d'oiseaux d'épouvante. Là, vers le savoir livresque avide de courir, tel qu'un poulain conduit avec un lien aux naseaux, je me laissais dompter au métier d'apprenti Franciman; ma bouche, en un français émaillé de roman;

Mas sempre als mots novels mai que mai plega-
 Se despopaba pro de sa vielha noirissa, (dissa,
 E mon cor, com un prim arbrot cambiat d'airal,
 Se derraissaba pro del terraire mairal...

Mas, abant aquel temps, eri anad à l'escola
 Sul faudal de ma maire e de ma reire-aujola,
 Per las lissas, pels prats e pels rius cascalhants;
 Sabiai los contes viels que dizon los ancians,
 Las cantas qu'en estiu alertan los segaires,
 Las cansons dels boiers e dels despolocaires,
 E los uzes antics que son coma la flor
 Nolenta del passat de nostre terrador.
 Demes las pomas d'aur à bel eime agantadas
 Al arbre de Sabensa, atal eron estadas
 Mescladas per ma man las fruchas dels randals
 De mas tradicions e de mos camps nadals.

O mon campestre en flors! o primas avalidas!
 Qu'abem vist s' arborar astrugas espelidas!

De la canson d'antan me ven un rebordon
 Quand me rebrembi del Catet de Sicardon,

mais se pliant de plus en plus à l'usage des mots nouveaux, se sevrerait assez bien de sa vieille nourrice, et mon cœur, comme un jeune arbre changé de lieu, se déracinait assez bien de la terre natale...

Mais, avant ce temps-là, j'avais été à l'école sur le tablier de ma mère et de ma bisaïeule. emmi les haies, les prés et les ruisseaux jaseurs; je savais les vieux contes que disent les anciens. les cantilènes qui, en été, alertent les moissonneurs, les chansons des bouviers et des dépouilleurs de maïs et les us antiques qui sont comme la fleur odorante du passé de notre terroir. Parmi les pommes d'or au hasard cueillies à l'arbre de la Science, ainsi ma main avait mêlé les fruits des halliers de mes traditions et de mes champs natalis.

O mon campestre en fleurs! ô printemps envolés! que nous avons vu s'arborer d'heureuses éclosions!

De la chanson d'autrefois il me vient un écho quand je me remémore le Cadet de Sicardon.

—Per son nom de papiers pla nomat Cantamerle,
Brabe baillet, totjorn aberit com un merle,
E non mens trufandier, que me dizia pels camps
Tot so que sola apren l'escola dels pacans.

—O! montatz de mon cor, rusticas allegransas;
Mas assiaudissetz-vos, o dossas remembransas
Pariunas à d'auzels totis al cop cantant:
Voli dire un solet dels sovenirs d'antan. —

Un jorn, en seguissent un caminol de pastre,
Süs un pelenc draulhat troberi, per tal astre,
De trosses d'un librot gof del ros matinenc,
Escrich dins un parlar alert e tindinenc
Qu'era, ni mai ni mens, lo que ma braba mairè
M'abia 'n senhat al bres. — O lenga del terraire,
Auzida que suls pots dels boiers, dels pastors,
Aqui ressontissias en bordons cantadors!
Eras donc, tu tabe, parlada dins los libres?

—O mos mestres e mos fraires cars, o felibres!
Non vos malcoretz trop, se vostris cants sobent,
Mesprezats, debrembats, s'escampilhan al vent!

— de son nom *de papiers* bien nommé Cante-merle, — bon valet de ferme, toujours éveillé comme un merle. et non moins moqueur, qui me disait emmi les champs tout ce que seule enseigne l'école des pacans.

— Oh! montez de mon cœur, rustiques joies, mais apaisez vos rumeurs, ô douces remembrances pareilles à des oiseaux tous à la fois chantant: je veux dire un seul des souvenirs d'autrefois. —

Un jour, en suivant un sentier de pâtre, sur un gazon foulé je trouvai, d'aventure, des fragments d'un livre mouillé par la rosée matinale, écrit en un parler vif et sonore qui était, ni plus ni moins, celui que ma vaillante mère m'avait appris au berceau. — O langue du terroir, ouïe seulement sur les lèvres des laboureurs et des bergers, là tu retentissais en vers chanteurs! Tu étais donc, toi aussi, parlée dans les livres?

— O mes maîtres et mes frères chers, ô felibres! ne vous attristez pas trop, si, souvent, vos chants, méprisés, oubliés, s'éparpillent au vent!

Una folha, beleu, qu'atal cor prat o landà,
 Anira cap à-n-un jove esprit que s'alanda,
 Beluga que, beleu, i alucara lo foc
 Sacrat, lo blos amor de la patria d'Oc. —

Aquel tros de librot felibrenc, qual sab quora,
 Cossi, de quala man, à la bona o mala ora,
 Era tombat aqui, portant una canson,
 Ailas! sens comensansa e mai sens finizon?
 Era pás lo Catet de Sicardon, pecaire,
 Legidor de la sola escritura d'araire,
 Que ne sabia quicom, — ni mai tapauc, segur,
 La pastora Suzon, qu'al lum com al escur,
 Sempre escarrabilhada e pro descabestrada,
 Pensaba qu'à fringar pel bosc o per l'arada!...

Si be pla! S'endeven qu'à-n-aquela sazon
 Suzon, aquela tant amoroza Suzon,
 Parlaba à-n-un galant que l'dimenge, sens manca,
 Anaba l'esperar al riu, sus la palanca,
 A l'ora d'alargar las oelhas pel pradal.
 Assietats sul serpol, à l'ombra del randal,

Une page, peut-être, qui court aussi à travers le pré ou la lande, s'envolera vers un jeune esprit qui s'ouvre, étincelle qui, peut-être, y allumera le feu sacré, le pur amour de la patrie d'Oc. —

Ce lambeau de livre félibréen, qui sait quand, comment, de quelle main, à la bonne ou male heure, il était tombé là, portant une chanson, hélas! sans commencement et sans fin? Ce n'était pas le Cadet de Sicardon, le pauvre, lui lecteur de la seule écriture d'araire, qui en savait quelque chose, — et pas davantage, sûrement, notre pastoure Suzon, qui au soleil comme à la brune, toujours enjouée et alerte et assez dévergondée, n'avait la tête, aux bois ou aux champs, qu'aux devis amoureux!...

Si bien certes! Il se trouve qu'en ce temps Suzon, cette tant amoureuse Suzon, *parlait* à un *galant* qui, le dimanche, sans faute, allait l'attendre au ruisseau sur la *palanque*, à l'heure de conduire le troupeau au pré. Assis sur le serpolet, à l'ombre de la haie, les amoureux,

Los amorozes, qu'an tant de cauzas à dire,
 Eran libres aqui de cardinar e rire,
 E, com eri un mainat, rodabi à lor entor
 Sens encara saber qu'era aco que l'amor.

Or, aici que l'jovent del falset de sa biauda,
 Un jorn, turet un libre, e, l' pauzant sus la fauda
 De Suzon, i legig, am de flams dins los els.
 Mentre que dins los rams lo bel cant dels auzels
 Semblaba s'assiaudir, per escotar la canta
 Mai bela que s'auzis quand lo trobair canta:
 « L'amor es un quicom de pla dos, de pla fort,
 « L'amor es un quicom que vos crema lo cor... »
 E dins un clar mormol bressaire, ensorcilhaire,
 Pauza à pauza, s'bordons s'engrunaban dins l'aire.
 Atal sapieri leu d'ont s'eran escapats
 Aquels bordons aluts sus mon camin trobats:
 Eran *Tos Farinals!*

Aquela fina posca
 De ton molin fosquet, en ma cerbela fosca,
 Lo semen d'ideal que grelhet e, mai tard,
 Florisquet à son ora e me fasquet cantar.

qui ont tant de choses à dire, étaient libres là de rire et de deviser, et, comme j'étais un enfant, je rôdais autour d'eux, sans encore savoir ce que c'était que l'amour.

Or, voici que le jouvent de la poche de sa blouse, un jour, sortit un livre, et, le posant sur les genoux de Suzon, y lut, avec des flammes dans les yeux, pendant que dans les branches le beau chant des oiseaux semblait s'apaiser pour écouter la chanson plus belle qu'on ouït quand le poète chante: « L'Amour est quelque chose de bien doux, de bien fort, l'Amour est quelque chose qui vous brûle le cœur... » Et dans un clair murmure berceur, ensorcelant, un à un les vers s'égrenaient dans l'air. Ainsi je sus bientôt d'où s'étaient échappés ces vers ailés trouvés sur mon chemin: c'étaient *Tes Farinals!*

Cette fine poussière de ton moulin fut, en mon cerveau obscur, la semence d'idéal qui germa et, plus tard, fleurit à son heure et me fit chanter.

Atal, en ma jovensa, es ton obra, o trobaire!
Que m'a gardat, beleu, de venir debrembaire
Dels camps ont soi nascut, qu'a spertat mon amor
Per la lenga mairala e per lo terrador.
Es praco que, prabant qu'anguem, jol cementeri.
O lo jove o l'ancian, esclarir lo misteri
De so d'aiceste monde e de so d'al dela,
— Misteri fugibol e sempre, saquela,
Trevador conteiral de totis los soscaires, —
T'ai volgut contar com tos rims. abelugaires
De gauch, d'eime e d'afoc, antan an espelit
Lo grilhet boscaissier, d'aicesta ora abelit,
Que, sempre memoros de tu, son premier mestre.
Enlaira sa canson dins lo reiral campestre.

En ma jouvence, ainsi c'est ton œuvre, ô poète! qui m'a peut-être gardé de devenir oublieux des champs où je suis né, qui a éveillé mon amour pour la langue natale et pour le terroir. C'est pourquoi, avant que nous allions, sous la terre, ou le jeune ou l'ancien, éclaircir le mystère des choses de ce monde et de celles de l'au-delà, — mystère qui nous fuit et qui toujours, cependant, hante les songeurs de tous les siècles, — j'ai voulu te conter comment tes alertes rimes, éveilleuses de joie, de pensée et d'ardeur, provoquèrent antan l'essor du petit grillon des bois, à cette heure grandi, qui, se souvenant toujours de toi, son initiateur poétique, élève sa chanson dans l'ancestral campestre.

ERRATA

P. 15, r. 13 Al loc de : *rosée*, legir : *rosée*.

P. 17. r. 1. Al loc de : *peut-être. aussi*, legir :
peut-être, ainsi.

F. Pornay, empr., à Rennes-lo-Castel (Aude)

A Simón de Jérica,
coralmente.

M. Peris

LAS CANSONS DEL POBLE

OBRAS DEL AUTOR

REMEMBRANSA, 1902.

LO GOT OCCITAN, am abant-prepaus de Prosper Estieu, e melodias de Paul Vidal e Paul Rejin, 1903.

CANSONS DEL GOT OCCITAN, am las melodias de Paul Vidal e Paul Rejin, 1904.

CONTES POPULARS GASCONS, traduzits en catalan per Miquel Ventura-Balanya (volume I de la Bibliotèca « Foc Nou »), 1905.

L'ARADA, am un revirament en verses francezes d'Arnaud Ferrand, 1906.

GUILHÈM DE TOLOZA, 1908.

ANTHOLOGIE D'UN CENTENAIRE, pages choisies des écrivains tarn-et-garonnais, 1908.

CONTES POPULAIRES. Première série. Contes de la Vallée du Lambon, 1904.

LA PASTORÉLA, 1921.

SOLEILLETTE, 1922.

A L'ESTAMPA

LO LIBRE DELS AUZÈLS.

LAS CANSONS DEL POPLÉ

PER ANTONIN PERBOSC,



EDICIONS DE LA REVISTA MUZICALA OCCITANA

TOLOZA - 64 bis, CARRIÈRA MONTAUDRAN - 1923

ESTAMPEL
DEBANAT AL PRIM APLEC
DE LA
CORALA DEODAT DE SEVERAC
LO XXIX DE JUN
M CM XXI

LAS CANSONS DEL POPLÉ

LAUS al bël Occitan qu'ajèt la patriala
pensada dont vezèm auèi l'èspandiment!
Botarem en onor, sus la tèrra mairala,
la Canson del Campèstre; es son regrelhament
que dins aqueste aplec siaudament s'aparelha.

Qual dis que s'escantis? I a qu'à durbir l'aurelha
per l'auzir bronzinar jos lo cèl coma antan,
la manhada Canson del Campèstre occitan.
Qual dis que s'escantis? Los omes de las vilas,
que, pensant saber tot, sabon res dels pacans.
Per els, l'estiu a bël s'embelinar de cants
de pastoras, d'auzèls, de cigalas, d'esquilas,
s'arborant dels randals, dels prats e dels codèrcs :
sempre per tot aco son estats èntenèrcs.
Se son jamai levats pron matin per entendre
los lauraires cantar, per orta, à lor parel,

e i a quicom, atal, qu'an pas poscut comprendre
 dusca al temps ont, cinc ans, de solet en solet,
 an frairejat ambe los omes de l'arada,
 quand a calgut parar, à la granda parada,
 contra los arlandiers tot so que nos es car.
 Qual es que mai-que-mai a fach bàrri de carn
 tot lo temps qu'a calgut per menar l'orra guèrra
 à sa fin? Los pacans, los omes de la tèrra.

La tèrra ensenha à far so que cal sens acais,
 sens plange sa codena, amb'esper e paciensa,
 à pasar tot mal pas en trobant lo bon biais:
 L'èime sol del pacan val tota la sapiensa.
 L'èime, lo biais, al fons, aqui so de melhor :
 aqui so qu'a repres e mostrat sa valor
 quand la guèrra a mesclat ciutadins e lauraires,
 qu'alavets, simplament, se son conescuts fraires.
 Dins la mèma vanèla ajasats o quilhats,
 suls mèmes prats porpors dalhaires e dalhats,
 ensemble an retrobat la mèma ardor qu'ennaira,
 quand cal, uèi coma antan, pacans e ciutadins
 e raluca en lors cors lo foc dels paladins.

A! la guèrra es estada una bona ensenhaira
 de las umblas vertuts, de la serenitat,
 de la simplor, qu'als camps melhor qu'à la ciutat
 se son urozament mantengudas encara.

Se parli de la guèrra, — à vostre estonament
 belèu, — aco n'es pas per azard solament;
 aco 's que, dezempèi qu'on se truca o se para
 dels trucs, — e i a lonctemps! — dins los camps batalhers
 ont los jovents en flor son tombats per miliers,
 es en cantant, es sempre en cantant qu'on s'atuca.
 Qu'on siague al camp lauraire o pel bosc rosinhol,
 es amb'una canson qu'al cor l'ardor s'aluca;
 es amb'una canson que s'amaiza lo dol;
 es amb'una canson nascuda sul tèrraire
 que se remonta, autant qu'amb'un got de vin blos,
 lo que, se tomba, vol tombar en bèl paraire
 que sab tot so que para e que n'es orgolhos.

Atal cantas, soldat. Agacha qual t'escota :
 joventas en fenèstra, e lor ort te floris.
 Atal cantas encara à l'ora ont la vots rota
 del tronoire de la batalha rebombis.
 Qu'es aquela canson que te cal sus la rota
 que, ton fuzil ondrat de dosas flors del ort,
 te mena al chapladis, à la gloria, à la mort?

A! te n'a pas mancat, de cansoniers fargaires
 sul encluje eroïc de bèls cants afogaires
 d'abondament bufant dins los clarons d'aram,
 e n'i a qu'an rebombit d'un immortal reclam.
 E saquelà son pas aquels cants ufanozes,

— e bèl cop mens encara aquels, plan mai nombrozes, espelits qual sab ont! en tot cas, endacom ont lo cor e l'esprit mancan de plan quicom, — que bronzinan lonctemps suls pots, dins la memoria del soldat; los qu'an, sols, la perdurable gloria d'i plaire plenament son de cants abelans sul campèstre alargats dempèi mai de mila ans e que gardan sens fin lor frescor de jovensa. Qual los a compozats? S'es perdut sovenensa d'aco, se s'es sachut; mas lo cant allegrant qu'an aimat los aujols, los fils lo rediran tant que se mantendra lor rasa sus la tèrra.

Aquel cant de la rasa es pas un cant de guèrra. Un cant de guèrra, al temps metiu ont on se bat, aco 's que pasadis; la Guèrra, lo soldat la fa per l'atucar, s'aco se pod, e sosca que i a pas de que far sus aco tant de posca; qu'aco 's pron de morir, quand cal, per son país noblament, simplement, dins l'orre chapladis. Un cant de guèrra, es bèl de lo dire à son ora, quand l'ama patriala auzardàment s'arbora dins son clam : alavets, aco 's *la Mort del Lop* : « Lo Lop es mort, es mort!... » aco 'subre Toloza qu'a descloscat Montfort, glorioza e poderoza, coma l'espandiment fora de son estrop de sa bandièra al cèl mens trum estoloirada;

alavets, Catalans, son vostres *Segadors*
 qu'alárgan à potent aland suls tèrradors
 aquel « bon cop de fals » de la granda parada.

Mas la guèrra ni res n'empacha de virar
 de son ritme etèrnal la roda de la vida,
 e l'ome, de tot biais, a bèl se dezaviar,
 garda al fons de son cor l'escura presentida
 que tota la vertat e tota la bèlor
 e tot lo gauch de viure, aco 's dins la simplor
 que son, dins la simplor dels boiers e dels pastres,
 qu'an los pèds sul campèstre e los èls dins los astres.
 Aquí so qu'a soscat mai d'un qu'a conescut
 los pacans qu'à la guèrra, aprèp s'èstre jagut
 al rude lèch dels sers qu'abian la mort per alba,
 lo cap costa lo cap d'un bèl jovent dels camps
 qu'i parlaba, la nèch, de sos blats espigants,
 de sos biòus, dels auzèls niucant dins la vidalba,
 qu'i cantaba los cants nascuts à son solet :
 tot aco, la Patria, aqui vivia per el.

Los pacans occitans, bandits de lors aradas,
 lènc d'elas artelhand las aradas del Nord,
 — pauras tèrras que, tant de sazons, n'an lauradas
 que las relhas e los befèrris de la Mort, —
 muts dabans tant de dol e d'orresca espaventa,
 fazian coma à la borda, à l'ora ont trona, venta

e granisa à grands trucs sus lors blats e lors mils :
fazian, sens s'espantar, lor obra, en braves fils
de la tèrra abiaisats à totas las marranas :
tenian cop. E lo ser, à l'ora ont las campanas
dels cloquiers demorats quilhats, dins lo sagan
dels canons infèrnals, fazian balin-balan,
suls camps ont tot airal èra una fresca tomba,
al freule abric d'un tèrme o d'un traucas de bomba,
los pacans occitans, jos lo cèl nèchoral,
cantaban de cansons del tèrraire natal :
-- las rusticas cansons d'amor; las alertairas
cansons de la dalhada, e las cansons segairas;
las aujoladas ont, dins de clars orizons,
de joventas se n'van quèrre d'aiga à las fonts;
ont pasan de boiers ambe lor agulhada;
ont la Marion al ort va culir d'ensalada;
ont la bèla Escibeta escapa al Sarrazin;
ont lo rosinhol vola; ont nol lo romanin;
ont un agach en flor ris à cada fenèstra;
ont trabals e sazons, gauch amar, dos torment
se miralhan; ont fa son franc expandiment
tota la grelhazon de la vida campèstra.

Cançons de la Patria ont pasan, belugants
e bategants, los èls, los cors de las aujolas,
tot nostre èime rèiral, eisit de nostres camps,
que sempre, à lors resons, s'expandis en focholas
coma l'ama del vin dins la claror dels gots,

tant que viurem, rebombiretz sus nostres pots,
 totas tantas que sètz, aquelas de Gasconha,
 las de Provensa e las de nostre Lengadoc,
 e las de Lemozin e las de Catalonha,
 de Clarmont à Malhorca e d'Alpas à Medoc,
 pertot ont rebombis lo preclar parlar d'Oc.

De nostre Deodat servaretz remembransa.
 Vostre siaud e prigond secrèt d'encantament
 a florit dins son obra ambe tant d'alargansa,
 qu'a tremudat son art merabelhozament
 en i fasquent grelhar la vida, lo mistèri
 d'un poble, d'un pasat, d'un tèrraire, d'un cèl;
 tot so nostre es aquí, del brezil del auzèl
 dusca al sosc qu'espelis suls clots del cementèri.
 O Cansons de la Rasa, o Cansons dels Boiers,
 sètz las preclaras fonts ont cal que los Trobaires
 s'amorren, los popèls ont cal que sian popaires :
 lors rozas floriran de vostres garrabiers.

ESTAMPAT
PER EDOARD PRIVAT
A TOLOZA
LO XXX DE MARS
M CM XXIII

12.1

849 P41

R

NOV 12 1925

